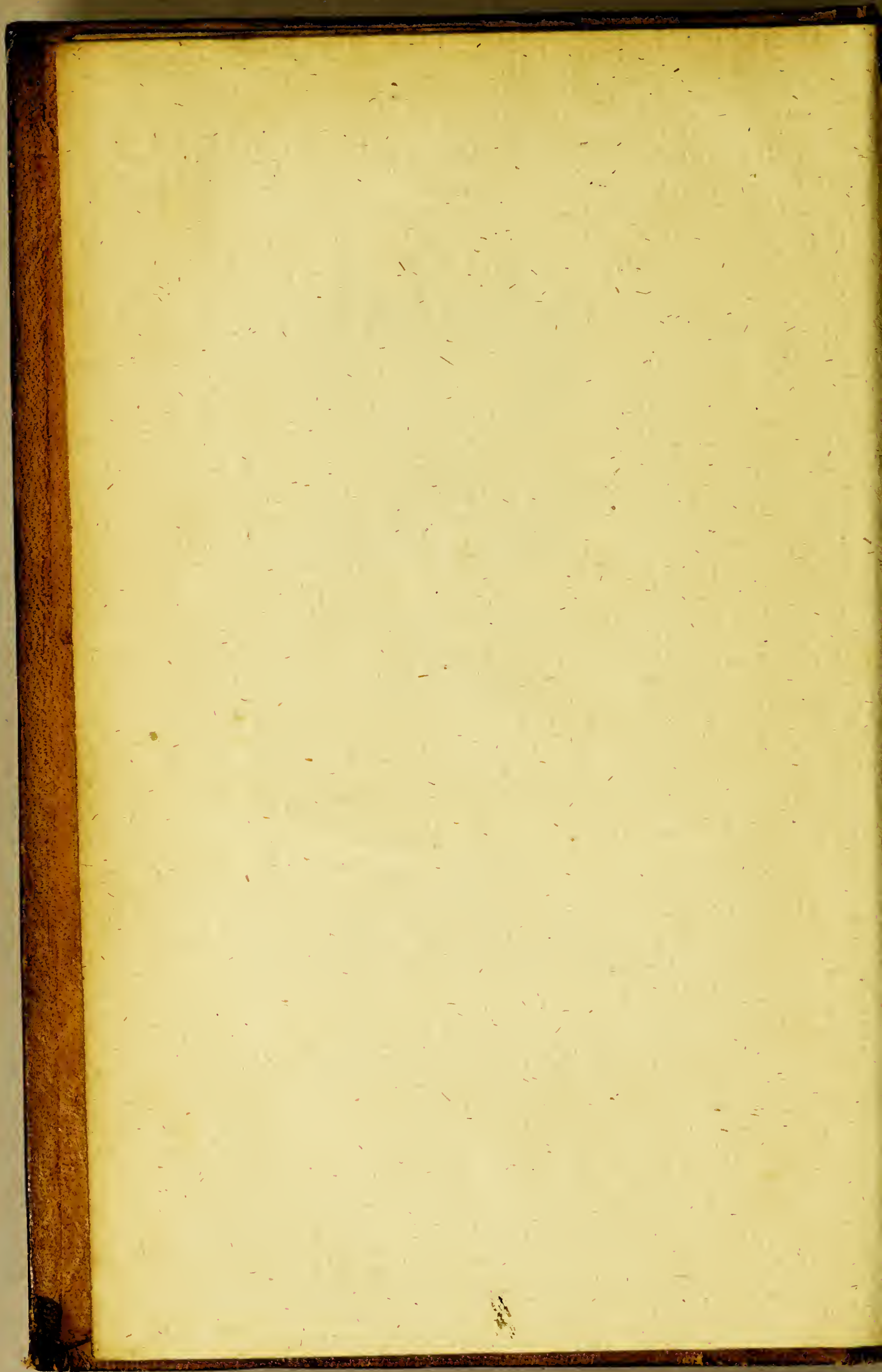




John Carter Brown
Library
Brown University

*The Gift of
The Associates of
The John Carter Brown Library*

Alfred



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE.

TOME SIXIEME.

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

ET

POETIQUE

TOME SIXIEME

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

*Des Établissements & du Commerce des
Européens dans les deux Indes.*

TOME SIXIEME.



A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR, Imprimeur &
Libraire.

M. DCC. LXXIV.

HISTOIRE

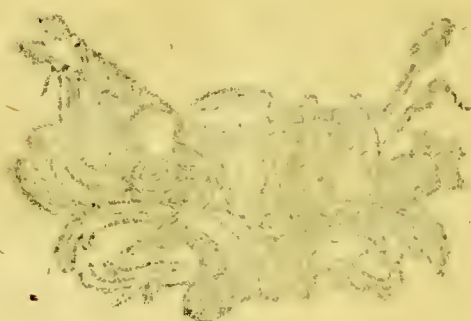
PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE

Des Établissements & du Gouvernement des
Européens dans les Indes Orientales.

TOME SIXIÈME.



A MESTRECHT,

chez JEAN-EDME DUTOUR, Libraire &c.
à la Haye.

M. DCC. LXXVII.



T A B L E

D E S C H A P I T R E S.

LIVRE QUINZIEME.

*Établissements des François dans l'Amérique
septentrionale , Page 1*

- CHAP. I. **P**ourquoi les François n'ont fondé que
tard des colonies en Amérique; Ibid.
- II. Premières expéditions des François dans
l'Amérique septentrionale, 3
- III. Les François tournent leur vues vers le
Canada, 8
- IV. Gouvernement, habitudes, vertus, vices,
guerres des Sauvages qui habitoient le
Canada, 10
- V. Les François prennent part mal-à-propos
aux guerres des Sauvages, 43
- VI. La colonie François ne fait point de pro-
grès. Causes de cette langueur, 46
- VII. Les François sortent de l'inaction. Par
quels moyens, 49
- VIII. Les pelleteries sont la base des liaisons des
François avec les Sauvages, 57

- IX. En quels lieux & de quelle maniere se faisoit le commerce des fourrures, 72
 X. La France est réduite à céder une partie des Provinces qui étoient unies au Canada, 80

LIVRE SEIZIEME.

Suite des Établissements François dans l'Amérique septentrionale, 83

- CH. XI. **P**our réparer ses pertes, la France peuple, fortifie l'Isle-Royale, & y établit de grandes pêcheries, 85
 XII. Etablissement des François dans l'isle de Saint-Jean, 92
 XIII. Découverte du Mississipi par les François, 94
 XIV. Les François s'établissent dans le pays arrosé par le Mississipi, & l'appellent Louisiane, 97
 XV. La Louisiane acquiert une grande célébrité au temps du système de Law, 100
 XVI. Etendue, climat, fertilité, habitants originaires de la Louisiane, 104
 XVII. Ce que les François ont fait dans la Louisiane, 113
 XVIII. Ce que les François pouvoient faire dans la Louisiane, 120
 XIX. La France a cédé la Louisiane aux Espagnols. En avoit-elle le droit? 123
 XX. Etat du Canada à la paix d'Utrecht, 128

DES CHAPITRES. vij

- XXI. *Population, cultures, mœurs, Gouvernement, pêcheries, industrie, finances du Canada,* 129
- XXII. *Avantages que la France pouvoit tirer du Canada. Fautes qui l'en ont privée,* 143
- XXIII. *Origine de la guerre des Anglois & des François dans le Canada,* 150
- XXIV. *Conquête de l'Isle-Royale par les Anglois,* 151
- XXV. *Les Anglois attaquent le Canada,* 156
- XXVI. *Prise de Quebec par les Anglois,* 162
- XXVII. *Cession du Canada aux Anglois. Ce qu'ils en peuvent faire,* 166

LIVRE DIX-SEPTIEME.

Colonies Angloises fondées à la baye d'Hudson, à Terre-Neuve, à la Nouvelle Ecosse, à la Nouvelle Angleterre, à la Nouvelle Yorck, au Nouveau Jersey, 171

- CH. XXVIII. **P** *Remieres expéditions des Anglois dans l'Amérique septentrionale, ibid.*
- XXIX. *Les guerres de religion qui déchirent l'Angleterre, peuplent le continent de l'Amérique,* 175
- XXX. *Parallele de l'ancien & du nouveau monde,* 183
- XXXI. *Comparaison des peuples policés & des peuples sauvages,* 192
- XXXII. *En quel état les Anglois trouverent l'Amérique septentrionale, & ce qu'ils y ont fait,* 198

vii] TABLE DES CHAPITRES.

XXXIII.	<i>Climat de la baye d'Hudson ; habitudes de ses habitants. Commerce qu'on y fait ,</i>	199
XXXIV.	<i>Y a-t-il dans la baye d'Hudson un passage qui conduise aux Indes orientales ?</i>	208
XXXV.	<i>Description de l'isle de Terre-Neuve ,</i>	213
XXXVI.	<i>Pêcheries établies à Terre-Neuve ,</i>	216
XXXVII.	<i>Les François cedent à l'Angleterre la Nouvelle-Ecosse dont ils avoient été long-temps les maîtres ,</i>	229
XXXVIII.	<i>Mœurs des François qui , dans la Nouvelle Ecosse , restent soumis au Gouvernement d'Angleterre ,</i>	233
XXXIX.	<i>Etat actuel de la Nouvelle-Ecosse ,</i>	238
XL.	<i>Fondation de la Nouvelle-Angleterre ,</i>	241
XLI.	<i>Le fanatisme remplit de calamités la Nouvelle-Angleterre ,</i>	245
XLII.	<i>Sévérité qui regne encore dans les loix de la Nouvelle-Angleterre ,</i>	250
XLIII.	<i>Gouvernement , population , cultures , manufactures , commerce , navigation de la Nouvelle-Angleterre ,</i>	255
XLIV.	<i>La Nouvelle-Yorck fondée par les Hollandois , passe dans les mains des Anglois ,</i>	264
XLV.	<i>Etat florissant de la Nouvelle-Yorck. Causes de ses succès ,</i>	267
XLVI.	<i>Comment le Nouveau-Jersey est tombé dans les mains des Anglois. Son état actuel ,</i>	271

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE



Ch. Eisen. Del.

Ellemand. Sculp.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE

*Des Établissements & du Commerce des
Européens dans les deux Indes.*

LIVRE QUINZIEME.

*Établissements des François dans l'Amérique Sep-
tentrionale.*

L'ESPAGNE étoit maîtresse des riches Empires du Mexi-
que & du Pérou, de l'or du nouveau monde, & de pres-
que toute l'Amérique méridionale. Les Portugais, après
une longue suite de victoires, de défaites, d'entreprises,
de fautes, de conquêtes & de pertes, avoient conservé
les plus beaux établissemens dans l'Afrique, dans l'Inde
& dans le Brésil. Le Gouvernement de France n'avoit
pas même pensé qu'on pût fonder des colonies, & qu'il

I.

Pourquoi
les Fran-
çois n'ont
fondé que
tard des
colonies
en Améri-
que.

fût de quelque utilité d'avoir des possessions dans ces régions éloignées.

Toute son ambition s'étoit tournée vers l'Italie. D'anciennes prétentions sur le Milanez & les deux Siciles, avoient entraîné cette Puissance dans des guerres ruineuses qui l'avoient long-temps occupée. Des troubles intérieurs la détournent encore plus des grands objets d'un commerce étendu & éloigné, & de l'idée d'aller chercher des Royaumes dans les deux Indes.

L'autorité des Rois n'étoit pas formellement contestée; mais on lui résistait, on l'éluait. Le Gouvernement féodal avoit laissé des traces; & plusieurs de ses abus subsistoient encore. Le Prince étoit sans cesse occupé à contenir une Noblesse inquiète & puissante. La plupart des Provinces qui composaient la Monarchie, se gouvernoient par des loix & des formes différentes. Tous les corps, tous les ordres avoient des privilèges, ou toujours attaqués, ou toujours poussés à l'excès. La machine du Gouvernement étoit compliquée. Pour la conduire, il falloit manier une multitude de ressorts délicats. La Cour étoit forcée de recourir souvent aux moyens honteux de la faiblesse, à l'intrigue & à la séduction, ou d'employer les armes odieuses de l'oppression & de la tyrannie; la nation négocioit sans cesse avec le Prince. L'autorité des Rois étoit illimitée, sans être avouée par les loix; la nation, souvent trop indépendante, n'avoit aucun garant de sa liberté. Delà on s'observait, on se craignoit, on se combattoit sans cesse. Le Gouvernement s'occupoit uniquement, non du bien de la nation, mais de la manière de l'assujettir. Le peuple sentant toujours ses besoins, ignorant ses forces & ses ressources, ne voyoit que ses droits alternativement blessés & foulés par ses Seigneurs & par les Rois.

La France laissa donc les Espagnols & les Portugais découvrir des mondes & donner des loix à des nations inconnues. Un seul homme lui ouvrit enfin les yeux. Ce fut l'Amiral de Coligny, un des génies les plus étendus, les plus fermes, les plus actifs, qui ayent jamais illustré ce puissant Empire. Ce grand politique, Citoyen jusques dans les horreurs des guerres civiles, envoya l'an 1562, Jean Ribaud dans la Floride. Cette immense contrée de l'Amérique septentrionale, s'étendoit alors depuis le Mexique, jusqu'au pays que les Anglois ont depuis cultivé sous le nom de Caroline. Les Espagnols l'avoient parcourue en 1512, mais sans s'y établir. On ne sait lequel admirer le plus, ou du motif qui les engagea dans cette découverte, ou de celui qui la leur fit abandonner.

II.
Premi-
res expé-
ditions
des Fran-
çois dans
l'Améri-
que Sep-
tentrio-
nale.

Tous les Indiens des Antilles croyoient, sur la foi d'une ancienne tradition, que la nature cachoit dans le continent une fontaine dont les eaux avoient la vertu de rajeunir tous les vieillards assez heureux pour en boire. La chimere de l'immortalité fut toujours la passion des hommes, & la consolation du dernier âge. Cette idée enchantait l'imagination romanesque des Espagnols. La perte de plusieurs d'entr'eux, qui furent victimes de leur crédulité, n'ébranla pas la confiance des autres. Plutôt que de soupçonner que les premiers avoient péri dans un voyage où la mort étoit ce qu'il y avoit de plus sûr, on pensa que, s'ils ne reparoissoient plus, c'étoit parce qu'ils avoient trouvé le secret d'une jeunesse éternelle, & ce séjour de délices d'où l'on ne vouloit plus sortir.

Ponce de Léon fut le plus célèbre entre les navigateurs qui s'infatuerent de cette rêverie. Persuadé qu'il existoit un troisieme monde dont la conquête étoit réser-

vée à sa gloire, mais croyant que ce qui lui restoit de vie étoit trop court pour l'immense carrière qui s'ouvroit devant ses pas, il résolut d'aller renouveler ses jours & recouvrer sa jeunesse dont il avoit besoin. Aussi-tôt il dirigea ses voiles vers les climats où la fable avoit placé la fontaine de Jouvence, & trouva la Floride, d'où il revint à Porto-Rico sensiblement plus vieux qu'il n'en étoit parti. C'est ainsi que le hasard immortalisa le nom d'un aventurier, qui ne fit une véritable découverte qu'en courant après une chimere.

Presque tout ce que l'esprit humain a inventé d'utile & d'important, a été le fruit d'une inquiétude vague, plutôt que d'une industrie raisonnée. Le hasard, qui est le cours inaperçu de la nature, ne se repose jamais, & sert indistinctement tous les hommes. Le génie se fatigue, se rebute, & n'appartient qu'à très-peu d'êtres, pour quelques moments. Ses efforts même ne le menent souvent qu'à se trouver sur la route du hasard, pour le saisir. La différence entre les hommes de génie & le vulgaire, c'est que ceux-là savent pressentir & chercher, ce que ceux-ci trouvent quelquefois. Plus souvent encore le génie emploie ce que le hasard a jetté sous sa main. C'est le lapidaire qui met le prix au diamant que le laboureur a déterré sans le connoître.

Les Espagnols avoient méprisé la Floride, parce qu'ils n'y avoient trouvé ni la fontaine qui devoit les rajeunir, ni l'or qui hâte notre vieillesse. Les François y découvrirent un trésor plus réel & plus précieux : c'étoit un ciel serein, une terre abondante, un climat tempéré, des sauvages amis de la paix & de l'hospitalité; mais ils ne connurent pas eux-mêmes la valeur de ce trésor. Si l'on eût suivi les ordres de Coligny; si l'on eût cultivé les ter-

res qui ne demandoient que la main de l'homme pour l'enrichir; si la subordination avoit été maintenue entre les Européens; si les droits des naturels du pays n'avoient pas été violés, on auroit pu fonder une colonie, dont le temps auroit augmenté l'éclat, & assuré la prospérité. Mais la légèreté Françoisë ne permettoit pas tant de sagesse. On prodigua les vivres. Les champs ne furent point ensemencés. L'autorité des chefs fut méconnue par des subalternes indociles. La fureur de la chasse & de la guerre échauffa tous les esprits. On ne fit rien de ce qu'on devoit faire.

Pour comble de malheur, les troubles civils qui désoloient la France, détournèrent les regards des sujets d'une entreprise où l'Etat n'avoit jamais arrêté ses vues. Les querelles absurdes de la théologie aliénoient tous les esprits, divisoient tous les cœurs. Le Gouvernement avoit violé en même-temps la loi sacrée de la nature, qui ordonne à tous les hommes de tolérer les opinions de leurs semblables, & les loix de la politique qui défend d'être tyran mal-à-propos. La religion réformée avoit fait en France les plus grands progrès, lorsqu'elle y fut persécutée. Une partie considérable de la nation se trouva enveloppée dans la proscription; & elle courut aux armes.

L'Espagne, non moins intolérante, avoit prévenu les querelles de religion, en laissant prendre au Clergé cet empire absolu qui alla toujours en se fortifiant, & qui déformais ira toujours en s'affoiblissant. L'inquisition, toujours armée contre la moindre apparence de nouveauté, fut empêcher le Protestantisme d'entrer dans l'Etat, & n'eut point à le détruire. Tout occupé de l'Amérique; accoutumé à s'en attribuer la possession exclusive; instruit des tentatives de quelques François pour s'y établir, & de l'a-

bandon où les laissoit le Gouvernement, Philippe II fit partir de Cadix une flotte pour les exterminer. Menendez, qui la commandoit, arrive à la Floride; il y trouve les ennemis qu'il cherchoit, établis au fort de la Caroline; il attaque tous leurs retranchements, les emporte l'épée à la main, & fait un massacre horrible. Tous ceux qui avoient échappé au carnage furent pendus à un arbre, avec cette inscription : NON COMME FRANÇOIS, MAIS COMME HÉRÉTIQUES.

Loin de songer à venger cet outrage, le ministère de Charles IX se réjouit en secret de l'anéantissement d'un projet qu'à la vérité il avoit approuvé, mais qu'il n'aimoit pas, parce qu'il avoit été imaginé par le chef des Huguenots, & qu'il pouvoit donner du relief aux opinions nouvelles. L'indignation publique ne fit que l'affermir dans la résolution de ne témoigner aucun ressentiment. Il étoit réservé à un particulier, d'exécuter ce que l'état auroit dû faire.

Dominique de Gourgue, né au mont de Marfan en Gascogne, navigateur habile & hardi, ennemi des Espagnols, dont il avoit reçu des outrages personnels; passionné pour sa patrie, pour les expéditions périlleuses & pour la gloire, vend son bien, construit des vaisseaux, choisit des compagnons dignes de lui, va attaquer les meurtriers dans la Floride, les pousse de poste en poste avec une valeur, une activité incroyables, les bat par-tout; & pour opposer dérision à dérision, les fait pendre à des arbres sur lesquels on écrit : NON COMME ESPAGNOLS, MAIS COMME ASSASSINS.

Si les Espagnols s'étoient contentés de massacrer les François, jamais on n'auroit usé contr'eux d'une représaille si cruelle. Ce fut l'antithèse de l'inscription qui fit

tout le mal. On commit une atrocité effroyable, parce qu'on trouva un mot plaisant. L'histoire offre plus d'un exemple, où l'on peut soupçonner que ce n'est pas la chose qui a fait le mot, mais le mot qui a fait la chose.

L'expédition du brave de Gourgue n'eut pas d'autres suites. Soit qu'il manquât de provisions pour rester dans la Floride; soit qu'il prévît qu'il ne lui viendrait aucun secours de France; soit qu'il crût que l'amitié des sauvages finiroit avec les moyens de l'acheter, ou qu'il pensât que les Espagnols viendroient l'accabler, il fit sauter les forts qu'il avoit conquis, & reprit la route de sa patrie. Il y fut reçu de tous les citoyens avec l'admiration qui lui étoit due, & très-mal par la Cour. Despote & superstitieuse, elle avoit trop à craindre de la vertu.

Depuis 1567, que l'intrépide Gascon avoit évacué la Floride, les François oublièrent le nouveau monde. Egarés dans un cahos de dogmes inconcevables, ils perdirent la raison & l'humanité. Le peuple le plus doux & le plus sociable, devint le plus barbare, le plus sanguinaire des peuples. Ce n'étoit pas assez des bûchers & des échafauds: criminels les uns aux yeux des autres, tous furent bourreaux, tous furent victimes. Après s'être condamnés mutuellement aux flammes de l'enfer, ils s'égorgerent à la voix de leurs Prêtres, qui ne crièrent que sang & que vengeance. Enfin, le généreux Henri toucha l'âme de ses sujets. En pleurant sur leurs maux, il leur apprit à les sentir. Il leur rendit les doux penchants de la vie sociale, leur ôta les armes des mains, & les fit consentir à vivre heureux sous ses loix paternelles.

Alors la nation tranquille & libre sous un Roi en qui elle avoit confiance, conçut des projets utiles. On s'occupa de la formation des colonies. Les premières idées

devoient se tourner naturellement vers la Floride. A l'exception du fort Saint-Augustin, autrefois construit par les Espagnols à dix ou douze lieues de la colonie Françoise, les Européens n'avoient pas un seul établissement dans ce vaste & beau pays. On n'en craignoit pas les habitants. Tout annonçoit sa fertilité. Il passoit même pour riche en mines d'or & d'argent, parce qu'on y avoit trouvé de ces métaux, sans soupçonner qu'ils venoient de quelques vaisseaux, jettés sur les côtes par le naufrage. Le souvenir des grandes actions que quelques François y avoient faites, ne pouvoit pas encore être effacé. Il est vraisemblable qu'on craignit d'aigrir l'Espagne, qui n'étoit pas disposée à souffrir le moindre établissement dans le golfe du Mexique, ou même dans le voisinage. Le danger qu'il y avoit à provoquer un peuple si puissant dans le nouveau monde, inspira la résolution de s'éloigner de lui le plus qu'il seroit possible. Les contrées plus septentrionales de l'Amérique, obtinrent par cette raison la préférence. La route en étoit déjà tracée.

III. François premier y avoit envoyé en 1523 le Florentin Verazzani, qui ne fit qu'observer l'isle de Terre-Neuve, & quelques côtes du continent, mais sans s'y arrêter. Onze ans après, Jacques Cartier, habile navigateur de Saint-Malo, reprit les projets de Verazzani. Les deux nations, qui étoient les premières débarquées au nouveau monde, crièrent à l'injustice, en voyant qu'on y couroit sur leurs traces. *Eh quoi!* dit plaisamment François I, *le Roi d'Espagne & le Roi de Portugal partagent tranquillement entr'eux toute l'Amérique, sans souffrir que j'y prenne part comme leur frere! Je voudrois bien voir l'article du testament d'Adam, qui leur legue ce vaste héritage.* Cartier alla plus loin que son prédécesseur. Il

Les Fran-
çois tour-
nent leurs
vues vers
le Cana-
da.

entra dans le fleuve Saint-Laurent ; mais après avoir échangé avec les sauvages quelques marchandises d'Europe contre des pelleteries , il se rembarqua pour la France , où l'on oublia par légèreté , une entreprise qu'on paroïssoit n'avoir formée que par imitation.

Heureusement les Normands , les Bretons , les Basques continuèrent à faire la pêche de la morue sur le grand banc , le long des côtes de Terre-Neuve , dans tous les parages voisins. Ces hommes intrépides , qui avoient de l'expérience , servirent de pilotes aux aventuriers , qui depuis 1598 , tenterent de fonder des colonies dans ces contrées désertes. Aucun de ces premiers établissemens ne prospéra ; parce qu'ils furent tous dirigés par des compagnies exclusives , qui n'avoient , ni les talents qu'il falloit pour choisir les meilleures positions , ni des fonds suffisants pour attendre le retour de leurs avances. Un monopole remplaça rapidement un monopole ; mais en vain : c'étoit toujours avec une avidité sans vues & sans moyens. Tous ces différens corps se ruinoient l'un après l'autre , sans que l'Etat gagnât rien à leur perte. Tant d'expéditions avoient consommé plus d'hommes , d'argent & de vaisseaux , que n'en coûtoit à d'autres Puissances la fondation de grands Empires. Enfin , Samuel de Champlain remonta bien avant le fleuve Saint-Laurent , & jeta sur ses bords , en 1608 , les fondemens de Québec , qui devint le berceau , le centre , la Capitale de la nouvelle France , ou du Canada.

L'espace illimité qui s'ouvroit devant cette colonie , offroit à ses premiers regards des forêts sombres , épaisses & profondes , dont la seule hauteur attestoït l'ancienneté. Des rivières sans nombre venoient de loin arroser ces pays immenses. L'intervalle qu'elles laissoient étoit coupé d'une

multitude de lacs. On en comptoit quatre, dont la circonférence embrassoit depuis deux cents jusqu'à cinq cents lieues. Ces especes de mers intérieures communiquoient entr'elles; & leurs eaux, après avoir formé le fleuve Saint-Laurent, alloient grossir considérablement le lit de l'Océan. Tout dans cette région intacte du nouveau monde, portoit l'empreinte du grand & du sublime. La nature y déployoit un luxe de fécondité, une magnificence, une majesté qui commandoit la vénération; mille graces sauvages qui surpassoient infiniment les beautés artificielles de nos climats. C'est-là qu'un peintre, un poëte auroit senti son imagination s'exalter, s'échauffer, & se remplir de ces idées qui deviennent ineffaçables dans la mémoire des hommes. Toutes ces contrées exhaloient, respiroient un air de longue vie. Cette température, qui, par la position du climat, devoit être délicieuse, ne perdoit rien de sa salubrité par la rigueur singulière d'un froid long & violent. Ceux qui n'attribuent cette singularité qu'aux bois, aux sources, aux montagnes dont ce pays est couvert, n'ont pas tout considéré. D'autres observateurs ajoutent à ces causes du froid, l'élévation du terrain, un ciel tout aérien, & rarement chargé de vapeurs, la direction des vents qui viennent du nord au midi, par des mers toujours glacées.

IV. Les habitants de cet âpre climat étoient cependant peu
 Gouver- vêtus. Un manteau de buffle ou de castor, ferré par une
 nement, ceinture de cuir, une chaussure de peau de chevreuil : c'é-
 habitu- toit leur habillement, avant leur commerce avec nous.
 des, ver- Ce qu'ils y ont ajouté depuis, a toujours excité les la-
 tus, vi- mentations de leurs vieillards sur la décadence des mœurs.
 ces, guer- Peu de ces sauvages connoissoient la culture; encore
 res des n'étoit-ce que celle du maïs, qu'ils abandonnoient aux
 Sauvages
 qui habi-
 toient le
 Canada.

femmes, comme indigne des soins de l'homme indépendant. Leur plus vive imprécation contre un ennemi mortel, c'étoit qu'il fût réduit à labourer un champ. Quelquefois ils s'abaissoient jusqu'à la pêche; mais leur vie & leur gloire étoient la chasse. Toute la nation y alloit comme à la guerre; chaque famille, chaque cabane, comme à sa subsistance. Il falloit se préparer à cette expédition par des jeûnes austères, n'y marcher qu'après avoir invoqué les Dieux. On ne leur demandoit pas la force de terrasser les animaux, mais le bonheur de les rencontrer. Hormis les vieillards arrêtés par la décrépitude, tous se mettoient en campagne, les hommes, pour tuer le gibier, les femmes pour le porter & le sécher. Au gré d'un tel peuple, l'hyver étoit la belle saison de l'année : l'ours, le chevreuil, le cerf & l'original, ne pouvoient fuir alors avec toute leur vitesse, à travers quatre à cinq pieds de neige. Ces sauvages, que n'arrêtoient ni les buissons, ni les ravines, ni les étangs, ni les rivières, & qui passoient à la course la plupart des animaux légers, faisoient rarement une chasse malheureuse. Mais au défaut de gibier, on vivoit de gland. Au défaut de gland, on se nourrissoit de la fève ou de la pellicule qui naît entre le bois & la grosse écorce du tremble & du bouleau.

Dans l'intervalle d'une chasse à l'autre, on faisoit, on réparoit les arcs & les fleches, les raquettes qui servoient à courir sur la neige, les canots sur lesquels on devoit passer les lacs & les rivières. Ces meubles de voyage, & quelques pots de terre, formoient toute l'industrie, tous les arts de ces peuples errants. Ceux d'entr'eux qui s'étoient réunis en bourgades, ajoutoient à ces travaux, les soins qu'exigeoit leur vie plus sédentaire; ils y joignoient la précaution de palissader, de défendre leurs cabanes con-

tre les irruptions. Les sauvages s'abandonnoient alors dans une sécurité profonde, à la plus entière inaction. Ce sentiment inquiet de sa propre foiblesse ; cette lassitude de tout & de soi-même, qu'on appelle ennui ; ce besoin de fuir la solitude & de se décharger sur autrui du fardeau de sa vie, étoient inconnus à ce peuple content de la nature & de sa destinée.

Leur stature étoit taillée en général dans les plus belles proportions : mais plus propres à supporter les fatigues de la course, que les peines du travail, ils avoient moins de vigueur que d'agilité. Avec des traits réguliers, ils avoient cet air féroce que leur donnoient sans doute l'habitude de la chasse & le péril de la guerre. Leur peau étoit d'un rouge obscur & sale. Cette couleur désagréable leur venoit de la nature, qui hâle tous les hommes continuellement exposés au grand air. Elle étoit augmentée par la manie qu'ont toujours eue les peuples sauvages de se peindre le corps & le visage, soit pour se reconnoître de loin, soit pour se rendre plus agréables dans l'amour, ou plus terribles à la guerre. A ce vernis, ils joignoient des frictions de graisse de quadrupède ou d'huile de poisson, usage familier & nécessaire pour se garantir de la piquure insoutenable des mouches & des insectes, qui couvrent tous les pays que l'homme laisse en friche. Ces onguents étoient préparés & mêlés avec des fucs ou des matières rouges, qui, peut-être, étoient le poison le plus mortel pour les moustiques. Ajoutez à ces enduits, qui pénètrent & dénaturent la couleur de la peau, les fumigations qu'on oppose encore à tous ces insectes, ou que respirent ces peuples dans leurs cabanes, où ils se chauffent tout l'hiver, où ils boucanent leurs viandes ; ç'en étoit assez pour leur donner un teint hideux à nos regards, mais beau sans doute, ou du

moins supportable à leurs yeux peu délicats. Du reste, ils avoient la vue, l'odorat, l'ouïe, tous les sens d'une finesse ou d'une subtilité qui les avertissoient de loin sur leurs dangers ou leurs besoins. Ceux-ci étoient bornés; mais leurs maladies l'étoient bien davantage. Ils ne connoissoient guere que celles qui pouvoient naître de leurs exercices quelquefois trop violents, ou de la surabondance de nourriture qu'ils prenoient après des dietes excessives.

Leur population étoit peu nombreuse; & peut-être n'étoit-ce pas un malheur. Les nations policées doivent désirer la multiplication des hommes; parce que, gouvernées par des chefs ambitieux d'autant plus portés à la guerre qu'ils ne la font pas, elles sont réduites à la nécessité de combattre pour envahir ou pour repousser; parce qu'elles n'ont jamais assez de terrain & d'espace pour leur vie entreprenante & dispendieuse. Mais les peuples isolés, errants, gardés par les déserts qui les séparent, par les courtes qui les dérobent aux irruptions, par la pauvreté qui les garantit de faire ou de souffrir des injustices; ces peuples sauvages n'ont pas besoin d'être multipliés. Pourvu qu'ils le soient assez pour résister aux animaux féroces, pour repousser un ennemi qui n'est jamais fort, pour se secourir mutuellement, tout est bien. Plus ils le feroient au-delà, plus promptement ils auroient dévasté les lieux qu'ils habitent, plutôt ils seroient forcés de les quitter pour en aller chercher d'autres, le seul, du moins le plus grand inconvénient de leur vie précaire.

Indépendamment de ces réflexions, qui pouvoient bien ne s'être pas présentées aux sauvages du Canada d'une manière si développée, la nature des choses suffisoit seule pour arrêter leur population. Quoiqu'ils habitassent des contrées abondantes en gibier & en poisson, il y avoit des sai-

sons & quelquefois des années où cette unique ressource leur manquoit : la famine faisoit alors d'horribles ravages chez des nations trop éloignées les unes des autres pour se donner des secours. Leurs guerres ou leurs hostilités passagères, mais causées par des haines éternelles, étoient très-destructives. Des chasseurs continuellement exercés à poursuivre leur nourriture qui fuyoit devant eux, à déchirer l'animal qu'ils avoient surpris à la course ; des hommes dont l'oreille étoit familiarisée aux cris de la mort, & la vue à l'effusion du sang, devoient, dans les combats, se montrer plus impitoyables encore ; s'il est possible, que ne le sont nos peuples frugivores. Enfin, malgré les éloges qu'on donne à l'éducation la plus dure, & qui séduisirent Pierre le Grand, au point qu'il ordonna de ne laisser boire que de l'eau de la mer aux enfants de ses matelots, étrange épreuve qui leur coûta la vie à tous, il est certain qu'un grand nombre de jeunes sauvages périssoient par la faim, par la soif, par le froid & par les fatigues. Ceux même dont le tempérament étoit assez vigoureux pour résister aux exercices communs dans ces climats, pour traverser les plus grandes rivières à la nage, pour faire des chasses de deux cents lieues, pour se défendre du sommeil durant plusieurs jours, pour se passer long-temps de nourriture : ces hommes en étoient moins propres à la génération, & sentoient tarir en eux les germes de la vie. Peu parvenoit à la carrière que l'on fournit dans nos sociétés, où les habitudes sont plus uniformes & plus tranquilles.

L'austérité de l'éducation Spartiate, la pratique des rudes travaux, & l'usage des nourritures grossières, ont fait une illusion dangereuse. Les philosophes, séduits par le sentiment des maux de l'humanité, ont voulu consoler les malheureux que la fortune avoit condamnés à ce genre

de vie, en leur persuadant que c'étoit le plus sain & le meilleur. Les gens riches n'ont pas manqué d'adopter un système qui leur endurcissoit tranquillement le cœur, & les dispensoit de la compassion & de la bienfaisance. Non : il n'est pas vrai que les hommes occupés des pénibles arts de la société, vivent aussi long-temps que l'homme qui jouit du fruit de leurs sueurs. Le travail modéré fortifie, le travail excessif accable. Un payfan est un vieillard à soixante ans; tandis que les citoyens de nos villes qui vivent dans l'opulence avec quelque sagesse, atteignent & passent souvent quatre-vingts ans. Les gens de lettres même, dont les occupations sont peu favorables à la santé, comptent dans leur classe un assez grand nombre d'octogénaires. Loin des livres modernes, ces cruels sophismes dont on berce les riches & les grands qui s'endorment sur les labeurs du pauvre, ferment leurs entrailles à ses gémissements, & détournent leur sensibilité de dessus leurs vassaux, pour la porter toute entière sur leurs chiens & sur leurs chevaux!

On trouva dans le Canada trois langues mères, l'Algonquine, la Sioufè & la Huronne. On jugea que ces langues étoient primitives, parce qu'elles renfermoient chacune un grand nombre de ces mots imitatifs, qui peignent les choses par le son. Les dialectes qui en déri-voient, se multiplioient presque autant que les bourgades. On n'y remarquoit point de termes abstraits; parce que l'esprit des sauvages, esprit encore enfant, ne s'écarte guere loin des objets & des temps présents; & qu'avec peu d'idées, on a rarement besoin de les généraliser, & d'en représenter plusieurs dans un seul signe. Mais d'ailleurs le langage de ces peuples, presque toujours animé d'un sentiment prompt, unique & profond, remué par

les grandes scènes de la nature, prenoit dans leur imagination sensible & forte, un caractère vivant & poétique. L'étonnement & l'admiration, dont leur ignorance même les rendoit susceptibles, les entraînoient violemment à l'exagération. Leur ame s'exprimoit comme leurs yeux voyoient : c'étoit toujours des êtres physiques qu'ils retraçoient avec des couleurs sensibles, & leurs discours devenoient pittoresques. Au défaut de termes de convention pour rendre certaines idées composées ou compliquées, ils employoient des expressions figurées. Le geste, l'attitude ou l'action du corps, l'inflexion de la voix, suppléoit ou achevoit ce qui manquoit à la parole. Les métaphores étoient plus hardies, plus familières dans leur conversation, qu'elles ne le sont dans la poésie même épique des langues de l'Europe. Leurs harangues dans les assemblées publiques, étoient sur-tout remplies d'images, d'énergie & de mouvement. Jamais peut-être aucun Orateur Grec ou Romain, ne parla avec autant de force & de sublimité qu'un chef de ces sauvages. On vouloit les éloigner de leur patrie : *Nous sommes*, répondit-il, *nés sur cette terre; nos peres y sont ensevelis. Disons-nous aux ossements de nos peres : levez-vous, & venez avec nous dans une terre étrangere?*

Il est aisé de penser que de pareilles nations ne pouvoient pas être aussi douces, aussi foibles que celles du midi de l'Amérique. On éprouva qu'elles avoient cette activité, cette énergie qu'on trouve toujours chez les peuples du Nord, à moins qu'ils ne soient, comme les Lapons, d'une espece fort différente de la nôtre. Elles n'étoient guere parvenues qu'à ce degré de lumiere & de police, où l'instinct seul peut conduire les hommes dans un petit nombre d'années : & c'est chez ces peuples que les

Philosophes

Philosophes peuvent étudier l'homme de la nature.

Ils étoient divisés en plusieurs petites nations, dont le Gouvernement étoit à peu près le même. Quelques-unes reconnoissoient des chefs héréditaires; d'autres s'en donnoient d'électifs; la plupart n'étoient dirigés que par leurs vieillards. C'étoient de simples associations fortuites & toujours libres, unies sans aucun lien. La volonté générale n'y assujettissoit pas même la volonté particulière. Les décisions étoient de simples conseils, qui n'obligeoient personne, sous la moindre peine. Si dans une de ces singulières Républiques, on ordonnoit la mort d'un homme, c'étoit plutôt une espèce de guerre contre un ennemi commun, qu'un acte judiciaire exercé sur un sujet ou un citoyen. Au défaut de pouvoir coercitif, les mœurs, l'exemple, l'éducation, le respect pour les anciens, l'amour des parents, maintenoient en paix ces sociétés sans loix comme sans biens. La raison qui n'avoit pas été, comme parmi nous, dénaturée par les préjugés, & violée par des actes de force, leur tenoit lieu de préceptes de morale, & d'ordonnances de police. La concorde & la sûreté se maintenoient sans l'entremise du Gouvernement. Jamais l'autorité ne bleffoit ce puissant instinct de la nature, l'amour de l'indépendance, qui, éclairé par la raison, produit en nous celui de l'égalité.

Delà ces égards que les sauvages observent réciproquement entr'eux. Ils se prodiguent des marques d'estime, par un retour de celle que chacun exige pour soi-même. Prévenants & réservés, ils pesent leurs paroles, ils écoutent avec attention. Leur gravité, qu'on prendroit pour de la mélancolie, est sur-tout remarquable dans leurs assemblées nationales. Chacun y harangue à son tour, selon son âge, son expérience & ses services. Ja-

mais on n'est interrompu, ni par un reproche indécent, ni par un applaudissement déplacé. Les affaires publiques y sont maniées avec un désintéressement inconnu dans nos Gouvernements, où le bien de l'Etat ne se fait presque jamais que par des vues personnelles, ou par esprit de corps. Il n'est pas rare de voir un orateur sauvage qui est en possession des suffrages, avertir ceux qui déferent à ses conseils, qu'un autre est plus digne de leur confiance. Ce respect mutuel, entre les habitants d'une bourgade, regne entre les peuples, dès que la guerre cesse. Les envoyés sont reçus, sont traités avec l'amitié qu'on doit à des hommes qui viennent parler de paix ou d'alliance. Ce n'est jamais pour un projet de conquête, ni pour un intérêt de domination que négocient des nations errantes, qui n'ont pas même l'idée d'un domaine. Celles même qui s'arrêtent dans des habitations fixes, ne disputent à personne le droit de s'établir dans leur canton, pourvu qu'on ne les inquiète pas. La terre, disent-ils, est faite pour tous les hommes; aucun n'y doit posséder la portion de deux. Toute la politique des sauvages se réduit donc à former des ligues contre un ennemi trop nombreux & trop fort, à suspendre des hostilités trop meurtrières. Est-on convenu de la trêve ou de l'union? On s'en donne mutuellement le gage, par des colliers de porcelaine. C'est une espèce de coquillage ou de colimaçon. Les blancs sont trop communs; on en fait peu de cas. Les violets plus rares, & les noirs, qui le sont encore davantage, sont les plus estimés. On leur donne une forme cylindrique; on les perce, on les distribue en branches & en colliers. Les branches, d'environ un pied de long, portent des grains enfilés à la suite les uns des autres. Les colliers sont de larges ceintures, où les grains,

disposés par rangs, sont assujettis par de petites bandelettes de cuir, dont on forme un tissu assez propre. La mesure, le poids, & la couleur de ces coquillages, décident de l'importance des affaires. Ils servent de bijoux, de registres & d'annales. C'est le lien des peuples & des individus. C'est un gage inviolable & sacré, qui donne la sanction aux paroles, aux promesses, aux traités. Les chefs de bourgades sont les dépositaires de ces fastes de la nation. Ils en connoissent la signification; ils en interprètent le sens. C'est avec ces caractères de convention qu'ils transmettent l'histoire du pays à la génération naissante.

Comme les sauvages n'ont point de richesses, ils sont bienfaiteurs. On le voit, on le sent dans le soin qu'ils prennent des orphelins, des veuves & des infirmes. Ils partagent libéralement le peu qu'ils ont de provisions, avec ceux dont la chasse, la pêche ou les récoltes ont trompé les espérances. Leurs tables & leurs cabanes sont jour & nuit ouvertes aux étrangers & aux voyageurs. C'est dans les fêtes que brille sur-tout cette hospitalité généreuse, qui fait un bien public des avantages d'un particulier. C'est moins par ce qu'il possède, que par ce qu'il donne, qu'un sauvage aspire à la considération. Ainsi la provision d'une chasse de six mois, est souvent distribuée en un jour; & celui qui régale, a bien plus de plaisir que tous ceux qu'il a invités.

Tous les peintres des mœurs sauvages ne placent point la bienveillance dans leurs tableaux. Mais la prévention ne leur a-t-elle pas fait confondre, avec le caractère naturel, une antipathie de ressentiment? Ces peuples n'aiment, n'estiment, ni n'accueillent les Européens. L'inégalité des conditions, que nous croyons si nécessaire pour

le maintien des sociétés, est, aux yeux d'un sauvage, le comble de la démence. Ils sont également scandalisés, que, chez nous, un homme ait lui seul plus de bien que plusieurs autres; & que cette première injustice en entraîne une seconde, qui est d'attacher plus de considération à plus de richesses. Mais ce, qui leur semble une bassesse, un avilissement au-dessous de la stupidité des bêtes, c'est que des hommes, qui sont égaux par la nature, se dégradent jusqu'à dépendre des volontés ou des caprices d'un seul homme. Le respect que nous avons pour les titres, les dignités, & sur-tout pour la noblesse héréditaire, ils l'appellent insulte, outrage pour l'espèce humaine. Quand on fait conduire un canot, battre l'ennemi, construire une cabane, vivre de peu, faire cent lieues dans les forêts, sans autre guide que le vent & le soleil, sans autre provision qu'un arc & des fleches, c'est alors qu'on est un homme: & que faut-il de plus? Cette inquiétude qui nous fait passer tant de mers, pour chercher une fortune qui fuit devant nos pas, il la croient plutôt l'effet de notre pauvreté que de notre industrie. Ils rient de nos arts, de nos manières, de tous ces usages qui nous inspirent plus de vanité, à mesure qu'ils s'éloignent plus de la nature. Leur franchise & leur bonne foi sont indignées des finesse & des perfidies qui ont fait la base de notre commerce avec eux. Une foule d'autres motifs, appuyés quelquefois sur le préjugé, souvent sur la raison, ont rendu les Européens odieux aux sauvages. Ils sont devenus, par représailles, durs & cruels envers nous. L'averfion & le mépris que nous leur avons fait concevoir pour nos mœurs, les ont toujours éloignés de notre société. On n'a jamais pu façonner aucun d'eux aux délicés de notre aisance; tandis qu'on a vu des Européens

renoncer à toutes les commodités de l'homme civil, pour aller prendre dans les forêts l'arc & la massue de l'homme sauvage.

Cependant, un sentiment inné de bienveillance, les ramene quelquefois à nous. Un bâtiment François s'étoit brisé, à l'entrée de l'hyver, sur les rochers d'Anticosti. Ceux des matelots qui, dans cette île déserte & sauvage, avoient échappé aux rigueurs des frimats & de la famine, formerent, des débris de leur navire, un radeau, qui, au printemps, les conduisit dans le continent. Une cabane de sauvages s'offrit à leurs regards expirants. *Mes frères, leur dit affectueusement le chef de cette famille solitaire, les malheureux ont droit à notre commisération & à notre assistance; nous sommes hommes, & les misères de l'humanité nous touchent dans les autres comme dans nous-mêmes.* Ces expressions d'une ame tendre furent suivies de tous les secours qui étoient au pouvoir de ces généreux sauvages.

Une seule félicité manquoit aux libres Américains; le bonheur d'aimer passionnément leurs femmes. En vain ont-elles reçu de la nature une taille avantageuse, de beaux yeux, des traits agréables, des cheveux noirs, longs & bien placés. Tous ces agréments ne sont comptés que durant le temps de leur indépendance. A peine ont-elles subi le joug de l'hymen, que l'époux même qu'elles chérissent uniquement, devient insensible à des charmes qu'elles prodiguoient avant le mariage. A la vérité, le genre de vie où cet état les condamne, n'est pas favorable à la beauté. Leurs traits s'altèrent; elles perdent en même-temps, & le desir & le pouvoir de plaire. Laborieuses, actives, infatigables, on les voit labourer la terre, jeter la semence, faire la moisson, tandis que leurs maris dédaignant de

courber la tête & le dos sous le joug de l'agriculture, s'amuser à chasser, à pêcher, à tirer de l'arc, à exercer sur la terre l'empire de l'homme.

Plusieurs de ces nations ont l'usage de la pluralité des femmes. Les peuples même qui ne pratiquent pas la polygamie, se sont du moins réservé le divorce. L'idée d'un lien indissoluble, n'est pas encore entrée dans l'esprit de ces hommes libres jusqu'à la mort. Quand les gens mariés ne se conviennent pas, ils se séparent de concert, & partagent entr'eux les enfants. Rien ne leur paroît plus contraire aux loix de la nature & de la raison, que le système opposé des chrétiens. Le grand esprit, disent-ils, nous a créés pour être heureux; & ce seroit l'offenser, que de vivre dans un état de contrainte & de chagrin. Cette morale est d'accord avec le langage que tenoit un Miamis à l'un de nos missionnaires. *Nous ne pouvions plus bien vivre ensemble, ma femme & moi. Mon voisin n'étoit pas mieux avec la sienne. Nous avons changé de femme, & nous sommes tous contents.*

Un écrivain illustre, & qu'il faut encore admirer quand on n'est pas de son avis, pense que l'amour n'est point, chez les Américains, un principe d'industrie, de génie & de mœurs, comme il l'est en Europe; parce que les Américains, dit-il, ont un sixième sens plus foible qu'il ne l'est chez les Européens. On prétend que ces sauvages ne connoissent les tourments ni les délices de la plus ardente des passions. L'air & la terre, dont l'humidité contribue si fort à la végétation, leur donnent peu de chaleur pour la génération. La même sève qui couvre les campagnes de forêts & les arbres de feuilles, y fait croître chez les hommes, comme chez les femmes, de longues chevelures, lisses, épaisses, fortes & tenaces. Des hommes qui

n'ont guere plus de barbe que les eunuques , ne doivent pas abonder en germes reproductifs. Le sang de ces peuples est aqueux & froid. Les mâles y ont quelquefois du lait aux mammelles. Delà ce penchant tardif pour les femmes , cette aversion qui les en éloigne dans le flux menstruel , & dans les temps de grossesse ; cette ardeur foible & passagere , qui ne se réveille que dans certaines saisons de l'année ; delà cette vivacité d'imagination , qui les rend superstitieux , peureux dans les ténèbres comme des enfants , aussi portés à la vengeance que des femmes , poëtes & figurés dans leurs discours ; sensibles en un mot , mais peu passionnés. Enfin , delà venoit sans doute en partie ce défaut de population , qu'on a toujours remarqué chez eux. Ils ont peu d'enfants , parce qu'ils n'aiment pas assez les femmes : & c'est un vice national , que les vieillards ne cessent de reprocher aux jeunes gens.

Mais ne pourroient-on pas dire que la passion pour les femmes , languit moins par le tempérament des sauvages , que par leur caractère moral ? Les plaisirs de l'amour y sont trop faciles , pour y exciter puissamment les desirs. Parmi nous , en effet , est-ce dans les siècles où le luxe favorise l'incontinence , qu'on voit les hommes aimer le plus les femmes , & les femmes porter le plus d'enfants ? Dans quels pays l'amour fut-il une source d'héroïsme & de vertu , quand les femmes n'y encourageoient pas leurs amants par les refus de la pudeur , par la honte qu'elles attachoient aux foiblesses de leur sexe ? C'est à Sparte , c'est à Rome , c'est en France même , dans les temps de la chevalerie , que l'amour a fait entreprendre & souffrir de grandes choses. C'est-là que se mêlant à l'esprit public , il aidait ou suppléoit au patriotisme. Comme il étoit plus difficile de plaire toujours à une femme que d'en séduire

plusieurs, le regne de l'amour moral prolongeait le pouvoir de l'amour physique, en le réprimant, en le dirigeant, en le trompant même par des espérances qui perpétuoient les desirs, & conservoient les forces. Mais cet amour qui jouissoit peu, produisoit beaucoup. Aimer, n'étoit pas un art; c'étoit une passion. Engendrée par l'innocence même, elle se nourrissoit de sacrifices, au-lieu de s'éteindre dans les voluptés.

Quant aux sauvages, s'ils aiment moins les femmes que ne font les peuples policés, ce n'est pas peut-être faute de vigueur & de penchant à la population. Mais le premier besoin de l'homme arrête chez eux les cris du second. Le soin de leur nourriture épuise presque toutes leurs forces. La chasse & les courses ne leur laissent ni les moyens, ni le loisir de peupler. Toute nation errante ne sera jamais féconde; que deviendroient des femmes, obligées de suivre leurs maris à cent lieues, avec des enfants dans leur sein ou dans leurs bras? Que deviendroient ces enfants eux-mêmes, privés d'une mammelle qui tariroit en chemin? La chasse empêche donc la multiplication des hommes, & la guerre la détruit. Un sauvage guerrier résiste aux pièges séducteurs, dont les jeunes filles cherchent à l'envelopper; quand la nature oblige ce sexe à poursuivre celui qui fuit, & qu'elles vont solliciter les hommes jusques dans leur lit, ceux qui sont moins touchés de la gloire militaire que des charmes de la beauté, se laissent aller à la tentation. Mais les vrais guerriers, à qui l'on apprend de bonne-heure que la fréquentation des femmes énerve le courage & la force, ne se rendent pas. Le Canada n'est donc point désert par l'avarice de la nature, mais par le genre de vie de ses habitants. Aussi propres à la génération que nos peuples du Nord, ils usent toute

leur vigueur à leur conservation. La faim ne leur permet pas d'écouter l'amour. Si les peuples du midi donnent tout à cette seconde passion, c'est que la première est promptement satisfaite à très-peu de frais. Dans un pays où la nature produit beaucoup, & l'homme consomme peu, toute la surabondance des forces se porte vers la population, qui, d'ailleurs, est secondée par la chaleur du ciel. Dans un climat où les hommes sont plus voraces que la nature n'est prodigue, le temps & les facultés de l'espèce humaine sont absorbés par des fatigues qui nuisent à la multiplication.

Mais la preuve que les sauvages ne sont pas moins sensibles que nous à la passion des femmes, c'est qu'ils aiment bien plus leurs enfants. Une mère allaite son fils jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, & quelquefois jusqu'à six ou sept. Dès l'âge le plus tendre, on respecte en eux leur indépendance naturelle. Jamais on ne les bat, jamais on ne les gronde, pour ne pas abattre cet esprit libre & martial qui doit former un jour la base de leur caractère. On évite même d'employer des raisons trop fortes pour les persuader; parce que ce seroit une espèce de violence qu'on feroit à leur volonté. Comme on ne leur apprend que ce qu'ils doivent savoir, ils sont les enfants les plus heureux de la terre. S'ils viennent à mourir, les parents les pleurent amèrement. On voit quelquefois deux époux aller, après six mois, verser des larmes sur le tombeau d'un enfant, & la mère y faire couler du lait de ses mamelles.

Des liens presque aussi forts & plus durables encore chez les sauvages, ce sont ceux de l'amitié. Jamais elle n'y est altérée par cette foule d'intérêts opposés, qui, dans nos sociétés, affoiblissent toutes les liaisons, sans en excepter

les plus douces & les plus sacrées. C'est-là que le cœur d'un homme se choisit un cœur pour y déposer ses pensées, ses sentiments, ses projets, ses peines, ses plaisirs. Tout devient commun entre deux amis. Ils s'attachent pour jamais l'un à l'autre; ils combattent à côté l'un de l'autre; ils meurent constamment l'un sur le corps de l'autre. Dans les dangers pressants, s'ils sont séparés, chacun d'eux invoque le nom de son ami, l'esprit de son ami. C'est-là son Dieu tutélaire.

Les sauvages ont une pénétration & une sagacité qui étonnent tout homme qui ne fait pas combien nos arts & nos méthodes ont rendu notre esprit paresseux; parce que nous n'avons presque jamais que la peine d'apprendre, & très-rarement le besoin de penser. S'ils n'ont cependant rien perfectionné, non plus que les animaux en qui on remarque le plus d'adresse, c'est peut-être que ces peuples n'ayant que des idées relatives aux premiers besoins, l'égalité qui regne entr'eux, met chaque sauvage dans la nécessité de les acquérir, & de passer toute sa vie à faire son cours de connoissances usuelles: d'où il résulte que la somme des idées de chaque société de sauvages, n'est pas plus grande que la somme des idées de chaque individu.

Au lieu de méditations profondes, les sauvages ont des chansons. Leur chant, dit-on, est monotone. Mais ceux qui l'ont jugé tel, avoient-ils une oreille propre & faite à les bien entendre? La première fois qu'on parle devant nous une langue étrangère, tout nous y paroît continu, dit & prononcé du même ton, sans aucune inflexion, sans prosodie. On ne commence à distinguer les mots, les syllabes, à s'apercevoir que les unes sont plus sourdes, les autres plus aiguës, occupent un certain espace, qu'a-

près une assez longue expérience. Ne faudroit-il pas, du moins, autant de temps pour prononcer sur la mélodie d'un peuple qui doit être toujours subordonnée à sa langue?

Leurs danses sont presque toujours une image de la guerre, & communément exécutées les armes à la main. Elles sont si vraies, si rapides, si terribles, qu'un Européen qui les voit, pour la première fois, ne peut s'empêcher de frémir. Il croit qu'en un instant la terre va être couverte de sang & de membres épars, & que de tous les danseurs, de tous les spectateurs, il ne restera pas un seul homme. N'est-il pas singulier que dans les premiers âges du monde & chez les sauvages, la danse soit un art d'imitation, & qu'elle ait perdu ce caractère dans les pays policés, où elle semble réduite à un certain nombre de pas exécutés sans action, sans sujet, sans conduite? Mais il en est des danses comme des langues : elles deviennent abstraites, ainsi que les idées dont elles sont composées. Les signes en sont plus allégoriques, à proportion que l'esprit des peuples est plus raffiné. De même qu'un mot dans une langue savante exprime plusieurs idées; un pas, une attitude suffit pour rappeler plusieurs sentiments dans une danse raisonnée. C'est la faute des danseurs ou des spectateurs, qui n'ont pas d'imagination; quand il ne rendent ou ne voyent point de caractère & d'expression dans une danse figurée. D'ailleurs, les sauvages ne peuvent peindre que des passions fortes & des mœurs féroces; les images en doivent être plus expressives dans leurs danses, qui sont le langage des gestes, le premier & le plus naïf de tous les langages. Les nations policées & paisibles, ont à peindre des passions douces avec des images fines, propres à réveiller des idées subtiles. Cependant,

il faudroit quelquefois ramener les danses à leur origine, y retracer des mœurs simples, y faire revivre les premiers sentiments de la nature par des mouvements qui les représentent; & s'éloigner des traces antiques & savantes des Grecs & des Romains, pour revenir aux images vigoureuses & parlantes des sauvages du Canada.

Ceux-ci, toujours livrés uniquement à la passion qui les occupe, ont une forte de fureur pour le jeu, comme tous les gens oisifs, & sur-tout pour les jeux de hasard. Ces hommes ordinairement si taciturnes, si modérés, si maîtres d'eux-mêmes, si désintéressés, deviennent au jeu forcenés, avides, turbulents; ils y perdent le repos, la raison, & tout ce qu'ils possèdent. Dénudés de la plupart des choses, curieux de ce qu'ils voyent, & dès qu'il leur plaît, pressés de l'avoir & d'en jouir, ils se livrent tout entiers aux moyens d'acquérir les plus prompts & les moins pénibles. C'est une suite de leurs mœurs; c'est encore une suite de leur caractère. L'aspect du bonheur présent dérobe toujours à leurs yeux le mal qui peut le suivre. Leur prévoyance ne va pas même du jour à la nuit. Ce sont alternativement des enfants imbécilles, & des hommes terribles. Tout dépend du moment.

Le jeu suffiroit pour les mener à la superstition, quand ils ne seroient pas sujets par leur nature à ce fléau de l'espèce humaine. Mais comme ils n'ont pas beaucoup de médecins ou de charlatans en ce genre, ils souffrent moins de cette maladie que les peuples policés; ils y apportent mieux tous les tempéraments de la raison. Les Iroquois supposent confusément un premier Être qui règle à son gré le cours du monde. Ils ne s'affligent pas du mal, que cet être permet ou laisse faire. Quand il leur arrive un événement fâcheux : *l'Homme d'en-haut la voulu* : disent-ils;

& il y a peut-être plus de philosophie dans cette soumission, que dans tous les raisonnements, toutes les déclamations de nos philosophes. La plupart des autres nations sauvages adorent ces deux principes, qui ne tardent pas à naître dans l'esprit humain, dès qu'il a conçu des substances invisibles. Quelquefois c'est un fleuve, une forêt, la lune & le soleil qu'ils adorent; en un mot des êtres où ils ont remarqué une certaine puissance & du mouvement, parce que par-tout où ils voyent un mouvement dont ils ignorent la cause, ils supposent une ame.

Ils semblent avoir quelque idée d'une autre vie; mais comme ils n'ont aucun principe de moralité, ils ne la croient pas destinée à la punition du crime, à la récompense de la vertu. Ils pensent que le chasseur infatigable, le guerrier sans peur & sans pitié, l'homme qui aura tué ou brûlé beaucoup d'ennemis, & rendu sa bourgade victorieuse, à sa mort passera dans une terre abondante, où toutes sortes d'animaux rassasieront sa faim. Mais ceux qui auront vieilli sans gloire & dans l'indolence, seront relégués à jamais dans un sol stérile, où la famine & les maladies les assiègeront éternellement. Leurs dogmes sont faits pour leurs mœurs & pour leurs besoins. Ils croient à des plaisirs & à des peines qu'ils connoissent. Ils ont plus d'espérances que de craintes; ils sont heureux, jusques dans leurs erreurs. Cependant ils sont tourmentés par des songes.

Rien n'est si naturel à l'ignorance, que d'attacher du mystère aux songes; que de les rapporter à quelque être puissant, qui prend le moment où toutes nos facultés sont suspendues & liées par le sommeil, pour veiller sur nous en l'absence de nos sens. C'est comme une ame étrangère qui s'introduit en nous, pour nous avertir de ce qui se

passé au loin dans l'avenir, toujours présent à l'être qui l'a déjà créé, quand nous ne le voyons pas encore. Ce préjugé qui ne s'élève que dans un état de société commencée, fait, chez les peuples policés, les révélations, les apparitions, les communications avec la Divinité. Nul ne devient Prophète, sans avoir eu des songes. C'est le premier pas du métier : celui qui ne rêve pas, ne prédit point.

Dans les climats âpres & rudes du Canada, chez des peuples qui ne vivent que de chasse, les nerfs sont quelquefois douloureusement affectés par l'intempérie de l'air, par les fatigues & les longues diètes. Alors les sauvages ont des songes; & ces songes sont tristes & funestes. Ils rêvent qu'ils sont entourés d'ennemis; ils voyent leur bourgade surprise nager dans le sang; ils reçoivent des outrages, des blessures; on leur enlève leurs femmes, leurs enfants, leurs amis. A leur réveil, ils prennent ces visions pour un avis des Dieux; & la crainte qui met cette opinion dans leur ame, ajoute à leur férocité, par la mélancolie dont elle teint toutes leurs idées & leurs sombres regards. Les vieilles femmes, inutiles au monde, rêvent pour la sûreté de l'Etat, comme parmi nous les indolents prient & chantent. Quelques vieillards imbécilles rêvent avec elles, pour les affaires publiques où ils n'ont point d'influence. Des jeunes gens inhabiles à la chasse, à la guerre, à la fatigue, rêvent aussi, pour avoir part à l'administration de la peuplade. Vainement on a travaillé durant deux siècles à dissiper des illusions si profondément enracinées. *Vous autres Chrétiens*, ont constamment répondu les Sauvages, *vous vous moquez de la foi que nous accordons aux songes; & vous exigez que nous croyions des choses infiniment moins vraisemblables!* On

voit ainsi toujours chez ces nations le germe du Sacerdoce & des plus grands maux.

Sans ces affections mélancoliques & ces rêves, il n'y auroit rien de si rare que les querelles entre les particuliers. Des Européens, qui ont vécu long-temps dans ces contrées, assurent qu'ils n'ont jamais vu un sauvage en colère. Sans la superstition, il n'y auroit rien de si rare que les querelles de nation à nation.

Les querelles des particuliers sont ordinairement apaisées par le corps de l'Etat. La considération que la nation témoigne à l'offensé, calme son amour-propre, & dispose son ame à la paix. Il est plus difficile d'éviter les démêlés, & de pacifier les hostilités entre deux peuples.

La chasse est un germe de guerre. Dès que deux troupes, séparées par des forêts de cent lieues, viennent à se rencontrer dans leurs courses, à s'intercepter le gibier, elles ne tardent pas à tourner contr'elles-mêmes les fleches qu'elles réservoient aux ours. Dès-lors une légère escarmouche est la semence d'une discorde éternelle. Le parti vaincu jure aux vainqueurs une vengeance implacable, une haine nationale qui vivra dans leur sang, & renaitra de leurs cendres. Cependant ces querelles s'éteignent quelquefois dans les blessures des deux bandes, quand, de part & d'autre, ce n'est qu'une jeunesse bouillante qui, dans l'impatience de son âge, est allée au loin faire l'essai de ses premières armes. Mais la rage des peuples entiers ne s'allume pas légèrement.

Quand il y a sujet de guerre, ce n'est pas un homme qui en juge, qui la décide & la déclare. La nation s'assemble, & le chef parle. Il expose les griefs & les injures. On pèse, on balance les dangers & les suites d'une ruptu-

re. Les orateurs vont droit à leur but, sans s'arrêter, sans s'écarter, sans prendre le change. Les intérêts sont discutés avec une force de raison & d'éloquence, qui naît de l'évidence & de la simplicité des objets : avec une impartialité même, dont la chaleur des passions laisse encore les esprits plus susceptibles, que ne fait parmi nous la complication des idées. Si la guerre est décidée à l'unanimité des voix, à l'acclamation universelle, les alliés y sont invités. Rarement ils s'y refusent ; parce qu'ils ont toujours quelque injure à venger, des morts à remplacer par des prisonniers.

Ensuite on s'occupe à choisir un chef, un Capitaine de l'expédition ; & on a beaucoup d'égard à la physionomie. Ce moyen de juger des hommes seroit peut-être défectueux & ridicule chez des peuples, qui, formés dès l'enfance à contraindre leur air & tous leurs mouvements, n'ont plus de physionomie, sont pleins de dissimulation & de passions factices. Mais le premier coup-d'œil ne trompe guère les Sauvages qui, guidés par la nature seule, en connoissent la marche. Après l'air guerrier, on cherche une voix forte ; parce que dans des armées qui marchent sans tambours, sans clairons, pour mieux surprendre l'ennemi, rien n'est plus propre à sonner l'alarme, à donner le signal du combat, que la voix terrible d'un chef qui crie & frappe en même-temps. Mais ce sont surtout les exploits qui nomment un général. Chacun a droit de vanter ses victoires, pour marcher le premier au péril ; de dire ce qu'il a fait, pour prouver ce qu'il veut faire ; & les Sauvages trouvent qu'un héros balafre, qui montre ses cicatrices, a très-bonne grace à se louer.

Celui qui doit guider les autres dans le chemin de la victoire,

„ victoire, ne manque jamais de les haranguer. “ Cama-
„ rades, dit-il, les os de nos freres sont encore décou-
„ verts. Ils crient contre nous; il faut les satisfaire. Jeu-
„ nesse, aux armes; remplissez vos carquois; peignez-
„ vous de couleurs funebres qui portent la terreur. Que
„ les bois retentissent de nos chants de guerre. Désen-
„ nuyons nos morts par les cris de la vengeance. Allons
„ nous baigner dans le sang ennemi, faire des prison-
„ niers, & combattre tant que l'eau coulera dans les fleu-
„ ves, que le soleil & la lune resteront attachés au fir-
„ mament. „

A ces mots, les braves qui brûlent de courir les ha-
sards de la guerre, vont trouver le chef, & lui disent :
Je veux risquer avec toi. Je le veux bien, répond-il;
nous risquerons ensemble. Mais comme on n'a sollicité
personne, de peur qu'un faux point-d'honneur ne fît mar-
cher des lâches, il faut subir bien des épreuves avant d'être
reçu soldat. Si le jeune homme qui n'a pas encore vu
l'ennemi, témoignoît la moindre impatience quand, après
de longues dietes, on l'expose à l'ardeur du soleil, aux
rudes gelées de la nuit, aux piquures sanglantes des in-
sectes, on le déclareroit incapable, indigne de porter les
armes. Est-ce ainsi que se forment les milices de nos ar-
mées? Quelle cérémonie triste! Quel présage funeste! Des
hommes qui n'ont pu se dérober, par la fuite, à ces le-
vées de troupes, ou s'y soustraire par des privileges & de
l'argent, se traînent, l'œil baissé, le visage pâle & conster-
né, devant un délégué, dont les fonctions sont odieuses,
& la probité suspecte aux peuples. Des parents défolés &
tremblants semblent accompagner leurs fils à la mort.
Un billet noir sort d'une urne fatale, & désigne les victi-
mes que le Prince dévoue à la guerre. Une mere, dans

le désespoir, presse & retient vainement sur son sein le fils qu'on arrache de ses bras. Maudissant le jour de son hymen, de son enfantement, elle dit à ce fils un éternel adieu. Non, ce n'est pas à ce prix qu'on fait de vrais soldats. Ce n'est pas dans cet appareil de deuil & de consternation, que les sauvages se présentent à la victoire : c'est du milieu des festins, des chants, des danses, qu'ils se mettent en marche. Les jeunes mariées suivent un jour ou deux leurs époux; mais sans donner aucun signe de chagrin ou de tristesse. Des femmes qui ne pouffent pas un cri dans les douleurs de l'accouchement, oseroient-elles amollir par des pleurs, même de tendresse, les défenseurs, les vengeurs de la patrie?

Ils ont pour toutes armes une espèce de javelot hérissé de pointes d'os; ils ont un casse-tête. Avant l'arrivée des Européens, ce n'étoit qu'une petite massue d'un bois très-dur, de figure ronde, avec un côté tranchant. Aujourd'hui c'est une petite hache, qu'ils manient avec une dextérité surprenante. La plupart n'ont aucune arme défensive; mais s'il leur arrive d'attaquer les palissades qui entourent les bourgades, ils se couvrent le corps d'un bois léger. Quelques-uns d'entr'eux, qui se faisoient une manière de cuirasse d'un tissu de jonc, y renoncèrent, dès qu'ils virent qu'elle n'étoit pas à l'épreuve des armes à feu.

L'armée se fait suivre, dans ses expéditions, par les rêveurs, qui, sous le nom de jongleurs, décident trop souvent des opérations. Elle marche sans étendards. Tous les guerriers, presque nus pour être plus agiles au combat, se barbouillent le corps avec du charbon, pour paroître plus terribles; ou avec de la terre, pour se cacher de loin, & mieux surprendre l'ennemi. Malgré leur intré-

pidité naturelle , malgré leur aversion pour le déguisement , les guerres qu'ils se font se tournent en ruses. C'est art de ruser , commun à toutes les nations ; soit sauvages , soit policées , quoiqu'il semble contraire à la bravoure , au préjugé de l'honneur ; cet art est devenu nécessaire aux petites nations du Canada. Elles se feroient toutes absolument détruites , si , loin de n'aimer la victoire que teinte du sang des vainqueurs , on n'eût mis la gloire des chefs à ramener tous leurs compagnons. L'honneur est donc d'accabler l'ennemi sans qu'il s'y attende. Une finesse de sens , que tout cultive & rien n'émousse , apprend à ces peuples à discerner les lieux par où l'on a passé. Par la vue ou l'odorat , ils découvrent , dit-on , des vestiges sur l'herbe la plus courte , sur la terre sèche & dure , sur la pierre même ; ils voyent , à la manière dont ces traces sont imprimées , quelle nation elles désignent. Peut-être ne les reconnoissent-ils qu'aux feuilles dont les forêts jonchent continuellement la terre.

Lorsqu'on a le bonheur d'arriver à l'improviste près de l'ennemi , il se fait une décharge générale de fleches , & l'on fond sur lui le casse-tête à la main. S'il est sur ses gardes , ou trop bien retranché , on se retire , s'il est possible ; sinon , il faut se battre jusqu'à la mort ou la victoire. Celui qui l'emporte achève les blessés qu'il ne pourroit emmener , arrache aux morts leur chevelure pour toute dépouille , & fait des prisonniers.

Le vainqueur laisse sur le champ de bataille son casse-tête , où il a eu soin de tracer la marque de sa nation , celle de sa famille , & sur-tout son portrait ; c'est-à-dire , un ovale , avec les figures peintes sur son visage. D'autres peignent toutes ces marques d'honneur , ou plutôt de victoire , sur un tronc d'arbre , ou sur une écorce , avec

du charbon broyé dans un mélange de couleurs. On ajoute à ce trophée, l'histoire, non-seulement de la bataille, mais de toute la campagne, en caractères hiéroglyphiques. Après le portrait du général, vient le nombre de ses soldats, marqué par autant de lignes; celui des prisonniers, par autant de marmousets; celui des morts, par des figures humaines sans tête. Ce sont-là les signes parlants & techniques qui ont précédé, chez toutes les sociétés, l'art de l'écriture & de l'imprimerie, & les nombreuses bibliothèques, qui surchargent les palais des riches oisifs & la tête des savants.

L'histoire des guerres est courte chez les sauvages: ils se hâtent de l'écrire. Comme les fuyards pourroient revenir en force sur leurs pas, le vainqueur ne les attend point. Sa gloire est de marcher avec précipitation, sans jamais s'arrêter en route, jusqu'à ce qu'il soit arrivé sur son territoire & dans sa bourgade. C'est-là qu'on le reçoit avec les transports de la plus vive joie, avec des éloges qui font sa récompense. Ensuite on s'occupe du sort des prisonniers, unique fruit de la victoire.

Les heureux sont ceux qu'on choisit pour remplacer les guerriers que la nation a perdus dans l'action qui vient de se passer, ou dans des occasions plus éloignées. Cette adoption a été sagement imaginée, pour perpétuer des peuples qu'un état de guerre continuelle auroit bientôt épuisés. Les prisonniers, incorporés dans une famille, y deviennent cousins, oncles, peres, freres, époux; enfin ils y prennent tous les titres du mort qu'ils remplacent: & ces tendres noms leur donnent tous ses droits, en même-temps qu'ils leur imposent tous ses engagements. Loin de se refuser aux sentiments qu'ils doivent à la famille dont ils sont faits membres, ils n'ont pas même d'éloignement

à prendre les armes contre leurs compatriotes. C'est pourtant un étrange renversement des liens de la nature. Il faut qu'ils soient bien foibles, pour changer ainsi d'objet avec les vicissitudes de la fortune. C'est que la guerre, en effet, semble rompre tous les nœuds du sang, & n'attacher plus l'homme qu'à lui-même. Delà vient, chez les sauvages, cette union entre les amis, plus forte que celle des parents. Ceux qui combattent & meurent ensemble, sont plus étroitement liés que ceux qui sont nés ensemble ou sous le même toit. Quand la guerre ou la mort a brisé la parenté qui est cimentée par la nature, ou celle qui est formée par le choix, le sort qui donne des chaînes au sauvage prisonnier, lui donne aussi de nouveaux parents & d'autres amis. La convention générale & l'usage ont fait cette loi singulière, qui, sans doute, est née de la nécessité.

Mais quelquefois un captif refuse cette adoption, & quelquefois il en est exclu. Un prisonnier, grand & bien fait, avoit perdu plusieurs doigts à la guerre. On ne s'en étoit pas d'abord apperçu. *Mon ami*, lui dit la veuve à laquelle il étoit destiné, *nous t'avions choisi pour vivre avec nous; mais dans la situation où je te vois, incapable de combattre & de nous défendre, que ferois-tu de la vie? La mort vaut mieux pour toi. Je le crois*, répondit le sauvage. *Eh bien!* répliqua la femme, *tu seras attaché ce soir au poteau du bûcher. Pour ta propre gloire, & pour l'honneur de notre famille qui t'avoit adopté, souviens-toi de ne pas démentir ton courage.* Il le promit, & tint parole. Durant trois jours, il souffrit les plus cruels tourments, avec une constance qui les bravoit, une gayeté qui les défioit. Sa nouvelle famille ne l'abandonna pas; elle l'encouragea même par des éle-

ges, lui fournissant de quoi boire & de quoi fumer au milieu des supplices. Quel mélange de vertu & de férocité ! Tout est grand chez ces peuples qui ne sont pas asservis. C'est le sublime de la nature, dans ses horreurs & ses beautés.

Les captifs que personne n'adopte, sont bientôt condamnés à la mort. On y prépare les victimes par tout ce qui peut, ce semble, leur faire regretter la vie. La meilleure chère, les traitements & les noms les plus doux, rien ne leur est épargné. On leur abandonne même quelquefois des filles jusqu'au moment de leur arrêt. Est-ce commisération, ou raffinement de barbarie ? Un héraut vient enfin dire au malheureux que le bûcher l'attend. *Mon frere, prends patience, tu vas être brûlé. Mon frere,* répond le prisonnier, *c'est fort bien ; je te remercie.*

Ces mots sont reçus avec un applaudissement universel. Mais les femmes l'emportent dans la commune joie. Celle à qui le prisonnier est livré, invoque aussitôt l'ombre d'un pere, d'un époux, d'un fils, de l'être le plus cher qui lui reste à venger. *Approche,* crie-t-elle à cette ombre, *je te prépare un festin. Viens boire à longs traits le bouillon que je te destine. Ce guerrier va être mis dans la chaudière. On lui appliquera des baches ardentes sur tout le corps. On lui enlèvera la chevelure. On boira dans son crâne. Tu seras vengée & satisfaite.*

Cette furiè fond alors sur le patient, qui est attaché à un poteau près d'un brasier ardent ; & frappant ou mutilant sa victime, elle donne le signal de toutes les cruautés. Il n'est pas une femme, il n'est pas un enfant dans la peuplade que ce spectacle assemble, qui ne veuille avoir part à la mort, aux tourments du malheureux captif. Les uns lui fillonnent la chair avec des tisons ardents ; d'autres la

tranchent en lambeaux ; d'autres lui arrachent les ongles ; d'autres lui coupent les doigts , les rôtissent & les dévorent à ses yeux. Rien n'arrête ses bourreaux , que la crainte de hâter sa mort : ils s'étudient à prolonger son supplice durant des jours entiers , & quelquefois une semaine.

Au milieu de ces tourments , le héros entonne & répète tranquillement sa chanson de mort ; insulte à la foiblesse de ses ennemis , qui ne savent pas venger les parents qu'il leur a tués ; les excite , par ses outrages ou par ses prières , à redoubler de cruautés. C'est un combat de la victime contre ses bourreaux ; c'est un défi horrible entre la constance à souffrir , & l'acharnement à torturer. Mais la gloire l'emporte. Soit que l'ivresse de l'enthousiasme ôte ou suspende le sentiment de la douleur ; soit que l'habitude & l'éducation opèrent ces prodiges d'héroïsme , le patient meurt , sans que le feu ni le fer aient pu lui arracher une larme , un soupir. Fanatiques de toutes les religions vaines & fausses , vantez encore la constance de vos martyrs ! le sauvagement de la nature efface tous vos miracles.

Cette insensibilité vient-elle du climat , ou du genre de vie ? Un sang plus froid , des humeurs plus épaissies , un tempérament que l'humidité de l'air & du sol rend plus flegmatique , peuvent , sans doute , émousser au Canada l'irritabilité du genre nerveux. Des hommes continuellement exposés à toutes les injures des saisons , aux fatigues de la chasse , aux périls de la guerre , en contractent une rigidité de fibres , une habitude à souffrir , qui se change en une sorte d'impassibilité. On dit que les sauvages n'éprouvent presque point les convulsions de l'agonie , soit qu'ils meurent d'une maladie ou d'une blessure. Leur imagination n'attachant aucune crainte aux approches

ni aux suites de la mort, ne leur donne pas une sensibilité factice, contre laquelle la nature les a prémunis. Toute leur vie physique & morale les porte à braver cette mort, que tout nous apprend à redouter; à surmonter cette douleur, que notre mollesse irrite.

Mais ce qui devoit nous étonner plus encore que l'intrepidité dans les tourments, c'est la férocité des sauvages dans la vengeance. On frémit de penser que l'homme peut devenir le plus cruel des animaux. En général, soit dans les nations, soit dans les particuliers, la vengeance n'est point atroce chez les peuples où regnent les bonnes Loix, parce que ces Loix qui gardent les citoyens, les préservent des offenses. La vengeance n'est pas un sentiment fort vif dans les guerres des grands peuples, parce qu'ils ont peu à craindre de leurs ennemis. Mais chez de petites nations, où chaque individu tient une grande portion de l'Etat dans ses mains, où l'enlèvement d'un seul homme menace la société de sa ruine, les guerres ne peuvent être que la vengeance de tous contre tous. Chez des hommes indépendants, qui ont une estime d'eux-mêmes que des hommes asservis ne peuvent avoir; chez des sauvages, dont les affections sont peu étendues & fort vives, on doit venger sans mesure les outrages, parce qu'ils attaquent toujours la personne dans quelque endroit infiniment sensible : on doit poursuivre jusqu'à la dernière goutte de sang, le meurtrier d'un ami, d'un fils, d'un frère, d'un concitoyen. Ces ombres toujours chéries, crient toujours vengeance au fond de leurs tombeaux. Elles errent dans les forêts, parmi les accents lugubres des oiseaux de la nuit; elles apparoissent dans les phosphores & les éclairs; & la superstition parle pour elles dans les âmes affligées ou courroucées.

Une réflexion se présente. Si l'on considère la haine que les sauvages se portent de horde à horde, leur vie dure & disetteuse, la continuité de leurs guerres, leur peu de population, les pièges sans nombre que nous ne cessons de leur tendre, on ne pourra s'empêcher de prévoir, qu'avant qu'il se soit écoulé trois siècles, ils auront disparu de la terre. Alors que penseront nos descendants, de cette espèce d'hommes, qui ne fera plus que dans l'histoire des voyageurs? Les temps de l'homme sauvage ne seront-ils pas pour la postérité, ce que sont pour nous les temps fabuleux de l'antiquité? Ne parlera-t-elle pas de lui, comme nous parlons des Centaures & des Lapithes? Combien ne trouvera-t-on pas de contradictions dans leurs mœurs, dans leurs usages? Ceux de nos écrits qui auront échappé à l'oubli des temps, ne passeront-ils pas pour des Romans semblables à celui que Platon nous a laissé sur l'ancienne Atlantide? Combien s'élèveront sur les beaux ouvrages de notre siècle, de disputes philosophiques? De même que nous inclinons aujourd'hui, malgré l'instabilité dont nous sommes les témoins & le jouet, à croire que l'état actuel d'une espèce quelconque de créatures, sur-tout lorsqu'il est immémorial & universel, doit être son état nécessaire & primordial; alors, il y aura des esprits systématiques qui prouveront, par une infinité de raisons prises de la dignité de l'espèce humaine, de ses hautes destinées, de la noblesse de son sort pendant sa vie, de l'état merveilleux qui l'attend après la mort, de la sagesse de la Providence, qui ne paroît avoir que de grandes vues sur l'homme; ils prouveront qu'il n'a jamais été nud, errant, sans police, sans Loix, réduit enfin à la condition animale. Selon que cette opinion sera contraire ou favorable aux opinions théologiques qui régneront alors, elle sera orthodoxe ou

hétérodoxe. On sera peut-être hérétique, impie, philosophe, haï, persécuté, flétri, mis aux fers, brûlé même, pour oser affirmer un jour, que l'homme fut tel qu'il est au Canada, d'après le témoignage même de nos Missionnaires. Voilà, gens de foi, gens de Loi, fanatiques ou politiques, hommes fourbes ou féroces, par état, ou par caractère; voilà comme vous vous mentez à vous-même; contre la nature qui vous accuse; contre la terre qui vous confond; contre le Dieu même que vous invoquez pour témoin de vos impostures, pour garant de vos injustices! Prophetes à venir, tyrans de nos neveux! puissent ces lignes, que la vérité inspire à l'écrivain qui vous parle d'avance, durer assez long-temps pour vous démentir!

Sans doute, il est important aux générations futures de ne pas perdre le tableau de la vie & des mœurs des sauvages. C'est, peut-être, à cette connoissance que nous devons tous les progrès que la Philosophie morale a faits parmi nous. Jusqu'ici les moralistes avoient cherché l'origine & les fondemens de la société, dans les sociétés qu'ils avoient sous leurs yeux. Supposant à l'homme des crimes pour lui donner des expiateurs; le jettant dans l'aveuglement pour devenir ses guides & ses maîtres, ils appelloient mystérieux, surnaturel & céleste, ce qui n'est que l'ouvrage du temps, de l'ignorance, de la foiblesse ou de la fourberie. Mais depuis qu'on a vu que les institutions sociales ne dérhoient ni des besoins de la nature, ni des dogmes de la Religion, puisque des peuples innombrables vivoient indépendants & sans culte, on a découvert les vices de la morale & de la législation dans l'établissement des sociétés. On a senti que ces maux originels venoient des fondateurs & des législateurs, qui, la plupart, avoient créé la police pour leur utilité propre, ou

dont les sages vues de justice & de bien public avoient été perverties par l'ambition de leurs successeurs, & par l'altération des temps & des mœurs. Cette découverte a déjà répandu de grandes lumières; mais elle n'est encore pour l'humanité que l'aurore d'un beau jour. Trop contraire aux préjugés établis, pour avoir pu sitôt produire de grands biens, elle en fera jouir, sans doute, les races futures; & pour la génération présente, cette perspective riante doit être une consolation : quoi qu'il en soit, nous pouvons dire que c'est l'ignorance des sauvages qui a éclairé, en quelque sorte, les peuples policés.

Le caractère des Américains septentrionaux, tel qu'on vient de le tracer, s'étoit singulièrement développé dans la guerre des Iroquois & des Algonquins. Ces deux peuples, les plus nombreux du Canada, avoient formé entre eux une espèce de confédération. Les premiers, qui travailloient la terre, faisoient part de leurs productions à leurs alliés, qui, de leur côté, devoient partager avec eux le fruit de leur chasse. La défense étoit réciproque entre ces deux nations, liées par leurs besoins. Durant la saison où la neige interrompoit tous les travaux de la culture, elles vivoient ensemble. Les Algonquins chassoient, & les Iroquois se contentoient d'écôrcher les bêtes, de faire sécher les viandes, de préparer les peaux.

V.

Les Français prennent part mal-à-propos aux guerres des Sauvages.

Une année, il arriva qu'un parti d'Algonquins, peu adroits ou peu exercés à la chasse, y réussit mal. Les Iroquois, qui les suivoient, demandèrent la permission d'essayer s'ils seroient plus heureux. Cette complaisance, qu'on avoit eue quelquefois, leur fut refusée. Une dureté si déplacée les aigrit. Ils partirent à la dérobée pendant la nuit, & revinrent avec une chasse très-abondante. La confusion des Algonquins fut extrême. Pour en effacer jus-

qu'au souvenir, ils attendirent que les chasseurs Iroquois fussent endormis, & leur cassèrent à tous la tête. Cet assassinat fit du bruit. La nation offensée demanda justice. Elle lui fut refusée avec hauteur. On ne lui laissa pas même l'espérance de la plus légère satisfaction.

Les Iroquois, outrés de ce mépris, jurèrent de périr ou de se venger : mais n'étant pas assez forts pour tenir tête à leur superbe offenseur, ils allèrent au loin s'effayer & s'aguerrir, contre des nations moins redoutables. Quand ils eurent appris à venir en renards, à attaquer en lions, à fuir en oiseaux, c'est leur langage, alors ils ne craignirent plus de se mesurer avec l'Algonquin. Ils firent la guerre à ce peuple, avec une férocité proportionnée à leur ressentiment.

C'est dans le temps où le feu de ces haines embrasoit le Canada, que les François y parurent. Les Montagnez, qui habitoient le bas du fleuve Saint-Laurent ; les Algonquins, qui occupoient ses rives, depuis Quebec jusqu'à Montréal ; les Hurons, répandus autour du lac qui porte leur nom ; quelques peuples moins considérables, errants dans les intervalles, favorisèrent l'établissement de ces étrangers. Réunies contre les Iroquois, sans pouvoir leur résister, ces diverses nations virent dans leurs nouveaux hôtes une ressource inespérée, dont ils se promirent un succès infailible. Jugeant des François comme s'ils les avoient connus, ils se flatterent de les engager dans leur querelle, & ils ne se tromperent pas. Champlain, qui auroit dû profiter de la supériorité des lumières que les Européens ont sur les Américains, pour chercher des moyens de pacification, ne tenta pas même de les réconcilier. Epoussant avec ardeur les intérêts de ses voisins, il alla chercher avec eux leur ennemi.

Le pays des Iroquois s'étendoit près de quatre-vingts lieues en long, sur un peu plus de quarante en largeur. Ses limites étoient le lac Erié, le lac Ontario, le fleuve Saint-Laurent, & les contrées fameuses depuis, sous le nom de Nouvelle-Yorck & de Pensylvanie. L'espace compris entre ces vastes bornes, étoit fertilisé par de belles rivières. On y voyoit cinq nations, qui, réduites de nos jours à moins de quinze cents guerriers, en comptoient alors environ vingt mille. Elles formoient une espece de ligue ou d'association, assez semblable à celle des Suisses ou de la Hollande. Leurs députés s'assembloient tous les ans pour faire le festin d'union, & pour délibérer sur les intérêts de la République.

Quoique les Iroquois ne s'attendissent pas à être provoqués par des ennemis si souvent vaincus, ils ne furent pas surpris. Le combat s'engagea avec une égale confiance de part & d'autre. Les uns la fondoient sur leur supériorité habituelle; les autres, sur le secours du nouvel allié, dont les armes à feu ne pouvoient manquer d'entraîner la victoire. En effet, Champlain & les deux François qui l'accompagnoient, n'eurent pas plutôt tué, à coups d'arquebuse, deux chef Iroquois, & blessé mortellement le troisieme, que l'armée entiere, également étonnée & confournée, prit la fuite.

Un changement d'attaque lui fit changer de défense. Dans la campagne suivante, elle crut devoir se retrancher contre des armes qu'elle ne connoissoit pas. Mais cette précaution fut inutile. Malgré l'opiniâtreté de la résistance, les retranchements furent emportés par les sauvages, soutenus d'un feu plus vif & de plus de François que dans la premiere expédition. Presque tous les Iroquois furent tués ou pris. Ceux qui avoient échappé au combat,

furent culbutés dans une rivière , où ils se noyèrent.

On peut conjecturer que cette nation auroit été détruite, ou forcée à vivre en paix , si les Hollandois , qui , en 1610 , avoient fondé à son voisinage la colonie de la Nouvelle-Belge , ne lui eussent pas fourni des armes & des munitions. Peut-être même l'engageoient-ils sourdement à continuer les hostilités , parce que les pelleteries qu'elle enlevoit alors à ses ennemis , formoient un plus grand objet que le produit de ses propres chasses. Quoi qu'il en soit , le poids que cette liaison avoit mis dans la balance , rétablit une égalité de force entre les deux partis. On se faisoit réciproquement beaucoup de mal , sans qu'il en résultât que de l'affoiblissement pour l'un & pour l'autre. Ce flux & reflux perpétuel de succès & de disgraces , qui , dans les Gouvernements où l'intérêt est plus consulté que la vengeance , auroit infailliblement ramené la tranquillité , ne faisoit que nourrir les haines , qu'augmenter l'acharnement d'une infinité de petites peuplades , qui n'avoient d'autre but que leur mutuel anéantissement. Les plus foibles nations disparurent en effet de la terre , & les autres se réduisirent insensiblement à rien.

VI.

Cependant les François ne s'élevoient pas sur tant de débris. En 1626 , ils n'avoient encore que trois misérables établissemens entourés de pallissades. Cinquante habitans , hommes , femmes , enfans , composoient la plus grande de ces colonies. Le climat n'avoit point dévoré les hommes qu'on y avoit fait passer. Il étoit rigoureux , mais sain ; & les Européens y fortifioient leur tempérament , sans risquer leur vie. Cette langueur n'avoit d'autre cause que le système d'une compagnie exclusive , qui se proposoit moins de créer une puissance nationale au Canada , que de s'y enrichir par le commerce des pel-

La colo-
nie Fran-
çoise ne
fait point
de pro-
grès. Cau-
ses de cet-
te lan-
gueur.

létaries. Pour guérir le mal, il n'eût fallu que substituer à ce monopole la liberté. Mais le temps d'une théorie si simple n'étoit pas venu. Le Gouvernement se contenta de substituer à cette compagnie une association plus nombreuse, & composée de gens plus accrédités.

On lui donna la disposition des établissemens formés & à former dans le Canada; le droit de les fortifier & de les régir à son gré, de faire la guerre ou la paix, selon ses intérêts. A l'exception de la pêche de la morue & de la baleine, qu'on rendit libre pour tous les citoyens, tout le commerce qui pouvoit se faire par terre & par mer, lui fut cédé pour quinze ans. La traite du castor & des pelétaries, lui fut accordée à perpétuité.

A tant d'encouragemens, on ajouta d'autres faveurs. Le Roi fit présent de deux gros vaisseaux à la société, composée de sept cents intéressés. Douze des principaux obtinrent des lettres de Noblesse. On pressa les Gentilhommes, le Clergé même, déjà trop riche, de participer à ce commerce. La compagnie pouvoit envoyer, pouvoit recevoir toutes sortes de denrées, toutes sortes de marchandises, sans être assujettie au plus petit droit. La pratique d'un métier quelconque, durant six ans, dans la colonie, en assuroit le libre exercice en France. Une dernière faveur, fut l'entrée franche de tous les ouvrages qui seroient manufacturés dans ces contrées éloignées. Cette prérogative singulière, dont il n'est pas aisé de pénétrer les motifs, donnoit aux ouvriers de la Nouvelle-France, un avantage incomparable sur ceux de l'ancienne, enveloppés de péages, de lettres de maîtrise, de fraix de marque, de toutes les entraves que l'ignorance & l'avarice y voient multipliées à l'infini.

Pour répondre à tant de preuves de prédilection, la

compagnie qui avoit un fonds de cent mille écus, s'engagea à porter dans la colonie, dès l'an 1628, qui étoit le premier de son privilege, deux ou trois cents ouvriers des professions les plus convenables, & jusqu'à seize mille hommes avant 1643. Elle devoit les loger, les nourrir, les entretenir pendant trois ans, & leur distribuer ensuite une quantité de terres défrichées, suffisantes pour leur subsistance, avec le bled nécessaire pour les ensemençer la première fois.

La fortune ne seconda pas les avances que le Gouvernement avoit faites à la nouvelle compagnie. Les premiers vaisseaux qu'elle expédia furent pris par les Anglois, que le siege de la Rochelle venoit de brouiller avec la France. Richelieu, Buckingham, ennemis par jalousie, par caractère, par intérêt d'Etat, par tout ce qui peut rendre irréconciliables deux Ministres ambitieux, saisirent cette occasion pour mettre aux prises les deux Rois qu'ils gouvernoient, les deux nations qu'ils travailloient à opprimer. La nation Angloise qui combattoit pour ses intérêts, eut l'avantage sur les François. Ceux-ci perdirent le Canada en 1629. Le conseil de Louis XIII connoissoit si peu l'importance de cet établissement, qu'il opinoit à n'en pas demander la restitution; mais l'orgueil de son chef, qui regardoit l'irruption des Anglois comme son injure personnelle, parce qu'il étoit à la tête de la compagnie, fit changer d'avis. On n'éprouva pas autant de difficultés qu'on en craignoit; & le traité de Saint-Germain-en-Laye rendit aux François, en 1631, & la paix & le Canada.

L'adversité ne les corrigea pas. Ce fut, après le recouvrement de la colonie, la même ignorance, la même négligence. Le monopole ne remplissoit aucun des engagements

ments qu'il avoit pris. Cette infidélité, loin d'être punie, fut, pour ainsi dire, récompensée par la prolongation du privilège. Les cris que pouffoit le Canada, se perdoient dans l'immensité des mers; & les députés, chargés d'aller peindre l'horreur de sa situation, ne pouvoient jamais arriver au pied du trône, où la prévention ne laisse approcher la vérité tremblante, que pour lui imposer silence par des menaces & des châtimens. Cette conduite, qui blessait également l'humanité, les intérêts particuliers & la politique, eut les suites qu'elle devoit avoir naturellement. Les échanges commencerent à devenir rares, parce que les communications étoient trop dangereuses. Les sauvages, mal appuyés des François leurs alliés, fuyoient continuellement devant l'ancien ennemi qu'ils étoient accoutumés à craindre. Les Iroquois, reprenant leur supériorité, se vantoient hautement qu'ils forceroient l'étranger à quitter leur pays, après lui avoir enlevé ses enfans, pour remplacer ceux qu'ils avoient perdus. Les François eux-mêmes, oubliés de leur métropole, hors d'état de faire leurs foibles récoltes sans risquer leur vie, étoient déterminés à abandonner un établissement si peu soutenu. Telle étoit la misère & la dégradation de cette colonie, qu'elle ne subsistoit plus que par les aumônes que les missionnaires recevoient d'Europe.

Enfin, le Ministère, tiré de sa léthargie, par un mouve-
ment général qui changeoit alors l'esprit des nations, fit
passer en 1662 quatre cents hommes de bonnes troupes
dans le Canada. Ce corps fut renforcé deux ans après par
le Régiment de Carignan. On reprit par degrés un ascen-
dant décidé sur les Iroquois. Trois de leurs nations, ef-
frayées de leurs pertes, proposerent un accommodement;
& les deux autres y furent amenées en 1668, par les sui-

VII.

Les Fran-
çois for-
tent de l'i-
naction.
Par quels
moyens.

tes de leur affoiblissement. La colonie jouit alors, pour la première fois, d'une profonde paix. C'étoit le germe de la prospérité; la liberté du commerce le fit éclore. Le castor seul resta sous le monopole.

Cette révolution dans les affaires fit fermenter l'industrie. Les anciens colons, concentrés par faiblesse autour de leurs palissades, donnerent plus d'étendue à leurs plantations, & les cultivèrent avec plus de succès & de confiance. Tous les soldats qui consentirent à se fixer dans le nouveau monde, obtinrent leur congé & une propriété. On accorda aux Officiers un terrain proportionné à leur grade. Les établissements déjà formés acquirent plus de consistance; on en forma de nouveaux, où l'intérêt & la sûreté de la colonie l'exigeoient. Cet esprit de vie & d'activité multiplia les échanges des sauvages avec les François; & ce commerce ranima les liaisons entre les deux mondes. Il sembloit que ces commencements de prospérité devoient aller en augmentant, par l'attention qu'avoient les administrateurs de la colonie, non-seulement de bien vivre avec les peuples voisins, mais encore d'établir entr'eux une harmonie générale. Dans un espace de quatre ou cinq cents lieues, il ne se commettoit pas un seul acte d'hostilité; chose peut-être inouïe jusqu'alors dans l'Amérique septentrionale. On eût dit que les François n'y avoient d'abord échauffé la guerre à leur arrivée, que pour l'éteindre plus efficacement.

Mais cette concorde ne pouvoit pas durer chez des peuples toujours armés pour la chasse, à moins que la puissance qui l'avoit cimentée n'employât à la maintenir une grande supériorité de forces. Les Iroquois s'apercevant qu'on négligeoit ce moyen, revinrent à ce caractère remuant que leur donnoit l'amour de la vengeance.

& de la domination. Ils eurent pourtant l'attention de ne se faire que des ennemis qui ne fussent ni alliés, ni voisins des François. Malgré ce ménagement, on leur signifia qu'il falloit mettre bas les armes, rendre tous les prisonniers qu'ils avoient faits, ou s'attendre à voir leur pays détruit, & leurs habitations brûlées. Une sommation si fiere irrita leur orgueil. Ils répondirent qu'ils ne laisseroient jamais porter la moindre atteinte à leur indépendance; & qu'on devoit savoir qu'ils n'étoient ni des amis à négliger, ni des ennemis à mépriser. Cependant, ébranlés par le ton imposant qu'on avoit pris, ils accorderent en partie ce qu'on exigeoit, & l'on ferma les yeux sur le reste.

Mais cette espece d'humiliation aigrit le ressentiment d'une nation plus accoutumée à faire qu'à souffrir des outrages. Les Anglois, qui, en 1664, avoient chassé les Hollandois de la Nouvelle-Belge, & qui étoient restés en possession de leur conquête qu'ils avoient nommée la Nouvelle-Yorck, profiterent des dispositions où ils voyoient les Iroquois. Aux semences de defection qu'ils jettoient dans leur ame ulcérée, ils ajouterent des présents pour les y engager. On tâcha de débaucher également les autres alliés de la France. Ceux qui résisterent à la séduction, furent attaqués. Tous furent invités, & quelques-uns forcés à porter leur castor & les autres pelleteries à la Nouvelle-Yorck, où elles étoient beaucoup mieux vendues que dans la colonie Françoisse.

Denonville, envoyé depuis peu dans le Canada pour faire respecter l'autorité du plus fier des Rois, souffroit impatiemment tant d'insultes. Quoiqu'il fût non-seulement en état de couvrir ses frontieres, mais d'entreprendre même sur les Iroquois, comme on sentoît qu'il ne

falloit point attaquer cette nation sans la détruire, on convint de rester dans une inaction apparente, jusqu'à ce qu'on eût reçu d'Europe les moyens d'exécuter une si extrême résolution. Ces secours arriverent en 1687; & la colonie eut alors onze mille deux cents quarante-neuf personnes dont on pouvoit armer environ le tiers.

Avec cette supériorité de forces, Denonville eut pourtant recours aux armes de la foiblesse. Il deshonorâ le nom François chez les sauvages, par une infâme perfidie. Sous prétexte de vouloir terminer les différends par la négociation, il abusa de la confiance que les Iroquois avoient dans le Jésuite Lambreville, pour attirer leurs chefs à une conférence. A peine ils s'y étoient rendus, qu'ils furent mis aux fers, embarqués à Quebec, & conduits aux galères.

Au premier bruit de cette trahison, les anciens des Iroquois firent appeller leur Missionnaire. " Tout nous au-
" torise à te traiter en ennemi, lui dirent-ils; mais nous
" ne pouvons nous y résoudre. Ton cœur n'a point eu
" de part à l'insulte qu'on nous a faite; & il seroit in-
" juste de te punir d'un crime que tu détestes plus que
" nous. Mais il faut que tu nous quittes. Une jeunesse
" inconsidérée pourroit ne voir en toi qu'un perfide, qui
" a livré les chefs de la nation à un indigne esclavage. "
Après ce discours, ces sauvages, que les Européens ont toujours appelés barbares, donnerent au Missionnaire des conducteurs, qui ne le quitterent qu'après l'avoir mis hors de danger; & des deux côtés on courut aux armes.

Les François porterent d'abord la terreur chez les Iroquois voisins des grands lacs; mais Denonville n'avoit ni l'activité, ni la célérité propres à faire valoir ce premier

succès. Tandis qu'il réfléchissoit au-lieu d'agir, la campagne se trouva finie sans aucun avantage permanent. L'audace en redoubla parmi les peuplades Iroquoises, qui n'étoient pas éloignées des établissemens François. Elles y firent, à plusieurs reprises, les plus horribles dégâts. Les colons voyant leurs travaux ruinés par ces dévastations, qui ôtoient jusqu'à la ressource d'y remédier, ne soupirent que pour la paix. Le caractère de Denonville seconçoit ces desirs : mais il étoit difficile d'amener à une conciliation, un ennemi que l'injure devoit rendre implacable. Lambreville, qui conservoit encore son premier ascendant sur des esprits effarouchés, fit des ouvertures de paix : elles furent écoutées.

Pendant qu'on négocioit, un Machiavel, né dans les forêts; le Rat, qui étoit le sauvage le plus brave, le plus éclairé qu'on ait jamais trouvé dans l'Amérique septentrionale, arriva au fort de Frontenac, avec une troupe choisie de Hurons, bien déterminé à faire des actions dignes de la réputation qu'il avoit acquise. On lui dit qu'un traité étoit entamé; que des députés Iroquois étoient en chemin pour le conclure à Montréal; qu'ainsi ce seroit désobliger le Gouverneur François, que de continuer les hostilités contre une nation avec qui l'on étoit en voie d'accommodement.

Le Rat, vivement offensé de ce que les François disposoient ainsi de la guerre & de la paix, sans consulter leurs alliés, résolut de punir cet orgueil outrageant. Il dressa une embuscade aux députés; les uns furent tués, les autres prisonniers. Quand ceux-ci lui dirent le sujet de leur voyage, il en parut d'autant plus étonné, que Denonville, leur répondit-il, l'avoit envoyé pour les surprendre. Poussant la feinte jusqu'au bout, il les relâcha.

tous sur l'heure, à l'exception d'un seul qu'il garda, disoit-il, pour remplacer un de ses Hurons tué dans l'attaque. Ensuite il se rendit avec la plus grande diligence à Michillimakinac, où il fit présent de son prisonnier au Commandant François, qui, ne sachant point que Denonville traitoit avec les Iroquois, fit casser la tête à ce malheureux sauvage. Dès qu'il fut mort, le Rat fit venir un vieux Iroquois, depuis long temps captif chez les Hurons, & lui donna la liberté pour aller apprendre à sa nation, que tandis que les François amusoient leurs ennemis par des négociations, ils continuoient à faire des prisonniers, & les massacroient. Cet artifice digne de la politique Européenne la plus consommée en méchanceté, réussit au gré du sauvage le Rat. La guerre commença plus vive qu'auparavant. Elle fut d'autant plus durable, que l'Angleterre, depuis peu brouillée avec la France, à l'occasion du détronement de Jacques II, crut de son intérêt de s'allier avec les Iroquois.

Une flotte Angloise, partie d'Europe en 1698, arriva devant Quebec au mois d'octobre, pour en former le siege. Elle avoit dû compter sur une foible résistance, par la diversion que les Sauvages feroient en occupant les principales forces de la colonie. Mais elle fut obligée de renoncer honteusement à son entreprise, après de grandes pertes, trompée dans son attente par des causes singulieres qui méritent quelque attention.

Le ministere de Londres, en formant le projet d'affervir le Canada, avoit décidé que ses forces de terre & celles des mer, y'arriveroient par des mouvements paralleles. Cette sage combinaison fut exécutée avec la plus grande précision. A mesure que les vaisseaux remontoient le fleuve Saint-Laurent, les troupes franchissoient les ter-

res, pour aboutir en même-temps que la flotte au théâtre de la guerre. Elles y touchoient presque, quand les Iroquois, qui leur servoient de guide & de soutien, ouvrirent les yeux sur le danger où ils couroient, en menant leurs alliés à la conquête de Québec. Placés, dirent-ils dans leur conseil, entre deux nations Européennes, chacune assez forte pour nous exterminer, également intéressées à notre destruction lorsqu'elles n'auront plus besoin de notre secours, que nous reste-t-il, sinon d'empêcher qu'aucune ne l'emporte sur l'autre ? Alors elles seront forcées de briguer notre alliance, ou même d'acheter notre neutralité. Ce système, qu'on eût dit imaginé par la politique profonde qui préside à l'équilibre de l'Europe, détermina les Iroquois à reprendre tous, sous divers prétextes, la route de leurs bourgades. Leur retraite entraîna celle des Anglois ; & les François en sûreté dans les terres, réunirent avec autant de succès que de concert, toutes leurs forces à la défense de leur capitale.

Les Iroquois enchaînant par politique leur ressentiment contre la France, & restant attachés plutôt au nom qu'à l'intérêt de l'Angleterre ; ces deux Puissances de l'Europe, irréconciliables par rivalité, mais séparées par le territoire d'une nation sauvage qui craignoit également les succès de l'une & de l'autre, ne se causèrent pas la moitié des maux qu'elles se souhaïtoient ; & la guerre se réduisit à quelques ravages, funestes aux colons, mais presque indifférents pour toutes les nations qui la faisoient. Au milieu des cruautés qu'elle enfanta parmi tous les petits partis combinés d'Anglois & d'Iroquois, de François & de Hurons, qui couroient faire le dégât à cent lieues de leurs habitations, on vit éclore des actions qui sembloient élever la nature humaine au-dessus de tant de fureurs.

Des François & des sauvages s'étoient réunis pour une expédition qui demandoit une longue marche. Les provisions leur manquèrent en chemin. Les Hurons chassoient, abattoient beaucoup de gibier, & ne manquoient jamais d'en offrir aux François, moins habiles chasseurs. Ceux-ci vouloient se défendre de cette générosité. *Vous partagez avec nous les fatigues de la guerre*, leur dirent les sauvages ; *il est juste que nous partagions avec vous les aliments de la vie ; nous ne serions pas hommes d'en agir autrement avec des hommes*. Si quelquefois des Européens ont été capables de cette grandeur d'ame, voici ce qui n'appartient qu'à des sauvages.

Un corps d'Iroquois, averti qu'un parti de François & de leurs alliés s'avançoit avec des forces supérieures, se dispersa précipitamment. Onnontagué qui menoit cette troupe, âgé de cent ans, dédaigna de fuir, & préféra de tomber entre les mains des sauvages ennemis, quoiqu'il n'en pût attendre que des tourments horribles. Quel spectacle ce fut de voir quatre cents barbares acharnés autour d'un vieillard, qui, loin de pousser un soupir, traitant les François avec un profond mépris, reprochoit aux Hurons de s'être rendus esclaves de ces vils Européens ! Un de ses bourreaux, outré de ses invectives, lui donna trois coups de poignard pour mettre fin à tant d'insultes. *Tu as tort*, lui dit froidement Onnontagué, *d'abréger ma vie : tu aurois eu plus de temps pour apprendre à mourir en homme*. Et ce sont de tels hommes que les François & les Anglois conspirent à détruire depuis un siècle ! Apparemment qu'ils auroient trop à rougir de vivre au milieu de ces modèles d'héroïsme & de grandeur d'ame.

La paix de Riswick fit cesser tout à la fois les calamités de l'Europe, & les hostilités de l'Amérique. A l'exemple

des Anglois & des François, les Iroquois & les Hurons sentirent le besoin qu'ils avoient d'un long repos, pour réparer les pertes de la guerre. Les sauvages commencèrent à respirer, les Européens reprirent leurs travaux; & le commerce des pelleteries, le premier qu'on eût pu faire avec des peuples chasseurs, acquit plus de consistance.

Avant la découverte du Canada, les forêts qui le couvroient, n'étoient, pour ainsi dire, qu'un vaste repaire de bêtes fauves. Elles s'y étoient prodigieusement multipliées; parce que le peu d'hommes qui couroient dans ces déserts, sans troupeaux & sans animaux domestiques, laissoient plus d'espace & de nourriture aux espèces errantes & libres comme eux. Si la nature du climat ne varioit pas ces espèces à l'infini, du moins chacune y gagnait par la multitude des individus. Mais enfin elles payoient tribut à la souveraineté de l'homme, titre si cruel & si coûteux à tous les êtres vivants! Faute d'arts & de culture, le sauvage se nourrissoit & s'habilloit uniquement aux dépens des bêtes. Dès que notre luxe eut adopté l'usage de leurs peaux, les Américains leur firent une guerre d'autant plus vive, qu'elle leur valoit une abondance & des jouissances nouvelles pour leurs sens; d'autant plus meurtrière, qu'ils avoient adopté nos armes à feu. Cette industrie destructive fit passer, des bois du Canada dans les ports de France, une grande quantité, une grande diversité de pelleteries, dont une partie fut consommée dans le Royaume, & l'autre alla dans les Etats voisins. La plupart de ces fourrures étoient connues dans l'Europe. Elle les tiroit du Nord de notre hémisphère; mais en trop petit nombre pour que l'usage en fût étendu. Le caprice & la nouveauté leur ont donné plus ou moins de vogue,

VIII.

Les Pelleteries font la base des liaisons des François avec les Sauvages.

depuis que l'intérêt des colonies de l'Amérique a voulu qu'elles prissent faveur dans les métropoles. Il faut dire quelque chose de celles dont la mode existe encore.

La loutre est un animal vorace, qui, courant ou nageant sur les bords des lacs & des rivières, vit ordinairement de poisson; & quand il en manque, mange de l'herbe & l'écorce même des plantes aquatiques. Son séjour & son goût dominant l'ont fait ranger parmi les amphibiens qui vivent également dans l'air & dans l'eau; mais c'est improprement, puisque la loutre a besoin de respirer à peu près comme tous les animaux terrestres. On trouve quelquefois celui-ci dans tous les climats arrosés, qui ne sont pas brûlants; mais il est bien plus commun & plus grand dans le Nord de l'Amérique. Sa fourrure y est aussi plus noire & plus belle que par-tout ailleurs; mais en cela même plus nuisible, puisqu'elle y est l'objet des pièges que les hommes tendent à la loutre.

La fouine a le même attrait pour les chasseurs du Canada. Cet animal y est de trois espèces. La première est la commune; la seconde s'appelle vison; & la troisième est nommée puante, parce que l'urine, que la peur sans doute lui fait lâcher quand elle est poursuivie, empest l'air à une grande distance. Leur poil est plus brun, plus lustré, plus foyeux que dans nos contrées.

Le rat même est utile par sa peau, dans l'Amérique septentrionale. Il y en a sur-tout deux espèces, dont la dépouille entre dans le commerce. L'un, qu'on appelle rat de bois, a deux fois la grosseur de nos rats. Son poil est communément d'un gris argenté, quelquefois d'un très-beau blanc. Sa femelle a sous le ventre une bourse qu'elle ouvre & ferme à son gré. Quand elle est poursuivie, elle y met ses petits, & se sauve avec eux. L'autre

rat, qu'on appelle musqué, parce que ses testicules renferment du musc, a toutes les inclinations du castor, dont il paroît même être un diminutif, & sa peau sert aux mêmes usages.

L'hermine, qui est de la grosseur de l'écureuil, mais un peu moins allongée, a comme lui les yeux vifs, la physionomie fine, & les mouvements si prompts, que l'œil ne peut les suivre. L'extrémité de sa queue longue, épaisse & bien fournie, est d'un noir de jais. Son poil, roux en été comme l'or des moissons ou des fruits, devient, en hyver, blanc comme la neige. Cet animal vif, léger & joli, fait une des beautés du Canada; mais quoique plus petit que la martre, il n'y est pas aussi commun.

La martre se trouve uniquement dans les pays froids, au centre des forêts, loin de toute habitation; animal chasseur, & vivant d'oiseaux. Quoiqu'elle n'ait pas un pied & demi de long, les traces qu'elle fait sur la neige paroissent être d'un animal très-grand; parce qu'elle ne va qu'en sautant, & qu'elle marque toujours des deux pieds à la fois. Sa fourrure est recherchée, quoiqu'infinitement moins précieuse que celle de la martre si distinguée sous le nom de zibeline. Celle-ci est d'un noir luisant. La plus belle, parmi les autres, est celle dont la peau la plus brune s'étend le long du dos jusqu'au bout de la queue. Les martres ne quittent communément le fond de leurs bois impénétrables, que tous les deux ou trois ans. Les naturels du pays en augurent un bon hyver; c'est-à-dire, beaucoup de neige, qui doit procurer une grande chasse.

Un animal que les anciens appelloient lynx, connu en Sibérie sous le nom de loup-cervier, ne s'appelle que chat-cervier dans le Canada, parce qu'il y est plus petit que dans notre hémisphère. Cet animal, à qui l'erreur popu-

laire n'auroit pas donné des yeux merveilleusement perçants, s'il n'avoit la faculté de voir, d'entendre ou de sentir de loin, vit du gibier qu'il peut attraper, & qu'il poursuit jusqu'à la cime des plus grands arbres. On convient que sa chair est blanche & d'un goût exquis; mais on ne le recherche à la chasse que pour sa peau, dont le poil est fort long & d'un beau-gris blanc; moins estimée pourtant que celle du renard.

Cet animal carnivore & destructeur, est originaire des climats glacés, où la nature, qui fournit peu de végétaux, semble obliger tous les animaux à se manger les uns les autres. Naturalisé dans les Zones Tempérées, il n'y a pas gardé sa première beauté. Son poil y a dégénéré. Dans le Nord, il l'a conservé long & touffu, quelquefois blanc, quelquefois gris, & souvent d'un rouge tirant sur le roux. Le plus beau, sans comparaison, est le poil tout-à-fait noir; mais c'est un mérite plus rare au Canada, que dans la Moscovie, qui est plus septentrionale & moins humide.

On tire de l'Amérique Septentrionale, outre ces mêmes pelleteries, des peaux de cerf, de daim & de chevreuil; des peaux de renne, sous le nom de caribou; des peaux d'élan, sous le nom d'orignal. Les deux dernières espèces, qui, dans notre hémisphère, ne se trouvent que vers le cercle polaire, l'élan en-deçà, le renne au-delà, se trouvent dans le nouveau monde à de moindres latitudes; soit parce que le froid est plus vif en Amérique; par des causes singulières d'exception à la loi générale; soit peut-être aussi, parce que ces nouvelles terres sont moins habitées par l'homme dépopulateur. Leurs peaux fortes, douces & moelleuses, servent à faire d'excellents buffles, qui pèsent très-peu. La chasse de tous ces animaux, se fait

pour les Européens. Mais les sauvages en ont une par excellence, qui fut, de tout temps, leur chasse favorite. Elle convenoit plus à leurs mœurs guerrières, à leur bravoure, & sur-tout à leurs besoins : c'est la chasse de l'ours.

Sous un climat froid & rigoureux, cet animal est le plus ordinairement noir. Plus farouche que féroce, au lieu de cavernes, il choisit pour retraite un tronc creux & pourri, de quelque vieux arbre mort sur pied. C'est-là qu'il se loge en hyver, le plus haut qu'il peut grimper. Comme il est très-gras à la fin de l'automne, qu'il est vêtu d'un poil très-épais, qu'il ne se donne aucun mouvement, & qu'il dort presque continuellement, il doit perdre peu par la transpiration, & rarement sortir de son asyle pour chercher de la nourriture. Mais on l'y force en y mettant le feu ; & dès qu'il veut descendre, il est abattu sous les fleches, avant d'arriver à terre. Les sauvages se nourrissent de sa chair, se frottent de sa graisse, se couvrent de sa peau. C'étoit-là le but de la guerre qu'ils faisoient à l'ours, lorsqu'un intérêt nouveau tourna leur instinct vers la chasse du castor.

Cet animal qui possède les dons secourables de la société, sans en éprouver comme nous les vices & les malheurs ; cet animal à qui la nature donna le besoin, inspira l'instinct de vivre avec ses semblables, pour la propagation & la conservation de son espece ; cet animal doux, touchant, plaintif, dont l'exemple & le sort arrachent des larmes d'admiration & d'attendrissement au Philosophe sensible, qui contemple sa vie & ses mœurs : le castor, qui ne nuit à aucun être vivant, qui n'est ni carnacier, ni sanguinaire, ni guerrier, est devenu la plus furieuse passion de l'homme chasseur ; la proie à laquelle le sauvage est le plus cruel-

lement acharné, grace à l'implacable avidité des peuples les plus policés de l'Europe.

Long d'environ trois à quatre pieds, épais dans une proportion qui lui donne entre cinquante & soixante livres de pesanteur, qu'il doit sur-tout à la grosseur de ses muscles, il a la tête comme un rat, & il la porte baissée avec le dos arqué comme une souris. Lucrece a dit, non pas que l'homme a reçu des mains pour s'en servir; mais qu'il a eu des mains & qu'il s'en est servi. De même le castor a des membranes aux pieds de derrière, & il nage; il a des doigts séparés aux pieds de devant, & ceux-ci lui tiennent lieu de mains; il a la queue plate, ovale, couverte d'écailles, & il l'emploie à traîner & à travailler; il a quatre dents incisives & tranchantes, & il en fait des outils de charpente. Tous ces instruments, qui ne sont presque d'aucun usage, quand l'animal vit seul, ou qui ne le distinguent point alors des autres animaux, lui donnent une industrie supérieure à tous les instincts, quand il vit en société.

Sans passions, sans violence & sans ruse, dans l'état isolé, à peine ose-t-il se défendre. A moins qu'il ne soit pris, il ne fait pas mordre. Mais au défaut d'armes & de malice, il a, dans l'état social, tous les moyens de se conserver sans guerre, & de vivre sans faire ni souffrir d'injure. Cet animal paisible, & même familier, est d'ailleurs indépendant, & ne s'attachant à personne, parce qu'il n'a besoin que de lui-même; il entre en communauté, mais il ne veut point servir, ni ne prétend commander. Un instinct muet au-dehors, mais qui lui parle en-dedans, préside à ses travaux.

C'est le besoin commun de vivre & de peupler, qui rappelle les castors, & les rassemble, en été, pour bâtir

leurs bourgades d'hyver. Dès le mois de juin & de juillet, ils viennent de tous les côtés, & se réunissent au nombre de deux ou trois cents : mais toujours sur le bord des eaux ; parce que c'est sur l'eau que doivent habiter ces républicains , à l'abri des invasions. Quelquefois ils préfèrent les lacs dormants au milieu des terres peu fréquentées ; parce que les eaux y sont toujours à la même hauteur. Quand ils ne trouvent point d'étang, ils en forment dans les eaux courantes des fleuves ou des ruisseaux ; & c'est par le moyen d'une chaussée ou d'une digue. La seule pensée de cet ouvrage , est un système d'idées très-composées , très-complicquées , qui semble n'appartenir qu'à des êtres intelligents ; & si ce n'étoit la crainte du feu dans ce monde ou dans l'autre , un chrétien croiroit ou diroit que les castors ont une ame spirituelle , ou que celle de l'homme n'est que matérielle. Il s'agit d'un pilotis de cent pieds de longueur sur une épaisseur de douze pieds à la base , qui décroît jusqu'à deux ou trois pieds , par un talus , dont la pente & la hauteur répondent à la profondeur des eaux. Pour épargner ou faciliter le travail , on choisit l'endroit d'une rivière , où il y a le moins d'eau. S'il se trouve sur les bords du fleuve un gros arbre , il faut l'abattre pour qu'il tombe de lui-même en travers sur le courant. Fût-il plus gros que le corps d'un homme , on le scie , ou plutôt on le ronge au pied , avec quatre dents tranchantes. Il est bientôt dépouillé de ses branches par le peuple ouvrier , qui veut en faire une poutre. Une foule d'autres arbres , plus petits , sont également abattus , mis en pièces , & taillés pour le pilotis qu'on prépare. Les uns traînent ces arbres jusqu'aux bords de la rivière ; d'autres les conduisent sur l'eau jusqu'à l'endroit où doit se faire la chaussée. Mais comment les enfoncer dans l'eau , quand

on n'a que des dents, une queue & des pieds ? Le voici. Avec les ongles, on creuse un trou dans la terre ou au fond de l'eau. Avec les dents, on appuie le gros bout du pieu sur le bord de la rivière, ou contre le madrier qui la traverse. Avec les pieds, on dresse le pieu & on l'enfoncé, par la pointe, dans le trou où il se plante debout. Avec la queue, on fait du mrotier, dont on remplit tous les intervalles des pieux entrelacés de branches pour mâçonner le pilotis. Le talus de la digue est opposé au courant de l'eau, pour mieux en rompre l'effort par degrés ; & les pieux y sont plantés obliquement à raison de l'inclinaison du plan. On les plante perpendiculairement du côté où l'eau doit tomber ; & pour lui ménager un écoulement qui diminue l'action de sa pente & de son poids, on ouvre deux ou trois issues au sommet de la digue, par où la rivière débouche une partie de ses eaux.

Quand cet ouvrage est achevé en commun par la république, le citoyen songe à se loger ; chaque compagnie se construit une cabane dans l'eau, sur le pilotis. Elles ont depuis quatre jusqu'à dix pieds de diamètre, sur une enceinte ovale ou ronde. Il y en a de deux ou trois étages, selon le nombre des familles ou des ménages. Une cabane en contient au moins un ou deux, & quelquefois de dix à quinze. Les murailles, plus ou moins élevées, ont environ deux pieds d'épaisseur & se terminent toutes en forme de voûte ou d'anse de panier, maçonnées en-dedans & en-dehors avec au tant de propreté que de solidité. Les parois en sont revêtues d'une espèce de stuc impénétrable à l'eau, même à l'air extérieur. Chaque maison a deux portes ; l'une du côté de la terre, pour aller faire des provisions ; l'autre vers le cours des eaux, pour s'enfuir à l'approche de l'ennemi, c'est-à-dire, de l'homme destructeur des cités

tés & des Républiques. La fenêtre de la maison est ouverte du côté de l'eau. On y prend le frais durant le jour, plongé dans le bain à mi-corps. Elle sert, en hyver, à garantir des glaces, qui se forment épaisses de deux ou trois pieds. La tablette qui doit empêcher qu'elles ne bouchent cette fenêtre, est appuyée sur des pieux, qu'on coupe ou qu'on enfonce en pente, & qui, faisant un bâtardeau devant la maison, laisse une issue pour s'échapper ou nager sous les glaces. L'intérieur du logis a pour tout ornement, un plancher jonché de verdure, & tapissé de branches de sapin. On n'y souffre point d'ordures.

Les matériaux de ces édifices sont toujours voisins de l'emplacement. Ce sont des aunes, des peupliers, des arbres qui aiment l'eau, comme les républicains qui s'en construisent des logements. Ces citoyens ont le plaisir, en taillant ces bois, de s'en nourrir en même-temps. A l'exemple de certains sauvages de la mer Glaciale, ils en mangent l'écorce. Il est vrai que ceux-là ne l'aiment que sèche, pilée & apprêtée avec des ragoûts; au-lieu que ceux-ci la mâchent & la sucent toute fraîche.

On fait des provisions d'écorce & de branches tendres, dans des magasins particuliers à chaque cabane, & proportionnés au nombre de ses habitants. Chacun reconnoît son magasin, & personne ne va piller celui de ses voisins. Chaque tribu vit dans son quartier, contente de son domaine, mais jalouse de la propriété qu'elle s'en est acquise par le travail. On y ramasse, on y dépense, sans querelles, les provisions de la communauté. On se borne à des mets simples que le travail prépare. L'unique passion est l'amour conjugal, qui a pour base & pour terme, la reproduction de l'espece.

Deux êtres assortis & réunis par un goût, par un choix réciproques, après s'être éprouvés dans une association à des travaux publics, pendant les beaux jours de l'été, consentent à passer ensemble la rude saison des hyvers. Ils s'y préparent par l'approvisionnement qu'ils font en septembre. Les deux époux se retirent dans leur cabane dès l'automne, qui n'est pas moins favorable aux amours que le printemps. Si la saison des fleurs invite les oiseaux du ciel à se perpétuer dans les bois, la saison des fruits excite peut-être aussi fortement les habitants de la terre à la repeupler. L'hyver donne au moins le loisir d'aimer; & cette douceur vaut toutes celles de l'année. Les époux alors ne se quittent plus. Aucun travail, aucun plaisir ne fait diversion, ne dérobe du temps à l'amour. Les meres conçoivent & portent les doux gages de cette passion universelle de la nature. Si quelque beau soleil vient égayer la triste saison, le couple heureux sort de sa cabane, va se promener sur le bord de l'étang ou de la rivière, y manger de l'écorce fraîche, y respirer les salutaires exhalaisons de la terre. Cependant la mere met au jour, vers la fin de l'hyver, les fruits de l'hymen conçus en automne; & tandis que le pere, attiré dans les bois par les douceurs du printemps, laisse à ses petits la place qu'il occupoit dans sa cabane étroite, elle les allaite, les soigne, les élève au nombre de deux ou trois. Ensuite elle les mène dans ses promenades, où le besoin de se refaire & de les nourrir lui fait chercher des écrevisses, du poisson, de l'écorce nouvelle, jusqu'à la saison du travail.

Ainsi vit cette république dans des bourgades qu'on pourroit comparer de loin à de grandes Chartreuses. Mais elles n'en ont que l'apparence; & si le bonheur habite dans ces deux sortes de communautés, il faut avouer qu'il

ne se ressemble guere à lui-même dans ses moyens; puisque là c'est à suivre la nature qu'on le fait consister, & qu'ici c'est à la contrarier & à la détruire. Mais l'homme, en sa folie, a cru trouver la sagesse. Une foule d'êtres vivent dans une sorte de société qui sépare à jamais les deux sexes. L'un & l'autre isolés dans des cellules, où, pour être heureux, ils n'auroient qu'à se réunir, consumment les plus beaux jours de leur vie à étouffer & à détester le penchant qui les attire à travers les prisons & les portes de fer, que la peur a élevées entre des cœurs tendres & des âmes innocentes. Où est l'impiété, sinon dans l'inhumanité des institutions sombres & féroces, qui dénaturent l'homme pour le diviniser, qui le rendent stupide, imbécille & muet comme les bêtes, pour qu'il devienne semblable aux Anges? Dieu de la nature, c'est à ton tribunal qu'il faut en appeler, de toutes les loix qui violent le plus beau de tes ouvrages, en le condamnant à une stérilité que ton exemple défavoue! N'es-tu pas essentiellement fécond & reproductif, toi qui as tiré l'être du néant & du chaos, toi qui fais sans cesse sortir & renaître la vie du sein de la mort même? Qui est-ce qui chante le mieux tes louanges, l'être solitaire qui trouble le silence de la nuit pour te célébrer parmi les tombeaux, ou le peuple heureux, qui, sans se vanter de l'instinct de te connoître, te glorifie dans ses amours, en perpétuant la suite & la merveille de tes créatures vivantes?

Ce peuple républicain, architecte industrieux, intelligent, prévoyant & systématique dans ses plans de police & de société, c'est le castor dont on vient de tracer les mœurs douces & dignes d'envie. Heureux si sa dépouille n'acharnoit pas l'homme impitoyable & sauvage à la ruine de ses cabanes & de sa race! Souvent les Américains ont

détruit les établissements des castors, & ces animaux infatigables ont eu la confiance de les réédifier plusieurs étés de suite dans l'enceinte d'où ils avoient été chassés. C'est en hyver qu'on vient les investir. L'expérience les avertit du danger. A l'approche des chasseurs, un coup de queue frappé fortement sur l'eau, sonne l'alarme dans toutes les cabanes de la république, & chacun cherche à se sauver sous les glaces. Mais il est bien difficile d'échapper à tous les pièges qu'on tend à ce peuple innocent.

On prend quelquefois le castor à l'affût. Cependant comme il voit & qu'il entend de loin, on ne peut guere le tirer au fusil sur les bords de l'étang, dont il ne s'éloigne jamais assez pour être surpris. L'eût-on blessé avant qu'il se fût jetté dans l'eau, il a toujours le temps de s'y plonger; & s'il meurt de sa blessure, on le perd, parce qu'il ne furnage point.

Un moyen plus sûr d'attraper les castors, est de dresser des trappes dans les bois où ils vont se régaler d'écorces tendres des jeunes arbres. On garnit ces trappes de copeaux de bois fraîchement coupés; & dès qu'ils y touchent, un poids énorme tombe & leur casse les reins. L'homme, caché dans un lieu voisin, accourt, se jette sur sa proie, acheve de la tuer, & l'emporte.

D'autres sortes de chasse sont encore plus usitées, & d'un plus grand succès. Quelquefois on attaque les cabanes pour en faire sortir les habitants, & l'on va les attendre au bord des trous qu'on a pratiqués dans la glace, parce qu'ils ont besoin d'y venir respirer l'air. On prend ce moment pour leur casser la tête. D'autres fois l'animal, chassé de son logement, tombe dans des filets dont on l'a environné tout autour, en brisant la glace à quel-

ques toises de sa cabane. Veut-on prendre la peuplade entière, au-lieu de rompre les écluses pour noyer les habitants, comme on pourroit le tenter en Hollande, on ouvre la chaussée pour laisser écouler l'eau de l'étang où les castors vivent. Restés à sec, hors d'état de s'échapper ou de se défendre, on les prend à loisir & à volonté. Mais on a soin d'en laisser toujours un certain nombre, mâles & femelles, pour repeupler l'habitation; & cette générosité n'est qu'avarice. La cruelle prévoyance de l'homme ne fait conserver peu, que pour avoir plus à détruire. Le castor, dont le cri plaintif semble implorer sa clémence & sa pitié, ne trouve dans le sauvage, que les Européens ont rendu barbare, qu'un implacable ennemi, qui ne combat plus tant pour ses propres besoins, que pour les superfluités d'un monde étranger. O nature! où est ta providence, où est ta bienfaisance, d'avoir armé les animaux, espèce contre espèce, & l'homme contre tous?

Si l'on compare maintenant les mœurs, la police & l'industrie des castors, avec la vie errante des sauvages du Canada, peut-être avouera-t-on que, vu la supériorité des organes de l'homme sur ceux de tous les animaux, le castor s'étoit bien plus avancé dans les arts de la sociabilité que le chasseur, quand l'Européen alla étendre & porter ses connoissances & ses progrès dans l'Amérique Septentrionale.

Plus ancien habitant de ce nouveau monde que l'homme; tranquille possesseur de ces contrées favorables à son espèce, le castor avoit mis à profit une paix de plusieurs siècles, pour perfectionner l'usage de ses facultés. Sous notre hémisphere, l'homme s'est emparé des régions les plus saines & les plus fertiles; il en a chassé ou il y a subjugué tous les autres animaux. C'est, grace à leur pe-

titeffe, que l'abeille & la fourmi ont dérobé leurs Loix & leur Gouvernement à la jaloufe & destructive domination de ce tyran de la nature vivante. C'est ainfi qu'on voit quelques républiques fans éclat & fans vigueur, fe soutenir par leur foibleffe même au milieu des vafles monarchies de l'Europe, qui, tôt ou tard, les engloutiront. Mais les quadrupedes fociables, relégués dans des climats inhabités & contraires à leur multiplication, fe font trouvés par-tout ifolés, incapables de fe réunir en communauté, d'étendre leurs connoiffances; & l'homme, qui les a réduits à cet état précaire, s'applaudit de la dégradation où il les a plongés, pour fe croire d'une nature fupérieure, & s'attribuer une intelligence qui forme une barriere éternelle entre fon efpece & toutes les autres.

Les animaux, dit-on, ne perfectionnent rien : leurs opérations ne peuvent donc être que mécaniques, & ne fupposent aucun principe femblable à celui qui meut l'homme. Sans examiner en quoi confifte la perfection, fi l'être le plus civilifé fe trouve le plus parfait; fi ce qu'il gagne en propriété des chofes, il ne le perd pas en propriété de fa perfonne; fi tout ce qu'il ajoute à fes jouiffances, n'eft pas retranché de fa durée; le caftor qui, parmi nous, eft errant, folitaire, timide, ignorant, ne connoiffoit-il pas, dans le Canada, le gouvernement civil & domestique; les faifons du travail & du repos; certaines regles d'architecture; l'art curieux & favant de conftruire des digues? Cependant il étoit parvenu à ce degré de perfectibilité, avec des instruments foibles & peu maniables. A peine peut-il voir le travail qu'il fait avec fa queue. Ses dents, qui lui fervent à la place de mille outils, font circulaires & gênées par les levres. L'homme, au contraire, avec une main qui fe plie à tout, & fe foumet tout, a dans

ce seul organe du tact, tous les instruments réunis de la force & de l'adresse. Mais ne doit-il pas principalement à cet avantage de son organisation, la supériorité de son espèce sur toutes les autres ? Ce n'est point parce qu'il lève les yeux au ciel comme tous les oiseaux, qu'il est le Roi des animaux ; c'est parce qu'il est armé d'une main souple, flexible, industrieuse, terrible & secourable. Sa main est son sceptre. Ce même bras qu'il lève au ciel comme pour y chercher son origine, il l'étend & l'appesantit sur la terre, pour y dominer par la destruction, pour en bouleverser la surface, & dire quand il a tout ravagé : JE REGNE. La plus sûre marque de la population de l'espèce humaine, est la dépopulation des autres espèces. Ainsi diminue & disparoît insensiblement dans le Canada celle du castor, depuis que les Européens se sont fait un besoin de sa peau.

Celle-ci varie avec le climat, qui change la couleur, en modifiant l'espèce. Dans le même canton où sont les peuplades de castors civilisés, il y a pourtant des castors sauvages & solitaires. Ces animaux rejetés, dit-on, de la société pour leurs défauts, vivent sans maison, sans magasin, dans un boyau sous terre. On les appelle castors terriers. Leur robe est sale ; leur poil est rongé sur le dos par le frottement de leur corps contre la voûte qu'ils se creusent. Ce terrier, qu'ils ouvrent pour l'ordinaire au bord de quelque étang ou d'un fossé plein d'eau, s'étend quelquefois à plus de cent pieds en longueur, & va toujours en s'élevant, pour leur donner la facilité de se garantir de l'inondation dans la crue des eaux. Quelques-uns de ces castors sont assez sauvages pour s'éloigner de toute communication avec l'élément naturel à leur espèce ; ils n'aiment que la terre. Tels sont nos bievres d'Europe.

Ces castors solitaires & terriers n'ont pas le poil aussi luisant, aussi poli que ceux qui vivent en société. Leur fourrure se ressent de leurs mœurs.

On trouve des castors en Amérique, depuis le trentième degré de latitude septentrionale jusqu'au soixantième. Toujours clair-semés au Midi, leur nombre croît & leur poil brunit en avançant au Nord. Jaunes & couleur de paille chez les Illinois, châtain un peu plus haut, couleur foncée de marron au Nord du Canada, on en trouve enfin de tout noirs, & ce sont les plus beaux. Cependant sous ce climat, le plus froid qui soit habité par cette espèce, il y en a parmi les noirs de tout-à-fait blancs : d'autres d'un blanc taché de gris, & quelquefois de roux sur la croupe : tant la nature se plaît à marquer les nuances du chaud & du froid, & la variété de toutes ses influences, non-seulement dans la figure, mais jusques sur le vêtement des animaux. De la couleur de leurs peaux, dépend le prix que les hommes attachent à leur vie. Il y en a qu'ils méprisent jusqu'à ne pas daigner les tuer. Mais ceux-là sont rares.

IX. La traite des pelleteries fut le premier objet du commerce des Européens au Canada. La colonie Française fit d'abord ce commerce à Tadoussac, port situé à trente lieues au-dessous de Quebec. Vers l'an 1640, la ville des Trois-Rivieres, bâtie à vingt-cinq lieues plus haut que cette capitale, devint un second entrepôt. Avec le temps, Montréal attira seul toutes les pelleteries. On les voyoit arriver au mois de juin sur des canots d'écorce d'arbre. Le nombre des sauvages qui les apportoit, ne manqua pas de grossir à mesure que le nom François s'étendit au loin. Le récit de l'accueil qu'on leur avoit fait, la vue de ce qu'ils avoient reçu en échange de leurs marchandises,

En quels
lieux & de
quelle
manière
se faisoit
le com-
merce des
fourru-
res.

tout augmentoit le concours. Jamais ils ne revenoient vendre leurs fourrures, sans conduire avec eux une nouvelle nation. C'est ainsi qu'on vit se former une espece de foire, où se rendoient tous les peuples de ce vaste continent.

Les Anglois furent jaloux de cette branche de richesse ; & la colonie qu'ils avoient fondée à la Nouvelle-Yorck, ne tarda pas à détourner une si grande circulation. Après s'être assurés de leur subsistance, en donnant leurs premiers soins à l'agriculture, ils penserent au commerce des pelleteries. Il fut borné d'abord au Pays des Iroquois. Les cinq nations de ce nom ne souffroient pas qu'on traversât leurs terres, pour aller traiter avec d'autres nations sauvages qu'ils avoient constamment pour ennemies, ni que celles-ci vinssent sur leur territoire leur disputer, par la concurrence, les profits d'un commerce ouvert avec les Européens. Mais le temps ayant éteint ou plutôt suspendu les hostilités nationales entre les sauvages, l'Anglois se répandit de tous côtés, & de tous côtés on accourut à lui. Ce peuple avoit des avantages infinis pour obtenir des préférences sur le François son rival. Sa navigation étoit plus facile, & dès-lors ses marchandises s'offroient à meilleur marché. Il fabriquoit seul les grosses étoffes qui convenoient le mieux au goût des sauvages. Le commerce du castor étoit libre chez lui, tandis que, chez les François, il étoit & fut toujours asservi à la tyrannie du monopole. C'est avec cette liberté, cette facilité, qu'il intercepta la plus grande partie des marchandises qui faisoient la célébrité de Montréal.

Alors s'étendit chez les François du Canada un usage qu'ils avoient d'abord resserré dans des bornes assez étroites. La passion de courir les bois, qui fut celle des pre-

miers colons, avoit été sagement restreinte aux limites du territoire de la colonie. Seulement on accordoit chaque année à vingt-cinq personnes la permission de franchir ces bornes, pour aller faire le commerce chez les sauvages. L'ascendant que prenoit la Nouvelle-Yorck, rendit ces congés beaucoup plus fréquents. C'étoit des especes de privileges exclusifs, qu'on exerçoit par soi-même, ou par d'autres. Ils duroient un an, ou même au-delà. On les vendoit; & le produit en étoit distribué par le Gouverneur de la colonie, aux officiers ou à leurs veuves & à leurs enfants, aux hôpitaux ou aux missionnaires, à ceux qui s'étoient signalés par une belle action ou par une entreprise utile; quelquefois enfin aux créatures du Commandant, lui-même, qui vendoit les permissions. L'argent qu'il ne donnoit pas, ou qu'il vouloit bien ne pas garder, étoit versé dans des caisses publiques; mais il ne devoit compte à personne de cette administration.

Elle eut des suites funestes. Plusieurs de ceux qui faisoient la traite se fixoient parmi les sauvages, pour se soustraire aux associés dont ils avoient négocié les marchandises. Un plus grand nombre encore alloit s'établir chez les Anglois, où les profits étoient plus considérables. Sur des lacs immenses, souvent agités de violentes tempêtes; parmi des cascades qui rendent si dangereuse la navigation des fleuves les plus larges du monde entier; sous le poids des canots, des vivres, des marchandises qu'il falloit voiturer sur les épaules dans les *portages* où la rapidité, le peu de profondeur des eaux obligent de quitter les rivières pour aller par terre, à travers de tant de dangers & de fatigues, on perdoit beaucoup de monde. Il en périssoit dans les neiges, ou dans les glaces; par la faim, ou par le fer de l'ennemi. Ceux qui rentroient dans

la colonie avec un bénéfice de six ou sept cents pour cent, ne lui devenoient pas toujours plus utiles ; soit parce qu'ils s'y livroient aux plus grands excès ; soit parce que leur exemple inspiroit le dégoût des travaux assidus. Leurs fortunes subitement amassées disparoissoient aussi vite ; semblables à ces montagnes mouvantes, qu'un tourbillon de vent élève & détruit tout-à-coup, dans les plaines sablonneuses de l'Afrique. La plupart de ces coureurs, épuisés par les fatigues excessives de leur avarice, par les débauches d'une vie errante & libertine, traînoient dans l'indigence & dans l'opprobre une vieillesse prématurée. Le Gouvernement ouvrit les yeux sur ces inconvénients, & donna une nouvelle direction au commerce des pelleteries.

Depuis long-temps la France travailloit sans relâche à élever une échelle de forts, qu'elle croyoit nécessaire à sa conservation, à son agrandissement dans l'Amérique Septentrionale. Ceux qu'elle avoit construits, soit à l'Ouest, soit au Midi du fleuve Saint-Laurent, pour resserrer l'ambition des Anglois, avoient de la grandeur, de la solidité. Ceux qu'elle avoit jettés sur les différents lacs, dans les positions importantes, formoient une chaîne qui s'étendoit au Nord jusqu'à mille lieues de Quebec ; mais ce n'étoient que de misérables palissades, destinées à contenir les sauvages, à s'assurer de leur alliance & du produit de leurs chasses. Il y avoit dans tous une garnison plus ou moins nombreuse, à raison de l'importance du poste & des ennemis qui le menaçoient. C'est au commandant de chacun de ces forts, qu'on jugea devoir confier le droit exclusif d'acheter & de vendre dans toute l'étendue de sa domination. Ce privilege s'achetoit ; mais comme il étoit toujours une occasion de gain, souvent même d'une

fortune considérable, il n'étoit accordé qu'aux officiers les plus favorisés. S'il s'en rencontroit parmi eux qui n'eussent pas les fonds nécessaires pour l'exploitation, ils trouvoient aisément des capitalistes qui s'associoient à leur entreprise. On prétendoit que, loin de contrarier le bien du service, ce système lui étoit favorable, parce qu'il mettoit les militaires dans la nécessité d'avoir des liaisons plus suivies avec les naturels du pays, de mieux éclairer leurs mouvements, de ne rien négliger pour s'assurer de leur amitié. Personne ne voyoit, ou ne vouloit voir, que cette disposition ne manqueroit pas d'étouffer tout autre sentiment que celui de l'intérêt, & feroit la source d'une oppression constante.

Cette tyrannie, devenue en peu de temps universelle, se fit sentir plus fortement à Frontenac, à Niagara, à Toronto. Les fermiers de ces trois forts, abusant de leur privilège exclusif, estimoient si peu ce qu'on leur présentoit, donnoient une si grande valeur à ce qu'ils offroient en échange, que les sauvages perdirent peu-à-peu l'habitude de s'y arrêter. Ils se rendoient en foule à Choueguen, sur le lac Ontario, où les Anglois leur accorderoient des conditions plus avantageuses. On fit craindre à la Cour de France les suites de ces nouvelles liaisons. Elle réussit à les affoiblir, en prenant elle-même le commerce de ces trois postes, & donnant un meilleur traitement aux sauvages que la nation rivale.

Qu'en arriva-t-il? Le Roi fut seul en possession des pelleteries qu'on rebutoit ailleurs; le Roi eut sans concurrence, les peaux des bêtes qu'on tuoit en été ou en automne; ce qu'il y avoit de moins beau, de moins garni de poil, de plus sujet à se corrompre, fut pour le compte du Roi. Toutes ces mauvaises pelleteries, achetées sans

fidélité, étoient entassées sans soin dans des magasins où elles devenoient la proie des vers. Lorsque la saison de les envoyer à Quebec étoit venue, on les chargeoit sur des bateaux, abandonnées à la merci des soldats, des passagers, des matelots, qui, n'ayant aucun intérêt sur ces marchandises, ne portoient pas la moindre attention à les garantir de l'humidité. Arrivées sous les yeux des administrateurs de la colonie, elles étoient vendues la moitié du peu qu'elles valoient. C'est ainsi que les avances considérables faites par le Gouvernement, lui retournoient presque en pure perte.

Mais si ce commerce ne produisoit rien au Roi, l'on peut douter qu'il fût beaucoup plus avantageux aux sauvages; quoique l'or & l'argent n'en fussent point le signe dangereux. En échange de leurs pelleteries, ils recevoient à la vérité, des scies, des couteaux, des haches, des chaudières, des hameçons, des aiguilles, du fil, des toiles communes, de grosses étoffes de laine, premiers instruments ou gages de la sociabilité. Mais on leur vendoit aussi ce qui leur eût été préjudiciable, même à titre de don & de présent, des fusils, de la poudre, du plomb, du tabac, & sur-tout de l'eau-de-vie.

Cette boisson, le présent le plus funeste que l'ancien monde ait fait au nouveau, n'eut pas plutôt été connue des sauvages, qu'elle devint l'objet de leur plus forte passion. Il leur étoit également impossible, & de s'en abstenir, & d'en user avec modération. On ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle troubloit leur paix domestique; qu'elle leur ôtoit le jugement; qu'elle les rendoit furieux; qu'elle portoit les maris, les femmes, les peres, les meres, les enfants, les sœurs, les freres, à s'insulter, à se mordre, à se déchirer. Inutilement quelques François honnêtes vou-

lurent les faire rougir de ces excès. C'est vous, répondirent-ils, qui nous avez accoutumés à cette liqueur; nous ne pouvons plus nous en passer; & si vous refusez de nous en donner, nous en irons chercher chez les Anglois. C'est vous qui avez fait le mal; il est sans remède.

La Cour de France, tantôt bien, tantôt mal informée des désordres qu'occasionnoit un si funeste commerce, l'a tour-à-tour proscrit, toléré, autorisé, en raison des biens ou des maux qu'on faisoit envisager à ses Ministres. Au milieu de ces variations, l'intérêt des marchands s'arrêta rarement. La vente de l'eau-de-vie fut à-peu-près égale dans tous les temps. Cependant les esprits sages la regardoient comme la cause principale de la diminution d'hommes, & par conséquent des peaux de bêtes; diminution qui devenoit tous les jours plus sensible.

Cette décadence n'étoit pas encore arrivée au point où on l'a vue depuis, lorsque l'élévation du Duc d'Anjou sur le trône de Charles-Quint, remplit l'Europe d'inquiétudes, & la replongea dans les horreurs d'une guerre universelle. Les flammes de l'incendie général allèrent jusqu'au-delà des mers. Il approchoit du Canada. Les Iroquois empêchèrent qu'il ne s'y communiquât. Depuis longtemps les Anglois & les François briguoient, à l'envi, l'alliance de ce peuple. Ces témoignages ou d'estime ou de crainte, avoient enflé son cœur naturellement haut. Il se croyoit l'arbitre des deux nations rivales, & prétendoit que ses intérêts devoient régler leur conduite. Comme la paix lui convenoit alors, il déclara fièrement qu'il prendroit les armes contre celui des deux ennemis qui commenceroit les hostilités. Cette résolution s'accordoit avec la situation de la colonie Française, qui n'avoit que peu de moyens pour la guerre, & n'en attendoit point de sa

métropole. La Nouvelle-Yorck, au contraire, dont les forces, déjà considérables, augmentoient tous les jours, vouloit entraîner les Iroquois dans sa querelle. Ses insinuations, ses présents, ses négociations furent inutiles jusqu'en 1709. A cette époque, elle réussit à séduire quatre des cinq nations; & ses troupes restées jusqu'alors dans l'inaction, s'ébranlèrent, soutenues d'un grand nombre de guerriers sauvages.

L'armée s'avançoit fièrement vers le centre du Canada, avec l'assurance presque infaillible de le conquérir; lorsqu'un chef Iroquois, qui n'avoit jamais approuvé la conduite qu'on tenoit, dit simplement aux siens : Que deviendrons-nous, si nous réussissons à chasser les François? Ce peu de mots prononcés avec un air de mystère & d'inquiétude, rappella promptement à tous les esprits leur premier système, qui étoit de tenir la balance égale entre les deux peuples étrangers, pour assurer l'indépendance de la nation Iroquoise. Aussi-tôt il fut résolu d'abandonner un parti qu'on avoit pris témérairement contre l'intérêt public; mais comme il paroissoit honteux de s'en détacher ouvertement, on crut pouvoir suppléer à une défection manifeste, par une trahison secrète. Les Sauvages sans loix, les vertueux Spartiates, les religieux Hébreux, les Grecs & les Romains, éclairés & belliqueux, tous les peuples brutes ou policés, ont toujours composé ce qu'on appelle le droit des gens, de la ruse & de la force.

On s'étoit arrêté sur le bord d'une petite rivière, où l'on attendoit les munitions & l'artillerie. L'Iroquois, qui passoit à la chasse tout le loisir que lui laissoit la guerre, imagina de jeter dans la rivière un peu au-dessus du camp, toutes les peaux des animaux qu'il échorchoit. Les eaux

en furent bientôt infectées. Les Anglois, qui ne se défioient pas d'une semblable perfidie, continuèrent malheureusement à puiser dans cette source empestée. Il en périt subitement un si grand nombre, qu'on fut obligé de renoncer à la suite des opérations militaires.

Un danger plus grand encore menaça la colonie Francoise. Une flotte nombreuse, destinée contre Quebec, & qui portoit cinq ou six mille hommes de débarquement, entra l'année suivante dans le fleuve Saint-Laurent. Elle paroissoit sûre de vaincre, si elle fût arrivée au terme de sa destination. Mais la présomption de son Amiral, & le courroux des éléments, la firent périr dans la route. Ainsi le Canada tout-à-la-fois délivré de ses inquiétudes, & du côté de la terre & du côté de la mer, eut la gloire de s'être maintenu sans secours & sans perte, contre sa force & la politique des Anglois.

X.

La France est réduite à céder une partie des Provinces qui étoient unies au Canada.

Cependant la France, qui, pendant quarante ans, avoit soutenu seule tous les efforts de l'Europe conjurée, vaincu ou repoussé toutes les nations réunies, fait, avec ses propres sujets sous Louis XIV, ce que Charles-Quint n'avoit pu faire avec les troupes innombrables de ses divers Royaumes; la France, qui avoit produit dans son sein assez de grands hommes pour immortaliser vingt regnes, & sous un seul regne, tout ce qui peut élever la grandeur de vingt peuples; la France alloit couronner tant de gloire & de succès, en plaçant une branche de sa Maison Royale sur le Trône des Espagnes. Elle avoit alors, & moins d'ennemis & plus d'alliés, qu'elle n'en avoit eu dans le temps de ses plus éclatantes prospérités. Tout lui promettoit des avantages faciles, une supériorité prompte & décisive.

Ce ne fut pas la fortune, mais la nature même, qui chan-
ges

gea ses destinées. Fiere & vigoureuse sous un Roi brillant de toutes les graces & la force de la jeunesse, après s'être élevée avec lui par tous les degrés de la gloire & de la grandeur, elle descendit & déclina comme lui par tous les périodes de la décadence attachée à l'humanité. L'esprit de bigoterie qui étoit entré à la Cour avec une prudence ambitieuse, décida du choix des Ministres, des Généraux, des Administrateurs; & ce choix fut toujours aveugle & malheureux. Les Rois, qui, comme les autres hommes, s'attachent au ciel quand la terre va leur manquer, semblent chercher dans leur vieillesse une nouvelle espèce de flatteurs qui les bercent d'espérances, au moment où toutes les réalités leur échappent. C'est alors que l'hypocrisie, toujours prête à surprendre les deux enfances de la vie humaine, réveille dans l'ame des Princes les idées qu'elle y avoit semées; & sous prétexte de les conduire au seul bonheur qui peut leur rester, elle gouverne toutes leurs volontés. Mais comme ce dernier âge est un état de foiblesse, ainsi que le premier, une variation continuelle regne dans le Gouvernement. La brigue a plus d'ardeur & de pouvoir que jamais; l'intrigue espere davantage, & le mérite obtient moins; les talents se retirent, & les sollicitations de toute espèce s'avancent; les places tombent, au hasard, sur des hommes qui, tous également incapables de les remplir, ont la présomption de s'en croire dignes; fondant l'estime d'eux-mêmes sur le mépris qu'ils ont les uns pour les autres. La nation dès-lors perd sa force avec sa confiance; & tout va comme tout est mené, sans dessein, sans vigueur, sans intelligence.

Tirer un peuple de l'état de barbarie, le soutenir dans sa splendeur, l'arrêter sur le penchant de sa chute, sont

trois opérations difficiles ; mais la dernière l'est davantage. On sort de la barbarie ; par des élans intermittents ; on se soutient au sommet de la prospérité , par les forces qu'on a acquises ; on décline par un affaïssement général auquel on s'est acheminé par des symptômes imperceptibles. Il faut aux nations barbares de longs regnes ; il faut des regnes courts aux nations heureuses. La longue imbécillité d'un Monarque caduc , prépare à son successeur des maux presque impossibles à réparer.

Telle fut la fin du regne de Louis XIV. Après une suite de défaites & d'humiliations , il fut trop heureux d'acheter la paix par des sacrifices qui marquoient son abaïssement. Mais il sembla les dérober aux yeux de son peuple , en les faisant sur-tout au-delà des mers. On peut juger combien il en dût coûter à sa fierté , de céder aux Anglois la baye d'Hudson , Terre-Neuve & l'Acadie , trois possessions qui formoient , avec le Canada , l'immense pays connu sous le nom glorieux de Nouvelle-France. On verra dans le Livre suivant comment cette Puissance , accoutumée à des conquêtes , tâcha de réparer ses pertes.

Fin du quinzième Livre.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE.

*Des Établissements & du Commerce des
Européens dans les deux Indes.*

LIVRE SEIZIEME.

*Suite des Etablissements François dans l'Amérique
Septentrionale.*

LA guerre pour la succession d'Espagne avoit embrassé les quatre parties du monde , où l'Europe a répandu depuis deux siècles l'inquiétude qui la tourmente. On ébranloit tous les Trônes , pour en disputer un seul , qui , sous Charles-Quint , les avoit fait tous trembler. Une Maison souveraine de cinq ou six Etats , avoit donné à la nation Espagnole cette grandeur colossale qui devoit enchanter son imagination. Une maison plus puissante encore ,

parce qu'avec un corps moins grand elle avoit plus de bras, ambitionnoit de commander à cette nation superbe. Les noms d'Autriche & de Bourbon, rivaux depuis deux cents ans, faisoient les derniers efforts pour s'assurer une supériorité qui ne dût plus être incertaine, & balancée entr'eux. Il s'agissoit de favoir lequel se glorifieroit de plus de couronnes. L'Europe partagée entre deux maisons, dont les prétentions avoient quelque fondement, vouloit bien qu'elles pussent étendre leurs branches, mais non que plusieurs sceptres fussent réunis comme autrefois dans une seule main. Tout s'arma pour disperser ou séparer un vaste héritage; & l'on résolut de le mettre en pieces, plutôt que de l'attacher à une Puissance, qui, avec ce nouveau poids, dût infailliblement détruire l'équilibre de toutes les autres. Une guerre qui fut longue, parce qu'elle étoit soutenue de tous côtés par de grandes forces & de grands talents, par des peuples belliqueux & des généraux soldats, désola tous les pays qu'elle devoit secourir, ruina les nations même qui n'y avoient aucun intérêt. La victoire devoit faire la loi; mais son inconstance ne cessoit d'irriter le feu de la discorde. Les mêmes drapeaux prospéroient dans un pays, & succomboient dans l'autre. Le parti qui triomphoit sur mer, étoit défait sur terre. On apprenoit en même-temps, & la perte d'une flotte, & le gain d'une bataille. La fortune erroit d'un camp à l'autre, pour les dévorer tous. Enfin, après que les Etats eurent été épuisés d'or & de sang; après douze ans de calamités & de dépenses, les peuples qui s'étoient éclairés par leurs malheurs, & affoiblis par leurs efforts, s'empressèrent à réparer leurs pertes. On chercha dans le nouveau monde les moyens de repeupler & de rétablir l'ancien. La France tourna ses premiers regards vers l'Amérique Septentriona-

le, où sembloit l'appeller la conformité du sol & du climat; & ce fut l'isle du Cap-Breton qui fixa d'abord son attention.

Les Anglois regardoient cette possession comme l'équivalent de tout ce que les François avoient perdu par le traité d'Utrecht. Aussi s'opposoient-ils avec acharnement à ce qu'il fût permis à un ennemi, avec lequel ils étoient mal réconciliés, de peupler cette isle & de la fortifier. Ils ne voyoient que ce moyen pour l'exclure de la pêche de la morue, & pour rendre l'entrée du Canada difficile à ses navigateurs. La modération de la Reine Anne, ou peut-être la corruption de ses ministres, sauva cette nouvelle humiliation à la France. Cette puissance fût autorisée à faire, au Cap-Breton, tous les arrangements qui lui conviendroient.

XI.

Pour réparer ses pertes, la France peuple, fortifie l'Isle-Royale, & y établit de grandes pêcheries.

L'isle située entre les quarante-cinq & les quarante-sept degrés de latitude Nord, est à l'entrée du golfe Saint-Laurent. Terre-Neuve, à son Orient, sur la même embouchure, n'en est éloignée que de quinze ou seize lieues; l'Acadie, à son Couchant, n'en est séparée que par un détroit de trois ou quatre lieues. Ainsi placée entre les domaines cédés à ses ennemis, elle menaçoit leurs possessions, en protégeant celles de ses maîtres. Sa longueur est d'environ trente-six lieues, & sa plus grande largeur de vingt-deux. Elle est hérissée dans toute sa circonférence, de petits rochers séparés par les vagues, au-dessus desquelles plusieurs élèvent leur sommet. Tous ses ports sont ouverts à l'Orient, en tournant au Sud. On ne trouve sur le reste de son enceinte, que quelques mouillages pour de petits bâtimens, dans des anses ou entre des islets. A l'exception des lieux montueux, la surface du pays a peu de solidité. Ce n'est par-tout qu'une mouffe légère &

de l'eau. La grande humidité du terrain s'exhale en brouillards, sans rendre l'air mal-sain. Du reste, le climat est très-froid; ce qui doit provenir, soit de la prodigieuse quantité de lacs long-temps glacés qui couvrent plus de la moitié de l'isle, soit des forêts qui la rendent inaccessible aux rayons du soleil, d'ailleurs affoiblis par des nuages continuels.

Quoique le Cap-Breton attirât depuis long-temps quelques pêcheurs qui y venoient tous les étés, il n'en avoit jamais fixé vingt ou trente. Les François, qui en prirent possession au mois d'août 1713, furent proprement les premiers habitants. Ils changerent son nom en celui de l'Isle-Royale, & jetterent les yeux sur le fort Dauphin pour y former leur principal établissement. Ce havre présenteoit un circuit de deux lieues. Les vaisseaux qui venoient jusqu'aux bords, y sentoient à peine les vents. Les bois de chêne nécessaires pour bâtir, pour fortifier une grande ville, se trouvoient fort près. La terre y paroissoit moins stérile qu'ailleurs, & la pêche y étoit plus abondante. On pouvoit à peu de frais rendre ce port imprenable; mais la difficulté d'y arriver, qui d'abord avoit moins frappé que ses avantages, le fit abandonner, même après des travaux assez considérables. Les vues se tournèrent vers Louisbourg, dont l'abord étoit plus facile; & la commodité fut préférée à la sûreté.

Le port de Louisbourg, situé sur la côte orientale de l'isle, a pour le moins une lieue de profondeur, & plus d'un quart de lieue de largeur dans l'endroit où il est le plus étroit. Le fond en est bon: on y trouve ordinairement depuis six jusqu'à dix brasses d'eau; & il est aisé d'y louvoyer, soit pour entrer, soit pour sortir, même dans les mauvais temps. Il renferme un petit golfe très-com-

mode pour le radoub des vaisseaux de toute grandeur, qu'on peut même y faire hyverner avec quelques précautions. Le seul inconvénient de ce havre excellent, est de se trouver fermé par les glaces dès le mois de novembre, & de ne s'ouvrir qu'en mai, & souvent en juin. Son entrée naturellement fort resserrée, est encore gardée par l'isle aux Chevres, dont l'artillerie battant à fleur d'eau, couleroit inmanquablement à fond tous les bâtimens grands ou petits qui voudroient y forcer le passage. Deux batteries, l'une de trente-six, & l'autre de douze pieces de canon de vingt-quatre livres de balle, placées vis-à-vis sur les côtes opposées, fortifient & croisent ce feu terrible.

La ville bâtie sur une langue de terre qui s'avance dans la mer, est de figure oblongue : elle a environ une demi-lieue de tour ; ses rues sont larges & régulières. On n'y voit guere que des maisons de bois. Celles qui sont de pierre, ont été construites aux dépens du Gouvernement, & sont destinées à loger les troupes. On y a construit des calles : ce sont des ponts, qui, avançant considérablement dans le port, sont très-commodes pour charger, ou pour décharger les navires.

Ce ne fut qu'en 1720 qu'on commença à fortifier Louisbourg. Cette entreprise fut exécutée sur de très-bons plans, avec tous les ouvrages qui rendent une place respectable. On laissa seulement sans rempart une espace d'environ cent toises du côté de la mer ; parce qu'on le jugea suffisamment défendu par sa situation. On se contenta de le fermer d'un simple batardeau. La mer y étoit si basse, qu'elle formoit une espece de lagune inaccessible par ses écueils à toute sorte de bâtimens. Le feu des bastions collatéraux achevoit de mettre cette estacade à couvert d'une descente.

La nécessité de transporter d'Europe les pierres & beaucoup de matériaux nécessaires pour ces grandes constructions, retarda quelquefois les travaux, mais ne les fit pas abandonner. On y dépensa trente millions. On ne crut pas que ce fût trop pour soutenir les pêcheries, pour assurer la communication de la France avec le Canada, pour ouvrir un asyle en temps de guerre aux vaisseaux qui viendroient des îles méridionales. La nature & la politique vouloient que les richesses du Midi fussent gardées par les forces du Nord.

L'an 1714 vit arriver dans l'île, les pêcheurs François, fixés jusqu'alors à Terre-Neuve. On espéra que leur nombre seroit bientôt grossi par les Acadiens, auxquels les traités avoient assuré le droit de s'expatrier, d'emporter leurs effets mobiliers, de vendre même leurs habitations. Cette attente fut trompée. Les Acadiens aimèrent mieux garder leurs possessions sous la domination de l'Angleterre, que de les sacrifier pour des avantages équivoques à leur attachement pour la France. La place qu'ils refuserent d'occuper, fut successivement remplie par quelques malheureux, qui arrivoient de temps en temps d'Europe; & la population fixe de la colonie, s'éleva peu-à-peu au nombre de quatre mille âmes. Elle étoit répartie à Louisbourg, au fort Dauphin, au port Toulouse, à Nericka, sur toutes les côtes où l'on avoit trouvé des greves pour sécher la morue.

L'agriculture n'occupa jamais les habitants de l'île. La terre s'y refuse. Les grains qu'on a tenté d'y semer à plusieurs reprises, le plus souvent n'ont pu mûrir. Lors même qu'ils ont paru mériter d'être récoltés, ils avoient trop dégénéré, pour servir de semence à la moisson suivante. On ne s'est opiniâtré qu'à faire croître quelques

herbes potageres , dont le goût étoit assez bon , mais qui demandoient qu'on en renouvelât tous les ans la graine. Le vice & la rareté des pâturages ont également empêché les troupeaux de se multiplier. La terre sembloit n'appeler à l'Isle-Royale que des pêcheurs & des soldats.

Quoique la colonie fût toute couverte de forêts, lorsqu'elle reçut des habitants, le bois n'y a guere été un objet de commerce. Ce n'est pas qu'on n'y ait trouvé beaucoup d'arbres tendres qui étoient propres au chauffage, plusieurs même qui pouvoient servir pour la charpente; mais le chêne y a toujours été fort rare, & le sapin n'a jamais donné beaucoup de résine.

La traite des pelleteries étoit un objet assez peu important. Elle se réduisoit à un petit nombre de peaux de loup-cerviers, d'originaux, des rats musqués, de chats sauvages, d'ours, de loutres, & de renards rouges ou argentés. Une partie étoit fournie par une peuplade sauvage de Mikmaks, qui s'étoit établie dans l'Isle avec les François, & qui n'eut jamais plus de soixante hommes en état de porter les armes. Le reste venoit de Saint-Jean, ou du continent voisin.

Il eût été impossible de tirer un meilleur parti des mines de charbon de terre, très-communes dans la colonie. Elles ont l'avantage d'être horisontales, de n'avoir jamais plus de six ou huit pieds de profondeur, & de pouvoir être exploitées sans qu'on soit réduit à creuser la terre, ou à détourner les eaux. Quoique la Nouvelle-Angleterre en eût tiré une quantité prodigieuse depuis 1745 jusqu'en 1749, ces mines auroient été peut-être abandonnées, si les bâtimens expédiés pour les Isles Françaises n'avoient eu besoin de lest. Un feu qu'il n'a pas été possible d'éteindre, a embrasé une des principales mines. Il brûle en-

core; & l'on peut soupçonner qu'il produira un jour quelque explosion extraordinaire. Si l'imprudence d'un seul homme a pu allumer, par une étincelle, un incendie qui dévore depuis des années les entrailles de la terre, qu'il faut peu de chose à la nature pour exciter un volcan, qui consume un pays avec ses habitants!

Toute l'activité de la colonie s'est constamment tournée vers la pêche de la morue sèche. Les habitants, moins aisés, y employoient annuellement deux cents chaloupes, & les plus riches, cinquante à soixante bateaux ou goelettes de trente à cinquante tonneaux. Les chaloupes ne s'éloignoient jamais au-delà de quatre ou cinq lieues de la côte, & revenoient tous les soirs porter leur poisson, qui, préparé sur le champ, avoit toujours le degré de perfection dont il étoit susceptible. Les bâtimens plus considérables alloient faire leur pêche plus loin, gardoient plusieurs jours leur morue; & comme elle prenoit souvent trop de sel, elle en étoit moins recherchée. Mais ils étoient dédommagés de cet inconvénient, par l'avantage de suivre leur proie, à mesure que le défaut de nourriture lui faisoit abandonner l'Isle-Royale; & par la facilité de porter eux-mêmes, durant l'automne, le produit de leurs travaux aux Isles méridionales, ou même en France.

Indépendamment des pêcheurs fixés dans l'Isle, il en arrivoit tous les ans de France, qui séchoient leur morue, soit dans des habitations où ils s'arrangeoient avec les propriétaires, soit sur les greves, dont l'usage leur étoit toujours réservé.

La métropole envoyoit aussi régulièrement des bâtimens chargés de vivres, de boissons, de vêtements, de meubles, de toutes les choses qui étoient nécessaires aux habitants de la colonie. Les plus grands de ces navires,

se bornant au commerce, reprenoient la route d'Europe, aussi-tôt qu'ils avoient échangé leurs marchandises contre la morue. Ceux de cinquante à cent tonneaux, après avoir débarqué leur petite cargaison, alloient faire la pêche eux-mêmes, & ne repartoisent pas qu'elle ne fût finie.

L'Isle-Royale n'envoyoit pas toute sa pêche en Europe. Une partie passoit aux isles Françoises du Midi, sur vingt ou vingt-cinq bâtimens qui portoient depuis soixante-dix jusqu'à cent quarante tonneaux. Outre la morue, qui devoit former au moins la moitié de la cargaison, on exportoit de cette colonie aux autres, des madriers, des planches, du merrain, du saumon & du maquereau salés, de l'huile de poisson, du charbon de terre. Tous ces envois étoient payés avec du sucre & du café, mais plus encore avec des syrops & du taffia.

L'Isle-Royale ne pouvoit consommer tous ces retours. Le Canada n'emportoit que très-peu de leur superflu. Il étoit enlevé, pour la plus grande partie, par les colons de la Nouvelle-Angleterre, qui donnoient des fruits, des légumes, des bois, des briques, des bestiaux. Ce commerce d'échange, leur étoit permis. Ils y ajoutoisent en fraude des farines, & même une assez grande quantité de morue.

Malgré cette circulation, qui se faisoit toute entière à Louisbourg, la plupart des colons languissoient dans une misère affreuse. Ce mal tiroit sa source de la dépendance où leur état de pauvreté les avoit jettés en arrivant dans l'isle. Dans l'impuissance de se pourvoir d'ustensiles & des premiers moyens de pêche, ils les avoient empruntés à un intérêt excessif. Ceux même qui n'avoient pas eu besoin de ces avances, ne tarderent pas à subir la dure loi des emprunts. La cherté du sel & des vivres, les pêches

malheureuses les y réduisirent en peu de temps. Des secours qu'il falloit payer vingt ou vingt-cinq pour cent par année, les ruinerent sans ressource. Telle est une des injustices de l'inégalité des conditions, que l'homme né sans fortune, n'en acquiert presque jamais que par la violence ou la fraude, qui ont valu les richesses à la plupart des familles qui les possèdent. Le commerce même dérobe foiblement à cette fatale nécessité, par l'industrie & par le travail. Cependant toutes les colonies de la Nouvelle-France n'étoient pas prédestinées dès leur origine à cet état de langueur.

XII.
Établisse-
ment des
Français
dans l'île
de Saint-
Jean.

Plus heureuse que l'Isle-Royale, celle de Saint-Jean a mieux traité ses habitants. Plus avancée dans le golfe Saint-Laurent, elle a vingt-deux lieues de long, mais n'en a guere qu'une dans sa plus grande largeur. Sa courbure naturelle, qui se termine en pointe aux deux extrémités, lui donne la figure d'un croissant. Quoique la propriété n'en eût jamais été disputée à la France, cette Couronne sembloit l'avoir dédaignée avant la pacification d'Utrecht. La perte de l'Acadie & de Terre-Neuve lui ouvrit les yeux sur ce foible reste; & le Gouvernement voulut savoir ce qu'on pourroit en faire.

On trouva que l'hyver y étoit long, le froid excessif, la neige abondante, la quantité d'insectes prodigieuse; mais qu'une côte saine, un port excellent, & des havres commodes, rachetoient ces désagréments. On y vit un pays uni, que la nature avoit enrichi & coupé de prairies abondantes, par une infinité de petites sources qui le traversoient; un sol extrêmement varié, ouvert à la culture de toutes les especes de grains; du gibier & des bêtes fauves sans nombre; un abord excessif des meilleures sortes de poisson; une population de sauvages plus considérable

que dans les autres îles. Ce dernier fait confirmoit seul tant d'avantages.

Le bruit qui s'en répandit en France, y fit naître, en 1619, une compagnie, qui forma le double projet de défricher une île si productive, & d'y établir une grande pêche de morue. Malheureusement l'intérêt qui avoit uni les associés les divisa, avant même qu'ils eussent mis la main à l'exécution de leur entreprise. Saint-Jean étoit retombé dans l'oubli, lorsque les Acadiens commencèrent à passer dans cette île en 1749. Avec le temps, ils s'y réunirent jusqu'au nombre de trois mille cent cinquante-quatre. Comme ils étoient la plupart cultivateurs, & surtout habitués à élever des troupeaux, le Gouvernement crut devoir les fixer à ce genre d'occupation. Ainsi, la pêche de la morue ne fut permise qu'à ceux qui s'établirent à la Tracadie & à Saint-Pierre.

Borner l'industrie par des prohibitions ou des privilèges exclusifs, c'est nuire tout à la fois au travail que l'on permet, & à celui que l'on défend. Quoique l'île de Saint-Jean n'offre pas assez de grèves pour sécher la grande quantité de poisson qui se porte sur ses côtes, & que ce poisson soit trop gros pour être aisément séché, une Puissance, dont les pêcheries ne suffisoient pas à la consommation de ses nombreux sujets, devoit encourager ce genre d'exploitation. Si elle avoit moins de sécheries que de pêche, on pouvoit préparer de la morue verte, qui auroit fait seule une excellente branche de commerce.

En bornant les colons de Saint-Jean à l'agriculture, on les privoit de toute ressource dans les années trop fréquentes, où la moisson étoit dévorée sur pied par les mulots & les fauterelles. On réduisoit à rien les échanges que la métropole pouvoit & devoit faire avec la colonie. Enfin,

on arrêtoit la culture même qu'on vouloit favoriser, par l'impossibilité où l'on mettoit les habitants d'acquérir les moyens de l'étendre.

L'isle ne recevoit annuellement d'Europe, qu'un ou deux petits bâtimens qui abordoient au port La Joie. C'est Louisbourg qui fournissoit à ses besoins. Elle les payoit avec son froment, son orge, son avoine, ses légumes, ses bœufs & ses moutons. Un détachement de cinquante hommes veilloit à sa police, plutôt qu'à sa sûreté. Celui qui étoit à leur tête dépendoit de l'Isle-Royale, qui relevoit elle-même du Gouverneur du Canada. Cet administrateur commandoit au loin sur un vaste continent, dont la Louisiane formoit la plus riche portion.

XIII.

Découverte du Mississippi par les François.

La Louisiane, que les Espagnols comprenoient autrefois dans la Floride, ne fut découverte par les François qu'en 1673. Instruits par les sauvages, qu'il y avoit, à l'Occident du Canada, un grand fleuve qui ne couloit ni au Nord, ni à l'Est, ils en conclurent qu'il devoit se rendre dans le golfe du Mexique, s'il avoit son cours au Sud; ou dans la mer du Sud, s'il alloit se décharger à l'Ouest. La communication avec ces deux mers étoit assez importante, pour être recherchée. On chargea de cette entreprise Joliet, habitant de Quebec, qui avoit de l'esprit & de l'expérience, & le Jésuite Marquette, dont la vertu étoit respectée de toutes les nations répandues dans ce continent.

Ces deux hommes, qui, avec des vues également honnêtes, vécurent toujours dans l'union la plus intime, partirent ensemble du lac Michigan, entrèrent dans la rivière des Renards, qui s'y décharge, & la remonterent jusqu'à assez près de sa source, malgré les courants qui en rendent la navigation pénible. Après quelques jours de mar-

che, ils se rembarquèrent sur la rivière d'Ouisconsin; & naviguant toujours à l'Ouest, ils se trouverent sur le Mississipi, qu'ils descendirent jusqu'aux Acanzas, vers les trente-trois degrés de latitude. Leur zèle les auroit conduits plus loin; mais les vivres leur manquoient. C'eût été une imprudence de s'engager trop avant avec trois ou quatre hommes seulement, dans un pays dont ils ne connoissoient pas les mœurs; & d'ailleurs, ils étoient parfaitement convaincus que le fleuve se jettoit dans le golfe du Mexique. Ils reprirent donc la route du Canada. Entrés dans la rivière des Illinois, ils trouverent ce peuple assez nombreux, & disposé à se lier avec leur nation. Sans rien cacher, sans rien exagérer, ils communiquèrent au chef de la colonie toutes les lumières qu'ils avoient acquises.

La Nouvelle-France comptoit alors au nombre de ses habitants, un Normand, nommé la Salle, possédé de la double passion de faire une grande fortune, & de parvenir à une réputation brillante. Ce personnage avoit acquis dans la société des Jésuites, où il avoit passé sa jeunesse, l'activité, l'enthousiasme, le courage, d'esprit & de cœur, que ce corps savoit si bien inspirer aux âmes ardentes dont il aimoit à se recrûter. La Salle, prêt à saisir toutes les occasions de se signaler, impatient de les faire naître, audacieux & entreprenant, vit que le nouveau Gouverneur du Canada ne songeoit pas à suivre l'importante découverte qu'on avoit faite. Il s'embarque pour l'Europe, se présente à la Cour de Versailles, s'y fait écouter, presque admirer, dans un temps où la passion des grandes choses échauffoit à la fois le Prince & la nation. Il en revient comblé de graces, & avec l'ordre d'achever ce qu'on avoit si heureusement commencé.

Cependant, pour mieux réussir, il eut la sagesse de ne

pas précipiter les événements. Depuis les derniers établissements François du Canada, jusqu'aux bords du fleuve qu'on alloit reconnoître, il y avoit un grand espace. La prudence vouloit qu'on s'en assurât. Il commença par y établir plusieurs postes, dont la construction fut plus lente qu'on ne l'avoit cru, parce qu'elle fut interrompue, à plusieurs reprises, par des incidents qu'il n'étoit pas possible de prévoir. Lorsque le temps & les précautions eurent amené les choses au point où on les vouloit, il s'embarqua, en 1682, sur le Mississipi, & le descendit jusqu'à son embouchure, qu'on trouva, comme on l'avoit conjecturé, dans le golfe du Mexique.

On avoit fait un grand pas. La Salle, qui favoit ceux qui restoit à faire, se hâta de regagner Quebec, d'où il alla proposer en France la découverte du Mississipi par mer, & l'établissement d'une colonie, qui ne pouvoit pas manquer de devenir très-intéressante. On le crut. On lui donna quatre bâtimens de différentes grandeurs, avec environ cent cinquante hommes de débarquement. Pour avoir trop pris à l'Ouest, il manqua son terme, & se trouva le 10 Janvier 1685 dans la baie Saint-Bernard, éloignée de cent lieues du Mississipi. Cette erreur pouvoit se réparer; mais la Salle, dont l'humeur étoit fiere & peu liante, s'étoit si vivement brouillé avec le commandant de sa petite flotte, que ne voulant pas lui avoir cette obligation, il le renvoya. Persuadé, d'ailleurs, que la riviere où il étoit entré, ne pouvoit être qu'un bras du fleuve qu'on l'avoit chargé de reconnoître, il se flatta d'achever seul son entreprise. Mais s'étant bientôt défabusé, il perdit sa mission de vue. Au-lieu de chercher parmi les sauvages des guides qui l'auroient conduit à sa destination, il voulut, dit-on, s'approcher des Espagnols, & prendre connoissance

ance des fameuses mines de Sainte-Barbe. Cette idée folle l'occupoit uniquement, lorsqu'il fut massacré par quelques-uns de ses compagnons, auxquels sa dureté, son entêtement, sa hauteur, l'avoient rendu insupportable.

La mort du chef dispersa les membres. Les scélérats qui l'avoient assassiné, périrent par la main les uns des autres. Plusieurs s'incorporerent aux naturels du pays. La faim & les fatigues en consommerent un assez grand nombre. Les Espagnols du Nouveau-Mexique, qui, alarmés du bruit de cette entreprise, s'étoient avancés pour la traverser, prirent quelques-uns de ces aventuriers, qui finirent leurs jours dans les travaux des mines. Ceux qui s'étoient enfermés dans le petit fort qu'on avoit construit, devinrent la victime des sauvages. Il ne s'échappa que sept hommes, qui, s'étant embarqués sur le Mississipi, qu'on avoit enfin découvert par terre, arriverent au Canada. Ces malheurs firent que la Louisiane fut oubliée en France.

D'Yberville, Gentilhomme Canadien, qui avoit fait à la baye d'Hudson, en Acadie, & à Terre-Neuve, des coups de main très-hardis & non moins heureux, réveilla, en 1697, l'attention du ministère. On le fit partir de Rochefort avec deux vaisseaux, & il entra dans le Mississipi le 2 juillet de l'an 1699. Il remonta le fleuve assez haut, pour se convaincre par lui-même de la beauté & de la fertilité de ses rives. Cependant s'étant contenté d'y élever un fort, qui ne subsista pas long-temps, il alla établir ailleurs sa petite colonie, principalement composée de Canadiens.

Entre l'embouchure du Mississipi & Pensacole, que les XIV.
Espagnols venoient d'élever dans la Floride, est une côte Les Fran-
d'environ quarante lieues d'étendue. Elle est par-tout si çois s'éta-
basse, que les vaisseaux marchands n'en peuvent appro- blissent
dans le

pays ar-
rosé par
le Missis-
sipi, &
l'appel-
lent Loui-
siane.

cher qu'à quatre lieues de distance, ni les plus légers brî-
gantins plus près que de deux lieues. Son sol, entièrement
sablonneux, est aussi peu propre à la multiplication des
troupeaux, qu'à la culture. On n'y voit que quelques ce-
dres, quelques pins épars. Le climat est si brûlant, quand
les rayons du soleil ont frappé ces sables, qu'il y a des
saisons où les chaleurs seroient insupportables, sans un
vent léger, qui, s'élevant à neuf ou dix heures du matin,
ne tombe que le soir. Dans ce grand espace, est un lieu
qu'on appelle Biloxi, du nom d'une nation sauvage, qui
autrefois y avoit fait quelque séjour. Cette position, la
plus stérile, la plus incommode de toute la côte, fut celle
qu'on choisit pour fixer le petit nombre d'hommes que
d'Yberville avoit amenés, sous l'appât des plus grandes
espérances.

Deux ans après, arriva une nouvelle peuplade. Elle
fut placée treize lieues à l'Est de Biloxi, assez près de
Pensacole. Les bords de la Mobile, qui n'est nulle part
navigable que pour des pirogues, quoiqu'elle ait un assez
long cours, furent jugés dignes d'être habités. La médio-
cité des terres ne parut pas une raison suffisante pour
faire rejeter cette idée. Il fut décidé que les liaisons qu'on
formerait avec les Espagnols & les sauvages voisins, com-
penseroient tous ces désavantages. Une île située vis-à-
vis de la Mobile, à quatre lieues de distance, y offroit
un havre qu'on pouvoit regarder comme le port de la
nouvelle colonie. On la nomma l'Isle-Dauphine. Rien n'é-
toit plus commode que d'y décharger les marchandises de
France, qu'il avoit fallu jusqu'alors envoyer à la côte par
des chaloupes. Aussi se peupla-t-elle malgré son aridité,
& devint-elle le quartier général de la colonie, jusqu'à ce
que les vents, qui l'avoient formée de sables entassés, les

accumulerent en 1717, au point de lui faire perdre l'unique avantage qui lui avoit donné une sorte de célébrité.

On ne pouvoit raisonnablement espérer aucun progrès d'un établissement jetté sur ce territoire. La mort d'Yberville, qui finit ses jours en 1702 devant la Havane, en servant glorieusement sa patrie dans la marine, acheva d'éteindre ce qui restoit d'espérance aux colons. On voyoit la France trop occupée d'une guerre malheureuse, pour qu'on dût en attendre des secours. Tout le monde se croyoit à la veille d'un abandon total; & ceux qui se flattoient de trouver ailleurs un asyle, s'empressoient de l'aller chercher. Le peu qui resta par nécessité, ne subsistoit que de quelques légumes, ou des courses qui se faisoient parmi les sauvages. La colonie étoit réduite à vingt-huit familles, plus misérables les unes que les autres; lorsqu'on vit Crozat demander & obtenir, en 1712, le commerce exclusif de la Louisiane.

C'étoit un de ces hommes nés pour former & remplir de grandes vues. Il avoit cette supériorité de lumières & de sentiments, qui ne croit rien au-dessus, rien au-dessous de soi, dans le service de l'Etat, & qui n'attend son lustre que de l'éclat qu'elle procure à sa patrie. Le sol de la Louisiane n'étoit pas l'objet des entreprises de ce génie actif. Il ne pouvoit pas en ignorer la pauvreté, & toute sa conduite prouva qu'il ne se proposoit pas de l'améliorer. Son but étoit d'ouvrir, par terre & par mer, des communications avec l'ancien & le nouveau Mexique, d'y verser des marchandises de toutes les espèces, & d'en tirer une grande quantité de piastres. La concession qu'il avoit désirée, lui paroissoit l'entrepôt naturel & nécessaire de ses vastes opérations; & les démarches de ses agents furent dirigées sur

ce plan magnifique. Mais diverses tentatives, toutes infructueuses, l'ayant désabusé de ses espérances, il se dégoûta de son privilège, & le remit, en 1717, à une compagnie, dont le succès étonna toutes les nations.

XV.

La Loui-
siane ac-
quier
une gran-
de célé-
brité au
temps du
système
de Law.

Elle fut formée par Law, ce célèbre Ecoïsois, sur lequel on n'eut pas, dans le temps, des idées fixes, & dont le nom paroît aujourd'hui placé entre la foule des simples aventuriers, & le petit nombre des grands hommes. L'occupation de ce génie hardi étoit, depuis son enfance, de porter un œil curieux & réfléchi sur toutes les Puissances de l'Europe, d'en approfondir les ressorts, d'en calculer les forces. Le cahos dans lequel l'ambition de Louis XIV avoit plongé la France, fixa singulièrement ses regards. Il trouva digne de lui de le débrouiller, & se flatta d'y réussir. Son plan dut plaire, par sa grandeur même, à l'heureux Administrateur qui tenoit les rênes du Gouvernement, depuis que la mort du Monarque avoit laissé l'Europe en paix. Il falloit, par un prompt acquittement des dettes, débarrasser le revenu public des intérêts énormes qui l'absorboient. L'introduction du papier-monnoie pouvoit seule procurer cette révolution, que le malheur des temps sembloit exiger. Les créanciers de l'Etat devoient se prêter d'autant plus aisément à cette nouveauté, qu'ils seroient toujours les maîtres de convertir les billets qu'on les auroit forcés à recevoir, en actions de la nouvelle compagnie. Celle-ci ne pouvoit manquer des moyens de satisfaire à tant d'engagements; puisqu'indépendamment du produit des impositions qu'elle devoit concentrer dans ses mains, comme compagnie de finance, elle avoit, comme compagnie de commerce, un nouveau canal par où devoient lui venir des richesses prodigieuses.

Depuis que l'Espagnol, Ferdinand de Soto, avoit péri

sur les rives du Mississipi, vers l'an 1538, il étoit resté dans l'opinion générale, que ces contrées renfermoient des trésors immenses. On ignoroit où ces richesses pouvoient être; mais on ne parloit qu'avec plus d'admiration des fameuses mines de Sainte-Barbe. Si elles paroissoient de temps en temps oubliées, ce n'étoit que pour occuper les esprits plus vivement ensuite. Law crut devoir profiter de cette avide crédulité, la nourrir & l'enfler par des bruits mystérieux. On divulgua, comme en secret, que ces mines, & beaucoup d'autres, étoient enfin trouvées, mais bien plus abondantes que la renommée ne l'avoit publié. Pour donner plus de poids à cette fausseté, déjà trop accréditée, on fit partir les ouvriers destinés à mettre en valeur une si précieuse découverte, avec les troupes nécessaires pour les soutenir.

L'impression que fit ce stratagème sur un peuple singulièrement avide de nouveautés, est inexprimable. Tous les esprits furent embrasés d'une passion déordonnée pour les actions de la nouvelle compagnie. Les spéculations, les plans, les espérances, tout se tourna de ce côté-là. Le Mississipi devint la fin & le mobile de toutes les combinaisons. Bientôt elles ne se bornerent pas à une simple association, avec le corps qui avoit obtenu la disposition de ce beau pays. De tous côtés on lui demanda de vastes terrains, pour y former des plantations qui devoient, disoit-on, rendre en peu d'années le centuple des avances qu'on y auroit faites. Soit intérêt, soit conviction, soit flatterie, ce furent les hommes de la nation qui passaient pour les plus riches; pour les plus accrédités, qui parurent les plus empressés à former de ces établissements. Leur exemple entraîna les autres; & ceux à qui leur fortune ne permettoit pas cette ambition, briguoient l'avan-

tage de diriger les habitations, ou même simplement d'y travailler.

Durant les accès de cette fièvre ardente, on entassoit sans soin & sans choix, dans des vaisseaux, tout ce qui se présentoit d'étrangers & de citoyens. Ils étoient déposés sur les fables du Biloxi, où ils périssoient, par milliers, de faim, d'ennui & de chagrin. On auroit pu les faire entrer dans le Mississipi, les placer même sur les terrains qu'ils devoient défricher; mais il ne tomba jamais dans l'esprit de ceux qui dirigeoient l'entreprise, de construire les bateaux nécessaires pour cette opération. Après même qu'on se fut assuré que les navires qui arrivoient d'Europe, pouvoient remonter le fleuve, le quartier général continua d'être le tombeau de ces tristes & nombreuses victimes d'une imposture politique. On ne le transféra à la Nouvelle-Orléans qu'au bout de cinq ans, c'est-à-dire, lorsqu'il ne restoit presque aucun des malheureux qui s'étoient si légèrement expatriés.

Mais à cette époque, trop tardive, le charme étoit rompu; les mines avoient disparu. Il ne restoit que la confusion d'avoir embrassé des chimères. La Louisiane éprouvoit le sort de ces hommes singuliers, dont on s'est fait d'abord une idée trop avantageuse, & qu'on punit de cette renommée, en les rabaisant au-dessous de leur prix réel. Ce pays d'enchantement fut en exécution. Son nom devint un nom d'opprobre. Le Mississipi fut la terreur des hommes libres. On ne lui trouva plus de colons que dans les prisons, dans les lieux de débauche. Ce fut un cloaque où aboutirent toutes les immondices du Royaume.

Que pouvoit-on espérer d'un édifice composé de semblables matériaux? Le vice ne peuple point, ne travaille point, ne se fixe point. Plusieurs des misérables qu'on

avoit transportés dans ces climats sauvages, allèrent étaler dans les établissemens Anglois ou Espagnols, le dégoûtant spectacle de leur nudité. D'autres périrent très-rapidement du poison dont ils avoient apporté le germe du sein de l'Europe même; le plus grand nombre erra misérablement dans les forêts, jusqu'à ce que la faim & les fatigues eussent terminé son sort. Rien n'étoit commencé dans la colonie, & cependant on y avoit enterré ving-cinq millions. Les administrateurs de la compagnie qui faisoient ces énormes avances, avoient la ridicule prétention de former dans la Capitale de la France, le plan des entreprises qui convenoient à ce nouveau monde. Paris, qui ne connoît pas même les Provinces qu'il dédaigne & qu'il épuise, vouloit tout soumettre aux opérations de ses rapides & frivoles calculateurs. De l'hôtel de la compagnie, on arrangeoit, on façonnoit, on dirigeoit chaque habitant de la Louisiane avec des gênes & des entraves, toujours à la bienséance du privilege exclusif. De légers encouragemens accordés à des citoyens qu'on auroit appelés dans la colonie, en leur assurant cette liberté que tout homme desire, la propriété qu'il a droit d'attendre de son travail, & la protection que toute société doit à ses membres; ces encouragemens donnés à des propriétaires guidés par les circonstances locales, éclairés par l'intérêt personnel, auroient produit des effets infiniment plus grands & plus durables, des établissemens plus étendus, plus solides & plus utiles que tous ceux que la compagnie avoit pu faire avec ses trésors administrés & distribués par des agents qui ne pouvoient avoir, ni toutes les connoissances nécessaires à tant d'opérations différentes, ni même un intérêt immédiat au succès.

Cependant le ministere croyoit important au bien de

l'Etat, de laisser la Louisiane entre les mains de la compagnie. Celle-ci eut besoin de tout son crédit, pour obtenir la permission d'aliéner cette portion de son privilège. On lui fit même acheter, en 1731, cette faveur, par le paiement d'une somme de quatorze cents cinquante mille livres : car il est des Etats où l'on vend également le droit de se ruiner, celui de se libérer, & celui de s'enrichir, parce que le bien & le mal, soit public, soit particulier, peuvent y devenir un objet de finance. Mais enfin, que devoit devenir cette région si prônée, si bafouée, lorsqu'on en auroit fait une possession vraiment nationale ?

XVI. La Louisiane est une vaste contrée, bornée au Midi par la mer ; au Levant, par la Caroline ; au Couchant, par le Nouveau-Mexique ; au Nord, par cette portion du Canada, dont les terres inconnues doivent s'étendre jusqu'à la baie d'Hudson. Il n'est pas possible de fixer exactement sa longueur ; mais on lui donne environ deux cents lieues de largeur entre les établissemens Anglois & Espagnols.

Étendue,
climat,
fertilité,
habitants
originai-
res de la
Louisia-
ne.

Dans un si grand espace, le climat ne sauroit être partout le même. Nulle part on ne le trouve tel qu'on l'attendrait de sa latitude. La basse Louisiane, quoiqu'elle corresponde aux Côtes de Barbarie, n'a que la chaleur des Provinces méridionales de la France ; & celles de ses terres, qui sont situées aux trente-cinq & trente-six degrés, ne sont pas moins froides que les provinces septentrionales de la métropole. Les épaisses forêts qui empêchent les rayons du soleil d'échauffer ce sol ; des rivières innombrables qui y entretiennent une humidité habituelle ; les vents qui, par une longue continuité de terres, arrivent du Nord, expliquent aux yeux des physiciens ce phénomène étonnant pour le vulgaire.

Le ciel y est rarement couvert. L'astre qui donne la

vie à tout, s'y montre presque tous les jours. Il n'y pleut que très-peu, ce n'est même que par des orages; mais des rosées abondantes remplacent avantageusement les pluies.

L'air est assez généralement pur; mais beaucoup plus dans la haute Louisiane que dans la basse. Les femmes reçoivent, en naissant sous ce climat heureux, une figure agréable; & les hommes y éprouvent moins de maladies dans la force de l'âge, moins d'infirmités dans la vieillesse, qu'on n'en voit dans nos contrées.

Avant qu'on y eût tenté la nature du sol, on devoit le croire excellent. Il étoit rempli de fruits sauvages, dont le goût étoit agréable. Une multitude prodigieuse d'oiseaux, de bêtes fauves, y trouvoit une subsistance abondante. Ses prairies, formées par la nature seule, étoient couvertes de chevreuils & de bisons. Peut-être le globe entier n'auroit-il pas offert des arbres comparables à ceux de la Louisiane, pour la hauteur, pour la variété, pour la grosseur. Si les bois de couleur lui manquoient, c'est qu'ils ne croissent qu'entre les tropiques. Depuis qu'on a fait des essais en divers cantons de ce terrain, on s'est convaincu qu'il étoit susceptible de toutes sortes de cultures.

On n'a pas encore découvert la source du fleuve célèbre qui coupe, du Nord au Sud, ce pays immense, en deux parties presque égales. Les voyageurs les plus hardis n'ont guère remonté qu'une centaine de lieues au-dessus du Sault-Saint-Antoine, qui barre son cours par une cascade assez haute, vers les quarante-six degrés de latitude. Delà jusqu'à la mer, c'est-à-dire dans un espace d'environ sept cents lieues, la navigation n'est point interrompue. Le Mississipi arrive sans obstacle à l'Océan, après avoir

été grossi par la rivière des Illinois, par le Missouri, par l'Ouabache, & par mille autres rivières moins considérables. Tout concourt à démontrer que le fleuve a lui-même étendu son lit d'un espace de près de cent lieues, formé d'un terrain assez nouveau, puisqu'on n'y trouve pas une seule pierre. La mer rejettant cette quantité prodigieuse de vase, de feuilles de canne, de branches & de troncs d'arbres, que le Mississipi roule continuellement avec ses ondes, il s'assemble & se lie, de tous ces matériaux poussés & repoussés, une masse ferme & solide qui prolonge toujours ce vaste continent. Une singularité plus frappante encore, & qui ne se trouve, peut-être, que dans ce seul endroit du monde, c'est que les eaux de ce grand fleuve, quand elles sont une fois sorties de leur lit, n'y rentrent jamais. En voici la raison.

Le Mississipi est annuellement grossi par la fonte des neiges du Nord, qui commence en mars, & qui dure environ trois mois. Profondément encaissé dans sa partie supérieure, il ne se déborde guère qu'à soixante lieues de la mer du côté de l'Est, & à cent du côté de l'Ouest, c'est-à-dire dans les terres basses, & que nous croyons nouvelles. Ces terres vaseuses, comme celles qui n'ont pas acquis toute leur consistance, produisent une quantité prodigieuse de gros roseaux, qui, embarrassant les corps étrangers que charrie le fleuve, manquent rarement de les arrêter. L'amas de tous ces débris, dont les intervalles se remplissent successivement de limon, forme, avec le temps, des bords plus élevés que les parties latérales. Les eaux réduites, par cet obstacle, à l'impossibilité de rentrer dans leur cours naturel, sont forcées de se frayer un débouché dans la mer, en se glissant à travers les sables.

Quand on ne considère que la largeur & la profondeur du Mississipi, on est porté à croire que la navigation y est facile. C'est une erreur. Elle est fort lente, même en descendant, parce qu'il y auroit du danger à la continuer pendant la nuit dans des temps obscurs; & qu'au-lieu de ces légers canots d'écorce qui sont d'un usage si commode ailleurs, il y faut employer des pirogues plus solides, & par conséquent plus lourdes, plus difficiles à manier. Sans ces précautions, comme le fleuve entraîne toujours une grande quantité d'arbres qui tombent de ses bords, ou qui lui sont amenés par les rivières qu'il reçoit dans son lit, on seroit exposé à chaque instant à heurter contre les branches ou contre les racines de quelque arbre arrêté sous l'eau. Les difficultés augmentent, quand il s'agit de remonter.

A une certaine distance des terres, il faut se débarrasser, avant d'entrer dans le Mississipi, des bois flottants qui sont descendus de la Louisiane. La côte est si platte, qu'on l'apperçoit à peine de deux lieues, & qu'il n'est pas facile d'y arriver. Les embouchures du fleuve sont très-multipliées. Elles changent d'un moment à l'autre, & la plupart n'ont que fort peu d'eau. Lorsque les vaisseaux ont heureusement franchi tant d'obstacles, ils naviguent assez paisiblement dix ans ou onze lieues à travers un pays sablonneux & découvert. Ils trouvent alors sur les deux rives, des bois assez épais pour intercepter totalement les vents. Le calme est si profond, qu'il faut communément un mois pour franchir un espace de vingt lieues; encore n'en vient-on à bout, qu'en attachant successivement les cordages à de gros arbres. La peine redouble pour sortir de la forêt, qui se termine, au détour à l'Anglois, par un croissant presque fermé. Le reste de la navigation sur un

fleuve si rapide, si rempli de courants, se fait avec des bateaux à rame & à voile, qui sont forcés d'aller de pointe en pointe, & qui, partis dès l'aurore, ont beaucoup avancé, quand ils se trouvent avoir fait cinq ou six lieues à l'entrée de la nuit. Les Européens qui y sont embarqués, se font suivre, par terre, de chasseurs sauvages, qui fournissent à leur subsistance, pendant un espace d'environ trois mois & demi, que dure la navigation d'une extrémité de la colonie à l'autre.

Ces difficultés locales sont les seules que la France ait eues à surmonter dans la formation de ses établissements sur la vaste région de la Louisiane. Les Anglois fixés à l'Est ont été constamment trop occupés de leurs cultures, pour les sacrifier à la fureur de ravager eux-mêmes des contrées éloignées; & ils n'ont réussi que très-rarement & pour peu de temps à séduire les petites nations errantes entre les deux colonies. Les Espagnols, pour leur malheur, furent plus entreprenants du côté de l'Ouest. L'envie d'éloigner du Nouveau-Mexique un voisin dont l'inquiétude pouvoit devenir un jour préjudiciable, leur fit former, en 1720, le projet d'établir une peuplade considérable, bien avant du terrain où ils avoient jusqu'alors arrêté leurs limites. La nombreuse caravane qui devoit la composer, partit de Santa-fé avec tous les moyens nécessaires pour une habitation fixe. Elle dirigea sa marche vers les Osages, qu'on vouloit déterminer à se joindre à elle, pour aller de concert exterminer une nation indigène, voisine & ennemie des Osages, & dont on souhaitoit d'occuper la place. Le hasard voulut que les Espagnols prissent un chemin pour un autre. Ils arrivèrent précisément chez la nation dont ils avoient juré la ruine; & se croyant où ils avoient voulu se rendre, ils expliquèrent sans détour le sujet qui les amenoit.

Le chef des Missouris, instruit par cette méprise singulière du danger que lui & les siens avoient couru, dissimula son ressentiment. Il promit de concourir avec joie au succès de l'entreprise qui lui étoit proposée, & ne demanda qu'un délai de deux jours pour rassembler ses guerriers. Lorsqu'ils se virent armés, au nombre de deux mille, ils fondirent sur les Espagnols, qu'on avoit amusés par des festins, par des danses, & qu'on trouva plongés dans un profond sommeil. Tout fut massacré, hommes, femmes, enfants. L'aumônier seul échappa au carnage; encore ne dut-il sa conservation qu'à la singularité de ses vêtements. Cette catastrophe ayant assuré la tranquillité de la Louisiane du côté qui paroissoit le plus menacé, elle ne pouvoit plus être troublée que par les naturels du pays; mais ils n'étoient pas fort à craindre.

Ces sauvages se trouvoient divisés en plusieurs nations, toutes peu nombreuses, & même ennemies les unes des autres, quoique séparées par des déserts immenses. Elles avoient la plupart une demeure fixe, & presque toutes adoroient le soleil. Les feuillages entrelassés, étendus sur des pieux, formoient leurs habitations. Des peaux de bêtes fauves couvroient les tribus qui n'alloient pas tout-à-fait nues. La chasse, la pêche, le maïs, quelques fruits naturels, fournissoient à leur nourriture. On leur trouvoit les mêmes habitudes qu'aux peuples du Canada; mais avec moins de force & de courage, moins d'énergie & d'intelligence, moins de caractère. Sans parler des causes physiques qui pouvoient influencer dans cette différence, les sauvages de la Louisiane étoient soumis à des chefs qui exerçoient une autorité presque absolue.

Entre ces nations, la seule qui attiroit quelque attention, c'étoit celle des Natchez. Elle obéissoit à un hom-

me qui s'appelloit GRAND-SOLEIL ; parce qu'il portoit sur sa poitrine l'image de cet astre, dont il prétendoit descendre. La police, la guerre, la Religion, tout dépendoit de lui. Peut-être la terre n'offroit-elle pas un semblable despote. La femme de ce Soleil, avoit autant d'autorité que lui. Dès qu'un de ces sauvages esclaves avoit eu le malheur de déplaire à l'un ou l'autre de ses maîtres : *Qu'on me défasse de ce chien*, disoient-ils à leurs gardes, & ils étoient obéis. Les travaux se faisoient en commun, toujours au profit du chef qui distribuoit les productions à son gré. Lorsqu'ils mouroient, lui ou sa femme, leurs gardes ne manquoient jamais de se tuer, pour les aller servir dans un autre monde. La Religion des Natchez, à-peu-près la même dans ses dogmes que celle des autres sauvages, avoit plus de culte, & dès-lors plus de mauvais effets. Cependant il n'y avoit qu'un temple pour toute la nation. Le feu y prit un jour ; & la consternation fut générale. On faisoit de vains efforts pour arrêter l'incendie. Quelques meres y jetterent leurs enfants, & le feu s'éteignit enfin. L'éloge de ces barbares héroïnes fut prononcé le lendemain par le pontife despote. C'est ainsi qu'il régnoit. On s'étonne qu'une nation aussi pauvre, aussi sauvage, fût aussi cruellement asservie. Mais la superstition explique tout ce que la raison trouve inconcevable. Elle seule pouvoit ôter la liberté à des peuples qui n'avoient guere à perdre que la liberté.

Cependant le pays que les Natchez occupoient sur les bords du Mississipi, étoit agréable & fertile. Il fixa les regards des premiers François qui remonterent le fleuve. Bien-loin d'être traversés dans le projet qu'ils avoient de s'y établir, on leur en facilita tous les moyens. Des échanges réciproquement utiles formerent entre les deux na-

tions une amitié qui paroïssoit solide. Elle pouvoit le devenir, si les liens n'en avoient été chaque jour affoiblis par l'avidité des Européens. Ces étrangers ne demandoient d'abord les productions du pays que de gré à gré. Ils y mirent dans la suite le prix qui leur convenoit. A la fin, il leur parut plus commode de les avoir pour rien. Leur audace s'accrut au point de chasser les anciens habitants, des champs qu'ils avoient défrichés.

Cette tyrannie aigrit les sauvages. Vainement eurent-ils recours à la priere, à la force. Tout leur fut inutile, ou funeste. Le désespoir leur fit tenter enfin d'associer à leur vengeance tous les peuples de l'Est, dont ils connoissoient les dispositions; & ils réussirent à former, sur la fin de 1729, une ligue universelle, dont le but étoit d'exterminer au même instant tous les oppresseurs. Comme l'art de l'écriture étoit inconnu aux nations conjurées, elles s'accorderent à compter un nombre de bâchettes. On en devoit brûler une chaque jour, jusqu'à ce que la dernière donnât le signal du massacre.

La femme du grand chef fut instruite de la conjuration, par un fils qu'elle avoit eu d'un François. Elle en fit jusqu'à trois ou quatre fois le détail à l'officier de cette nation, qui commandoit dans son voisinage. On méprisa cet avis; mais elle n'en suivit pas moins la résolution de sauver des étrangers, que l'amour avoit comme naturalisés dans son cœur. Quoiqu'elle n'eût pris ce vif intérêt pour toute la nation, que par affection pour les François établis dans sa bourgade, elle voulut conserver ceux qu'elle n'avoit jamais vus, même aux dépens de ceux qu'elle connoissoit. Sa dignité de femme du Soleil lui permettant d'entrer dans le temple, elle en tiroit tous les jours une ou plusieurs des bâchettes qu'on y avoit déposées; au risque

d'avancer, puisqu'il le falloit, la perte de ses voisins, pour assurer le salut des autres. Tout ce qu'elle avoit prévu se vérifia. Les Natchez, au jour marqué chez eux par le signal dont on étoit convenu, persuadés que la scène tragique qu'ils alloient ouvrir, devoit se répéter chez tous les alliés, surprirent les François, & les exterminèrent : mais comme on n'avoit pas ailleurs dérobé des bâchettes, tout fut tranquille ; & ce mécompte seul sauva la colonie naissante. Elle ne pouvoit, dans une surprise, opposer à tant d'ennemis que quelques palissades à demi-pourries, mal défendues par un petit nombre de vagabonds sans discipline & presque sans armes.

Mais Perrier, en qui résidoit l'autorité, ne perdit pas cette présence d'esprit que donne le courage. Moins il avoit de moyens d'en imposer, plus il affecta de fierté. Ces démonstrations firent une telle révolution, que, soit dans la crainte d'être soupçonnés, soit dans l'espoir du pardon, plusieurs des conjurés se joignirent à lui pour détruire les Natchez. Cette nation fut passée au fil de l'épée ; on brûla ses habitations, & il n'en resta plus que la place.

Cependant quelques restes épars de ce malheureux peuple, se trouvant éloignés du centre de sa domination, avoient eu le temps de se réfugier chez les Chicachas, nation la plus intrépide de la Louisiane. Elle étoit entrée avec plus de chaleur qu'aucune autre dans la ligue contre les François ; son caractère indomptable & généreux lui rendoit plus sacrés les droits de l'hospitalité, qui sont inviolables parmi les sauvages. Aussi n'osa-t-on pas lui proposer d'abord de livrer les Natchez, à qui elle avoit ouvert un asyle. Mais Biainville, qui ne tarda pas à remplacer Perrier, eut l'audace de redemander ce reste de fugitifs.

gitifs. On eut le courage de les lui refuser. Il fit marcher, en 1736, toutes les troupes de la colonie. Elles formoient deux corps : l'un fut repoussé avec beaucoup de perte devant le principal fort des Chicachas ; l'autre fut complètement défait en rase campagne. Quatre ans après, on voulut tenter de tout soumettre, avec de nouvelles forces reçues d'Europe & du Canada. Le sort des armes n'étoit pas plus favorable aux François, lorsque d'heureuses circonstances amenèrent un accommodement avec les sauvages. Depuis cette époque, la tranquillité de la Louisiane ne fut plus troublée. On va voir à quel degré de prospérité cette longue paix a élevé la colonie.

Ses côtes, toutes situées sur le golfe du Mexique, sont généralement basses, souvent inondées, par-tout couvertes d'un sable fin, blanc comme la neige, entièrement aride. Elles sont inhabitées & inhabitables. On n'a jamais songé à y élever aucune fortification, parce qu'elles se refusent à toute invasion, à toute descente.

XVII.

Ce que
les François ont
fait dans
la Louisiane.

La France n'a formé aucun établissement sur cette côte, à l'Ouest du Mississipi. On eut, il est vrai, en 1721, quelques vues sur la baye Saint-Bernard ; mais elles échouèrent par la mauvaise conduite de l'Officier qui étoit chargé de les remplir. Au-lieu d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus, il entra dans la rivière de la Magdelaine qui se trouvoit sur son chemin, la remonta cinq ou six lieues, y enleva quelques Sauvages, & retourna au lieu d'où il étoit parti. Lorsque l'année suivante on voulut réparer la faute qui avoit été faite, le poste se trouva occupé par des Espagnols arrivés de la Vera-Cruz.

A l'Est du Mississipi, on voit le fort de la Mobile, élevé sur les bords de cette rivière, qui n'a pas moins de cent trente lieues de cours. Il sert à contenir dans l'alliance

des François, les Tchatas, les Alimabous, quelques autres peuplades moins nombreuses, & à s'assurer de leurs pelleteries. Les Espagnols de Pensacole tirent de cet établissement quelques denrées, quelques marchandises.

L'embouchure du Mississipi offre un grand nombre de passes qui n'ont point de stabilité. Plusieurs se trouvent quelquefois sans eau. Il y en a quelques-unes qui ne peuvent recevoir que des canots ou des chaloupes. Une seule admet des bâtimens de cinq cents tonneaux. On a construit sur le chenal qu'ils sont forcés de suivre, une espèce de citadelle, qu'on appelle la Balise. Vingt lieues au-dessus, deux forts gardent chaque côté du fleuve, & le défendent de toute entreprise. Quoique mauvais en eux-mêmes, ils seroient plus que suffisants pour s'opposer au passage de cent vaisseaux; d'autant mieux qu'il n'en pourroit passer qu'un à la fois, & qu'aucun n'auroit la commodité, ni de jeter l'ancre, ni d'amarrer à terre.

La Nouvelle-Orléans est le premier établissement qui se présente. Elle est à trente lieues de la mer. On en jeta les fondemens en 1717; mais ce ne fut qu'en 1722 qu'elle prit quelque consistance, & devint le chef-lieu de la colonie. Alors fut tracé le plan d'une assez belle ville, qui s'est élevée insensiblement. Ses rues, toutes tirées au cordeau, se coupent & se croisent perpendiculairement. Elles forment soixante-cinq îlets, dont chacun a cinquante toises en quarré, divisées en douze emplacements, pour loger autant d'habitans. Les cabanes qui couvroient originellement ce grand espace, ont été remplacées par des maisons commodes, bâties la plupart de brique. Des canaux, qui communiquent les uns aux autres, & qu'on a jugés indispensables pour le temps du débordement, les entourent toutes. C'est sur le bord oriental du fleuve qu'a

été construite cette ville, destinée à devenir le centre de toutes les liaisons que la métropole & la colonie formeroient entr'elles. L'abord en est tel, que les plus gros navires n'ont qu'un petit pont à faire avec des vergues, pour décharger leurs marchandises. Seulement dans les grosses eaux, ils sont obligés de précipiter leur départ, parce que la grande quantité de bois que charrie alors le fleuve, s'accumuleroit dans le mouillage, & feroit rompre les plus gros cables.

Sur les deux côtés du fleuve, on voit une suite d'habitations rarement interrompue. Au-dessous de la Nouvelle-Orléans, elles ne s'étendent qu'à la distance de cinq lieues; encore sont-elles peu considérables. Plus bas le terrain commence à se retrécir, & va toujours en diminuant jusqu'à la mer. Sur cette langue de terre, on ne voit guere que des sables ou des marais mouvants, incapables de servir d'asyle à des hommes, & faits uniquement pour des oiseaux aquatiques & pour des maringouins. Les plantations, en remontant le Mississipi, vont jusqu'à dix lieues au-dessus de la ville. Les plus éloignées ont été défrichées par des Allemands, dont le travail infatigable a formé deux villages où habitent ces hommes, les plus laborieux de la colonie. Tout le long de ces quinze lieues de culture, regne une levée, nécessaire pour garantir les terres de l'inondation, qui vient régulièrement avec le printemps. Cette chaussée est préservée elle-même par des fossés larges & profonds, dont chaque champ est entouré pour faciliter l'écoulement des eaux qui pourroient renverser cette digue.

Dans tout cet espace, le sol entièrement vaseux, est très-favorable à toutes les productions qui demandent un terrain humide. Lorsqu'on veut le cultiver, on coupe par

le pied les grosses cannes dont il est couvert. Dès qu'elles sont seches, on y met le feu. Alors, pour peu qu'on fouille la terre, elle ouvre un sein fécond au riz, au maïs, à toutes sortes de grains & de légumes, excepté au froment, qui s'épuise en poussant trop d'herbes.

Peut-être les habitations répandues sur les bords du fleuve, auroient-elles été plus judicieusement placées à quatre ou cinq cents pas, ou même à une demi-lieue, sur de petites hauteurs qui ne sont pas rares. On y auroit trouvé un air plus pur, un fond solide; & vraisemblablement le bled y eût prospéré, après que les bois auroient été éclaircis. Rien n'eût égalé la fertilité des terres abandonnées à l'inondation annuelle du fleuve, qui les auroit sans cesse engraisées d'un nouveau limon, que ses eaux y devoient laisser en se retirant. Avec le temps on n'auroit vu sur les deux rives du Mississipi, que de vastes pâturages couverts d'innombrables troupeaux; qu'une suite de vergers, de jardins, de rizières capables de suffire à une grande population. Ce magnifique spectacle pouvoit s'étendre, des environs de la Nouvelle-Orléans, à toute la basse Louisiane, & la France se feroit pour ainsi dire reproduite dans le nouveau monde.

Au-lieu de cette délicieuse perspective, commence, à dix lieues au-dessous de la Nouvelle-Orléans, un désert immense, où l'on ne voit que deux foibles bourgades de Sauvages; & ce désert s'étend durant un espace de trente lieues, au bout duquel on arrive à ce qu'on appelle la Pointe-Coupée. C'est un ouvrage de l'industrie Européenne. Le Mississipi faisoit en cet endroit un grand détour. Quelques François, à force de creuser dans un petit ruisseau qui étoit derrière une pointe de terre, y firent entrer les eaux du fleuve. Elles se répandirent avec tant

d'impétuosité dans ce nouveau canal , qu'elles acheverent de couper la pointe , & dès ce moment épargnerent quatorze lieues de chemin aux navigateurs. L'ancien lit ne tarda pas d'être à sec , & se trouva bientôt couvert d'arbres , assez gros pour étonner ceux qui les avoient vus naître. Cet heureux changement donna la vie , une consistance , un nom , à l'un des meilleurs établissemens de ces contrées.

Ses habitants répandus sur les deux rives du fleuve , ont embelli leur séjour de tous les arbres fruitiers d'Europe , dont aucun n'a dégénéré. Ils cultivent pour leur consommation , du riz , du maïs ; & pour l'exportation , ils cultivent du coton , sur-tout du tabac. Le commerce des bois de construction augmente leur aisance.

Vingt lieues au-dessus de la Pointe-Coupée , le Mississipi reçoit la rivière rouge , sur laquelle les François ont bâti un fort à trente-cinq lieues de son embouchure. C'est chez les Natchitoches que fut jetté ce fondement de puissance & de commerce. Le projet étoit de faire couler dans la colonie par ce canal , l'or & l'argent du nouveau Mexique , dont quelques rameaux s'étoient étendus assez près delà. Mais la misère des habitants , & leur peu de communication avec des lieux plus riches , firent évanouir ces espérances. Le seul avantage qu'on tira de ce voisinage , fut d'y trouver les bœufs & les chevaux qui manquoient à la Louisiane. Depuis que celle-ci les a multipliés chez elle au point de se passer de secours étranger , un poste qui n'avoit pas pour base l'agriculture , n'a cessé de rétrograder ; perte d'autant plus fâcheuse , que le dépérissement de la colonie des Natchez est encore pire.

Sa position à cent dix lieues de la mer , étoit la plus favorable qu'Yberville eût rencontrée en remontant le

fleuve. Il n'en voyoit pas une qui fût plus belle, où l'on pût mieux asseoir la capitale de la colonie qu'on vouloit fonder. Tous ceux qui la visiterent après lui, furent également enchantés des avantages qu'elle offroit. Le climat étoit sain & tempéré; le sol propre au tabac, au coton, à l'indigo, à toutes sortes de cultures; le terrain assez élevé pour n'avoir rien à craindre de l'inondation; le pays ouvert, étendu, bien arrosé, à la portée de tous les établissemens qui pourroient se former. L'éloignement où il se trouvoit de l'Océan, n'empêchoit pas que les navires n'y pussent arriver. Une si belle perspective y avoit rapidement formé une colonie de plus de cinq cents hommes, lorsque leur insupportable ambition les fit tous périr de la main des sauvages qu'ils avoient irrités. Ceux qui vinrent les remplacer & venger leur mort, ne firent pas mieux prospérer cet établissement; soit que ce fût négligence de leur part, soit qu'ils trouvassent des difficultés nouvelles.

Cent vingt lieues au-dessus de Natchez, est la colonie des Acansas. Elle seroit devenue fort considérable, si les neuf mille Allemands qu'on avoit levés dans le Palatinat, pour la former, y fussent arrivés. C'étoit un peuple bon & laborieux. Il périt avant de toucher au terme. Les Canadiens qui s'y fixerent en descendant le fleuve, y trouverent un climat délicieux, un terrain fertile, de l'aisance & de la tranquillité. L'habitude qu'ils avoient prise au Canada de vivre avec des sauvages, les engagea à épouser, sans peine, les filles des Acansas, & ces alliances eurent les suites les plus heureuses. On ne vit jamais le moindre refroidissement entre deux nations si différentes, que l'hymen avoit unies. Elles ont vécu dans ce commerce, & cette réciprocité de bons offices que réclamoit

la vicissitude des situations amenées par le cours des temps.

On retrouve une image de cette harmonie, mais avec beaucoup moins d'égalité, chez les Illinois, qui sont à trois cents lieues des Acanfas : car les peuples ne se touchent pas en Amérique comme en Europe, & n'en sont que plus indépendants, soit au-dehors, soit au-dedans. Ils n'ont point de chefs liés entr'eux pour se les arracher, se les sacrifier tour-à-tour, & les rendre si malheureux, qu'ils n'ayent rien à gagner ou à perdre, en changeant de patrie & de maître. La nation des Illinois, placée le plus au Nord de la Louisiane, étoit continuellement battue, & toujours à la veille d'être détruite par les Iroquois, & par d'autres nations qui la pressoient au Septentrion, lorsqu'elle vit arriver les François du Canada. Ces Européens, dont la valeur étoit renommée dans ce canton du nouveau monde, furent accueillis & recherchés, comme le meilleur rempart qu'on pût opposer à un ancien ennemi toujours acharné. Les étrangers se sont multipliés jusqu'à former six villages considérables, tandis que les indigènes, autrefois très-nombreux, ont été réduits à trois bourgades, dont la population réunie n'excede pas deux mille âmes. Les uns & les autres ont abandonné la rivière qui donnoit son nom au pays, pour venir s'établir vers son embouchure sur les rives plus fécondes & plus riantes du Mississipi. Cet établissement, dont il n'est pas possible d'exagérer la fertilité, est devenu le grenier de la colonie entière, & pourroit lui fournir des bleds en abondance, quand même elle seroit toute peuplée jusqu'à la mer. Mais, combien elle est restée loin de cette prospérité !

Jamais, dans son plus grand éclat, la Louisiane n'eut plus de cinq mille blancs, en y comprenant même douze

cents hommes qui formoient son état militaire. Cette faible population étoit dispersée aux bords du Mississipi, dans un espace de cinq cents lieues, & soutenue par deux ou trois mauvais forts, plus ou moins écartés. Cependant elle n'étoit point engendrée de cette écume de l'Europe, que la France avoit comme vomie dans le nouveau monde, au temps du système. Tous ces misérables avoient péri, heureusement sans se reproduire. Les colons de la Louisiane, étoient des hommes forts & robustes, fortis du Canada, ou des soldats congédiés, qui avoient su préférer les travaux de l'agriculture à la fainéantise, où le préjugé les laissoit orgueilleusement croupir. Les uns & les autres recevoient du Gouvernement, non-seulement un terrain convenable, & de quoi l'ensemencer, mais encore un fusil, une hache, une pioche, une vache & son veau, un coq & six poules, avec une nourriture saine & abondante durant trois ans. Des officiers & quelques hommes riches avoient grossi ces commencements de population, par des plantations considérables qui occupoient six mille esclaves.

Mais le fruit de leur travail étoit peu de chose. Les exportations de la colonie ne s'élevoient guere, chaque année, qu'à deux cents mille écus. C'étoient du riz, des planches, du maïs, des légumes pour les isles à sucre; du coton, de l'indigo, du tabac & des pelleteries pour la métropole.

XVIII.

Ce que
les Fran-
çois pou-
voient
faire dans
la Loui-
siane.

Peut-être cet établissement, que la nature sembloit destiner à une grande prospérité, n'auroit-il pas languì, sans la faute qu'on fit, dès l'origine, d'accorder des terres au hasard, & selon le caprice de ceux qui les demandoient. On n'auroit pas vu des colons isolés & séparés entr'eux par des déserts de plusieurs centaines de lieues, vouloir

se faire une habitation qui formeroit un Etat en Europe. Etablis dans un centre commun, ils auroient pu se prêter des secours mutuels; & vivant sous les mêmes loix, jouir de tous les avantages d'une société régulière & bien ordonnée. A mesure que la population auroit augmenté, le cercle des défrichements se seroit étendu. Au-lieu de quelques hordes de sauvages, on eût vu naître une colonie florissante, qui seroit devenue peut-être une nation puissante; que d'avantages il en fût résulté pour la France même!

Cet Etat qui achete par an à l'étranger dix-sept millions de livres pesant de tabac, auroit aisément tiré de la Louisiane cette production. Douze ou quinze mille hommes, bons cultivateurs, auroient pourvu à cette branche de consommation pour tout le Royaume. Ainsi le pensoit & l'espéroit le Gouvernement, quand il fit arracher, en Guyenne, toutes les plantations de tabac. Convaincu que les terres de cette Province étoient propres à des cultures de première nécessité, plus riches & plus importantes, il crut servir à la fois la métropole & la colonie, en assurant à la Louisiane naissante, le débouché de la production qui, demandant le moins de temps, d'expérience & de frais, y pouvoit le mieux réussir & rapporter le plus. Le discrédit où tomba Law, auteur de ce projet, fit avorter & périr ses vues les plus raisonnables, avec celles qui n'avoient pour base qu'une imagination déréglée. Les fermiers que flattoit cette méprise, n'oublièrent rien pour la perpétuer; & il doit être permis à tout citoyen de dire, que ce n'est pas un des moindres maux que la finance ait faits à la monarchie.

Les richesses que le tabac eût fait entrer dans la colonie, lui auroient ouvert les yeux sur l'utilité des vastes &

belles prairies dont elle est remplie. Bientôt elles se fussent couvertes de nombreux troupeaux, dont les cuirs auroient dispensé la métropole d'en acheter de plusieurs nations, & dont la chair préparée & salée auroit remplacé le bœuf d'Irlande dans les isles. Les chevaux & les mulets s'y étant multipliés dans la même proportion que le bétail à corne, auroient tiré les colonies Françaises de la dépendance où elles ont toujours été des Anglois & des Espagnols, pour cet objet indispensable.

Les esprits une fois mis en mouvement, eussent monté d'une branche d'industrie à l'autre. On ne pouvoit se refuser à la construction des vaisseaux. Les matériaux étoient sous la main. Le pays étoit couvert de bois, nécessaires pour le corps du navire. La mâture & le goudron se trouvoient dans les pins, qui remplissoient les côtes. Le chêne ne manquoit pas pour le bordage, & il pouvoit être remplacé par le cyprès, moins sujet à se fendre, à se courber, à se rompre, & propre à racheter, avec un peu d'épaisseur, ce que la nature lui refusoit de force & de dureté. Il étoit facile de faire croître du chanvre, pour les voiles & les cordages. Peut-être n'y eût-il fallu porter que du fer; encore est-il plus que probable qu'il en existe des mines dans la Louisiane. On peut conjecturer que le Gouvernement, éclairé par les succès des particuliers, n'auroit pas tardé à construire des ateliers pour les besoins de sa marine; & qu'il auroit eu dans la colonie, des arsenaux tout prêts à équiper des flottes dans l'Amérique même.

Les forêts ainsi défrichées sans frais & même à profit, auroient laissé le sol libre aux grains, aux cotons, à l'indigo, au lin, à l'olivier, même à la soie, lorsqu'une population abondante auroit permis de se livrer à une occupation à laquelle la douceur du climat, la multiplication des

mûriers, quelques expériences heureuses ne cessent d'inviter. Que n'eût-on pas fait d'une possession où le ciel est tempéré, le terrain uni, vierge, fertile, & qui jusqu'alors avoit été moins habité que parcouru par quelques vagabonds aussi inappliqués que mal-habiles ?

Si la Louisiane fût parvenue à la fécondité que la nature y sembloit attendre de la main des hommes, on n'auroit pas tardé à rendre son entrée plus accessible & plus commode. Avec des attentions suivies, on y auroit pu réussir sans une grande dépense. Il suffisoit de boucher avec les arbres flottants que le fleuve entraîne, cette foule de petites passes qui nuisent plus à la navigation, qu'elles ne paroissent y servir. Toute la force du courant réunie dans un seul canal, en auroit creusé nécessairement l'embouchure, & eût emporté peut-être la barre qui la tient presque fermée. Alors les plus gros vaisseaux feroient entrés dans le Mississipi, avec plus de sûreté que n'en ont jamais trouvé les plus médiocres. Ensuite on auroit diminué la lenteur de leur marche vers la Nouvelle-Orléans, en abattant les forêts épaisses, qui, jusqu'à présent, ont intercepté les vents. Tous les arts, tous les biens feroient nés les uns des autres, pour former dans cette vaste plaine de l'Amérique, une colonie florissante & vigoureuse.

Mais la France a méconnu tant d'avantages, quand elle a cédé un pays qui sembloit devoir être sa dernière ressource dans ses pertes, à l'Espagne, qui ne pouvoit qu'en être surchargée. Ce sera peut-être long-temps aux yeux de la politique un problème, de savoir si ce traité de cession n'est pas également funeste à deux Couronnes qui s'affoiblissent également, l'une en perdant ce qu'elle cède, l'autre en acceptant ce qu'elle ne sauroit garder. Mais au tribunal de la morale, ne sera-ce pas un crime d'avoir vendu

XIX.

La France a cédé la Louisiane aux Espagnols. En avoit-elle le droit ?

ou donné des citoyens à une Puissance étrangère ? De quel droit, en effet, un Prince dispose-t-il d'un peuple qui ne consent pas à changer de maître ?

Les nations doivent-elles tout aux Rois, & les Rois ne doivent-ils rien aux nations ? Que signifie donc le droit des gens ? N'est-il que le droit des Princes ? Ceux-ci ne tiennent, disent-ils, leur pouvoir que de Dieu seul. Cette maxime, imaginée par le Clergé, qui ne met les Rois au-dessus des peuples, que pour commander aux Rois même au nom de la Divinité, n'est donc qu'une chaîne de fer qui tient une nation entière sous les pieds d'un seul homme ? ce n'est donc plus un lien réciproque d'amour & de vertu, d'intérêt & de fidélité, qui fait régner une famille au milieu d'une société ? Si l'obéissance des peuples est une loi de conscience imposée par Dieu seul, ils peuvent donc en appeler aux interprètes de cette volonté éternelle, contre l'abus de l'autorité subordonnée à ce grand Être ? Si l'on fait de l'obéissance passive une loi de religion, dès-lors elle est soumise, comme toutes les autres loix religieuses, au tribunal de la conscience ; & dans un Etat où l'on reconnoît la loi de Dieu pour la première, il faut attendre que la décision de l'Eglise éclaire & dirige les consciences, sur l'étendue & la nature du pouvoir des Rois. En vain dira-t-on que les livres saints ordonnent eux-mêmes d'obéir aux Puissances de la terre. C'est à l'Eglise que la lettre & le sens de ces livres ont été révélés, & par l'Eglise, aux nations qui les ont adoptés. Elle seule peut donc savoir jusqu'à quel point, & à quel dessein, Dieu a confié son autorité aux Puissances de la terre. Les Rois, en s'appuyant des textes de la Bible, se remettent dès-lors sous la tutelle des Ministres de l'évangile. Ainsi, quand ils empruntent les armes du Clergé pour tenir les peuples

dans les fers, le Clergé peut retirer ses propres armes, & s'en servir contre les Rois. Il trouvera dans l'évangile même, où ils ont pris le droit de régner, un bouclier à opposer contre l'épée, & le glaive contre le glaive.

C'est donc en vain que les Princes ont recours au ciel pour rappeler leurs droits, quand ils manquent à leurs devoirs. La loi qu'ils invoquent, s'élève contr'eux. Elle tonne, & les foudroie par la bouche des Pontifes. Elle crie au fond des cœurs d'un peuple qui gémit. Ainsi leur puissance n'en est pas moins conditionnelle, précaire, interprétative; elle n'est pas moins limitée par le code religieux, où ils l'ont puisée, qu'elle ne doit l'être par le code naturel des nations : car la religion étant l'unique frein du despotisme, seul pouvoir qui se croie établi de Dieu même, & les fondements de ce pouvoir n'étant pas plus évidents que les dogmes & les principes de la religion qui lui sert de base; le despote tombe entre les mains du Clergé, si le peuple est dirigé par des Prêtres, ou à la discrétion de ses sujets, parce qu'au défaut de Pontifes, ils sont eux-mêmes les juges de la foi.

Mais pourquoi l'autorité voudrait-elle se déguiser qu'elle vient des hommes? La nature, l'expérience, l'histoire, le sentiment intérieur, apprennent assez aux Rois qu'ils tiennent des peuples tout ce qu'ils possèdent, soit qu'ils l'aient conquis par les armes, soit qu'ils l'aient acquis par des traités. Puisqu'on reçoit du peuple tous les fruits de l'obéissance, pourquoi ne pas accepter de lui seul tous les droits de l'autorité? Qu'a-t-on à craindre des volontés qui se donnent, & que gagne-t-on à l'abus d'une puissance qu'on usurpe? Ne faut-il pas la retenir par la violence, quand on s'en est emparé par surprise? Et quel est le bonheur d'un Prince qui ne commande que par la for-

ce, & n'est obéi que par la crainte ? Est-il tranquille sur le trône, lorsqu'il se voit forcé de dire, pour régner, que c'est de Dieu seul qu'il a reçu sa couronne ? Tout homme ne tient-il pas encore plus de Dieu sa vie & sa liberté, le droit imprescriptible de n'être gouverné que par la raison & par la justice ?

Mais qu'a-t-on besoin d'invoquer le sacré nom de Dieu, dont il est si facile d'abuser ? Dans les siècles malheureux de l'enthousiasme de religion, on a pu repâître de mots ambigus les esprits égarés par un fanatisme épidémique. Mais dans le calme de la paix & de la raison, lorsqu'un État s'est policé, agrandi, affermi par l'esprit de discussion & de calcul, par les recherches & la découverte des vérités utiles, que la physique offre à la morale pour le maintien de la politique, est-ce alors qu'il faut encore chercher dans les ténèbres de l'ignorance & de l'erreur, les fondements d'une autorité légitime ? Le bien & le salut des peuples, voilà la suprême Loi d'où toutes les autres dépendent, & qui n'en reconnoît point au-dessus d'elle. C'est-là, sans doute, la véritable Loi fondamentale de toutes les sociétés. C'est par elle qu'il faut interpréter les loix particulières qui doivent toutes émaner de ce principe, en être le développement & le soutien.

Or, en appliquant cette règle aux traités de partage & de cession que les Rois font entr'eux, voit-on qu'ils aient le droit d'acheter, de vendre & d'échanger les peuples sans les consulter ? Quoi, les Princes s'arrogeront le droit barbare d'aliéner ou d'hypotéquer leurs Provinces & leurs sujets, comme des biens meubles & immeubles ; tandis que les appanages de leur maison, les forêts de leur domaine, les joyaux de leur couronne, sont des effets inaliénables & sacrés, auxquels on n'ose toucher dans les be-

soins les plus pressants d'un Etat !... J'entends une voix qui crie du fond de l'Amérique ; c'est la voix d'une nombreuse colonie : elle dit à sa métropole :

„ Que t'ai-je fait , pour me livrer à un étranger ? Ne
„ suis-je pas sortie de ton sein ? N'ai-je pas semé , plan-
„ té , cultivé , moissonné pour toi seule ? Quand tes vais-
„ seaux m'exporterent sur ces rivages si différents de ton
„ heureux climat , ne me promis-tu pas de me couvrir
„ toujours de tes armes & de tes voiles ? N'ai-je pas com-
„ battu pour tes droits , & défendu le sol que tu m'a-
„ vois donné ? Après l'avoir fertilisé de mes sueurs , ne
„ l'ai-je pas arrosé de mon sang pour te le conserver ?
„ Tes enfants sont mes peres ou mes freres ; tes loix fai-
„ soient ma gloire , & ton nom mon honneur. J'ai tâché
„ de l'illustrer , ce nom , chez les nations même qui ne
„ le connoissoient pas. Je t'avois fait des amis & des al-
„ liés parmi les sauvages. J'aimois à croire qu'un jour je
„ pourrois être l'égale de tes rivaux , la terreur de tes en-
„ nemis. Mais non , tu m'as abandonnée. Tu m'as enga-
„ gée à mon insu , par un marché , dont le secret
„ même étoit une trahison. Mere insensible , ingrate ,
„ as-tu pu rompre , contre le vœu de la nature , les nœuds
„ qui m'attachoient à toi par ma naissance même ? Quand
„ je te rendois , par le tribut de mes pénibles labeurs , le
„ sang & le lait que j'avois reçu de tes veines , je n'aspi-
„ rois qu'à la consolation de vivre & de mourir sous ta
„ loi. Tu ne l'as pas voulu. Tu m'as arrachée à ma fa-
„ mille , pour me donner à un maître qui n'étoit pas de
„ mon choix. Rends-moi mon pere , cruelle ; rends-moi
„ à celui dont j'ai appris à bégayer le nom dès ma plus
„ tendre enfance. Tu peux bien me soumettre malgré
„ moi-même au joug que mon cœur repousse ; mais ce

„ ne fera que pour un temps. Je languirai, je périrai de
 „ douleur & de foiblesse : ou si je reprends de la vie &
 „ des forces, ce sera pour me soustraire aux liens que je
 „ déteste; dussé-je me livrer à tes ennemis. „

La Louisiane opprimée en effet par ses nouveaux maîtres, a voulu se couer un joug qu'elle avoit en horreur, avant même de l'avoir porté; mais repoussée par la France, quand elle venoit se rejeter dans ses bras, elle est retombée dans les fers qu'elle avoit tenté de briser. Les cruautés qu'un Gouvernement outragé n'a pas manqué d'exercer contre elle, n'ont fait qu'augmenter une haine trop antique pour s'éteindre. Avec ces dispositions, la colonie ne peut guere se flatter de quelque prospérité; quoique le Canada ait changé de métropole, il ne trouvera pas les mêmes obstacles à son amélioration.

XX. Cette vaste contrée se trouvoit à l'époque de la pacifica-
 État du tion d'Utrecht, dans un état de foiblesse & de misere in-
 Canada à concevable. C'étoit la faute des premiers François, qu'on
 la paix avoit vus s'y jeter plutôt que s'y établir. La plupart s'é-
 d'Utrecht toient contents de courir les bois. Les plus raisonnables
 avoient essayé quelques cultures; mais sans choix & sans
 suite. Un terrain où l'on avoit bâti & semé à la hâte, étoit
 aussi légèrement abandonné que défriché. Cependant les
 dépenses que faisoit la métropole dans cet établissement,
 & le commerce des pelleteries, donnerent, par intervalle,
 quelque aisance aux habitants. Mais ils la perdirent bien-
 tôt, dans une suite de guerres malheureuses. En 1714,
 les exportations du Canada ne passaient pas cent mille
 écus. Cette somme, jointe à celle de trois cents cinquante
 mille livres, que le Gouvernement y versoit chaque an-
 née, étoit toute la ressource de la colonie pour payer les
 marchandises qui lui venoient d'Europe. Aussi en rece-
 voit-

voit-elle si peu, qu'on étoit assez généralement réduit à se couvrir de peaux, à la manière des sauvages. Telle étoit la déplorable situation du plus grand nombre des vingt mille François, qu'on comptoit dans ces régions immenses.

Le bon esprit qui se répandit alors dans une grande partie du globe, tira le Canada de l'engourdissement où il avoit été si long-temps plongé. On voit par les dénombrements de 1753 & de 1758, qui ont donné à-peu-près les mêmes résultats, que la population s'y éleva à quatre-vingt onze mille âmes, indépendamment des troupes régliées, qui furent plus ou moins nombreuses selon les circonstances.

Ce calcul ne comprenoit par les nombreux alliés répandus dans un espace de douze cents lieues de long, sur une assez grande largeur; ni même les seize mille Indiens domiciliés au centre ou dans le voisinage des habitations Françaises. Les uns ni les autres ne furent jamais sujets. Au milieu d'une grande colonie Européenne, les moindres peuplades gardoient leur indépendance. Tous les hommes parlent de la liberté; les sauvages seuls la possèdent. Ce n'est pas simplement la nation entière, c'est l'individu qui est vraiment libre. Le sentiment de son indépendance agit sur toutes ses pensées, sur toutes ses actions. Il entreroit dans le palais d'un despote de l'Asie, comme dans la cabane d'un laboureur, sans être ébloui, ni des richesses, ni de la puissance. C'est l'espece, c'est l'homme, c'est son égal qu'il aime & qu'il respecte. Il ne pourroit que haïr un maître, & le tuer.

Une partie des habitants de la colonie Française étoit concentrée dans trois villes. Quebec, capitale du Canada, est à quinze cents lieues de la France, & à cent vingt

XXI.

Popula-
tion, cul-
tures,
mœurs,
Gouver-
nement,
pêche-
ries, in-
dustrie,
finances
du Cana-
da.

lieues de la mer. Bâtie en amphithéâtre sur une péninsule formée par le fleuve Saint-Laurent & par la rivière Saint-Charles, elle domine de vastes campagnes qui l'enrichissent, & une rade très-sûre, ouverte à plus de deux cents vaisseaux. Son enceinte est de trois milles. Les eaux & les rochers en couvrent les deux tiers, & la défendent encore mieux que les fortifications, élevées sur les remparts qui coupent la péninsule. Ses maisons sont d'une assez bonne architecture. On y comptoit environ dix mille âmes au commencement de 1759. C'étoit le centre du commerce, & le siége du Gouvernement.

La ville des Trois-Rivieres, bâtie dix ans après Québec, & située trente lieues plus haut, dut sa naissance à la facilité que les Sauvages du Nord devoient y trouver pour faire leurs échanges. Mais cet établissement qui fut brillant dans son origine, n'a jamais pu pousser sa population au-delà de quinze cents habitants; parce que le commerce des pelleteries ne tarda pas à se détourner de ce marché, pour se porter tout entier à Montréal.

C'est une île longue de dix lieues, large de quatre au plus, formée par le fleuve Saint-Laurent, soixante lieues au-dessus de Québec. De tous les pays qui l'environnent, il n'en est point où le climat soit aussi doux, la nature aussi belle, la terre aussi fertile. Quelques cabanes qui s'y étoient comme rassemblées au hasard en 1640, se changèrent en une ville régulièrement bâtie & bien percée, qui contenoit quatre mille habitants. Elle fut d'abord exposée aux insultes des Sauvages; mais on l'entoura d'une mauvaise palissade, & bientôt d'un mur crenelé d'environ quinze pieds de hauteur. Elle dégénéra, lorsque les incursions des Iroquois obligèrent les François de jeter des forts plus loin, pour s'assurer du commerce des fourrures.

Les autres colons qui n'étoient point renfermés dans les remparts de ces trois villes, n'habitoient point de bourgades; mais ils étoient épars sur les rives du fleuve Saint-Laurent. On n'en voyoit point auprès de son embouchure. Le terrain y est montueux, stérile, & ne laisse pas mûrir les grains. Les habitations commençoient au Sud cinquante lieues, au Nord vingt lieues, plus bas que la ville de Quebec; fort éloignées entr'elles, & sur des terres d'un médiocre rapport. Ce n'étoit qu'au voisinage de cette capitale, que commençoient les champs vraiment fertiles; mais dont la bonté croissoit à mesure qu'on avançoit vers Montréal. Rien de plus délicieux à voir que les riches bordures de ce long & vaste canal. Des bois jettés çà & là, qui décoroient des montagnes chevelues, des prairies couvertes de troupeaux, des champs couronnés d'épics, des ruisseaux qui se perdoient dans le fleuve, des Eglises & des châteaux que l'on découvroit de distance en distance au travers des arbres, tout cela formoit une continuité de paysages que l'œil ne se lassoit pas d'admirer. Le spectacle auroit été bien plus touchant encore, si l'on eût observé l'édit de 1745, qui défendoit au colon de diviser ses possessions, à moins qu'elles n'eussent un arpent & demi de front, sur trente ou quarante de profondeur. Des héritiers indolents n'auroient plus déchiré les dépouilles de leur pere. Ils auroient été contraints de former de nouvelles plantations; & de vastes terrains en friche, n'auroient plus séparé des plaines riches & cultivées.

La nature elle-même dirigeoit les travaux du cultivateur. Elle lui avoit appris à dédaigner les terres aquatiques, sablonneuses; celles où le pin, le sapin, le cèdre cherchoient un asyle isolé. Mais quand il voyoit un sol

couvert d'érables, de chênes, de hêtres, de charmes & de merisiers, il pouvoit, sans engrais, lui demander vingt pour un en froment, trente pour un en bled d'Inde.

Toutes les possessions, quoique d'une étendue inégale, en avoient une suffisante pour les besoins du colon. Il y en avoit peu qui ne donnassent indifféremment du seigle, du maïs, de l'orge, du lin, du chanvre, du tabac, des légumes, des herbes potageres en abondance & d'une excellente qualité.

La plupart des habitants avoient une vingtaine de moutons, dont la toison leur étoit précieuse; dix ou douze vaches, qui leur donnoient du lait; cinq ou six bœufs, consacrés au labourage. Tous ces animaux étoient petits, mais d'une chair exquise. Ils faisoient portion d'une aisance inconnue, en Europe, aux gens de la campagne.

Cette espece d'opulence permettoit aux colons d'avoir un assez grand nombre de chevaux, qui n'étoient pas beaux, mais durs à la fatigue, & propres à faire sur la neige des courses prodigieuses. Aussi se plaisoit-on à les multiplier dans la colonie, & pouffoit-on ce goût jusqu'à leur prodiguer, pendant l'hyver, des grains que les hommes regrettoient quelquefois en d'autres saisons.

Telle étoit la position des quatre-vingt trois mille François dispersés ou réunis sur les rives du fleuve Saint-Laurent. Au-dessus de sa source & dans les contrées connues sous le nom de pays d'en-haut, on en voyoit huit mille, plus communément adonnés à la chasse & au commerce, qu'à l'agriculture.

Leur premier établissement étoit Cataracoui, ou le fort de Frontenac, bâti en 1671 à l'entrée du lac Ontario, pour arrêter les incursions des Anglois & des Iroquois.

La baye de ce lieu servoit de port à la marine marchande & militaire qu'on avoit formée sur cette espece de mer, où les tempêtes ne sont guere moins fréquentes, ni moins terribles, que sur l'Océan.

Entre le lac Ontario & le lac Erié, qui ont chacun trois cents lieues de circuit, est un continent de quatorze lieues. Cette terre est coupée vers le milieu par le fameux fault de Niagara, qui, par sa hauteur, sa largeur, sa forme, & par la quantité, l'impétuosité de ses eaux, passe avec raison pour la plus étonnante cataracte du monde. C'est au-dessus de cette magnifique & terrible cascade, que la France avoit élevé des fortifications, dans le dessein d'empêcher les Sauvages de porter leurs pelleteries à la nation rivale.

Au-delà du lac Erié, s'étend une terre distinguée sous le nom de Détroit. Elle surpasse tout le Canada par la douceur du climat, par la beauté, la variété du paysage, par la fertilité du sol, par l'abondance de la chasse & de la pêche. La nature a tout prodigué, pour en faire un séjour délicieux. Mais ce ne fut pas la beauté du lieu qui engagea les François à s'y établir vers le commencement du siecle. Ce fut plutôt le voisinage de plusieurs nations Sauvages, dont on pouvoit tirer beaucoup de fourrures. Ce commerce s'accrut avec assez de rapidité.

Le succès de ce nouvel établissement fit décheoir le poste de Michillimakinac, placé cent lieues plus loin entre le lac Michigan, le lac Huron, & le lac Supérieur, tous trois navigables. La plus grande partie du commerce qu'on y faisoit avec les naturels du pays, se porta au Détroit où il se fixa.

Outre les forts dont nous venons de parler, on en voyoit de moins considérables, élevés çà & là sur des ri-

vieres ou dans des gorges de montagnes. Car le premier sentiment de l'intérêt, est la défiance; & son premier mouvement est pour l'attaque ou pour la défense. Chacun de ces forts avoit une garnison, qui couvroit de ses armes les François établis aux environs. De leur réunion, résul-
toit le nombre de huit mille ames, qu'on comptoit dans les pays d'en-haut.

Tous les colons de cette nation, établis au Canada, n'avoient pas des mœurs dignes du climat qu'ils habitoient. Ceux qui vivoient à la campagne, passaient l'hyver dans l'inaction, assis gravement auprès d'un poêle; quand le printemps les appelloit au travail indispensable des terres, ils labouroient superficiellement sans engrais, ensemençoient sans soin, & rentroient dans leur profond loisir, en attendant la saison de la maturité. Dans un pays où les habitants étoient trop glorieux ou trop indolents pour s'engager à la journée, chaque famille étoit réduite à faire elle-même sa récolte; & l'on ne voyoit point cette vive allégresse, qui, dans les beaux jours de l'été, anime des moissonneurs réunis pour faucher ensemble de vastes guérets. La récolte des Canadiens ne s'étendit jamais qu'à quelque peu de grains de chaque espece, à peu de foin & de tabac, à quelques pommiers à cidre, à des choux & à des oignons. C'est tout ce qui formoit une de leurs plantations.

D'où venoit cet excès de négligence ou de paresse? De plusieurs causes. Le froid excessif des hyvers, qui suspendoit le cours des fleuves, enchaînoit toute l'activité des hommes. L'habitude du repos, qui, durant huit mois, étoit comme la suite d'une saison si rigoureuse, rendoit le travail insupportable, même dans les beaux jours. Les fêtes nombreuses d'une religion qui s'est étendue

que par les fêtes même, empêchoient la naissance, interrompoient le cours de l'industrie. Il est si facile, si naturel d'être dévot, quand c'est pour ne rien faire! Enfin la passion des armes qu'on avoit excitée à dessein parmi ces hommes courageux & fiers, achevoit de les dégoûter des travaux champêtres. Uniquement épris de la gloire militaire, ils n'aimoient rien tant que la guerre, quoiqu'ils la fissent sans paye.

Les habitants des Villes, sur-tout de la Capitale, passaient l'hiver comme l'été, dans une dissipation générale & continuelle. On ne leur trouvoit aucune sensibilité pour le spectacle de la nature, ni pour les plaisirs de l'imagination; nul goût pour les sciences, pour les arts, pour la lecture, pour l'instruction. L'amusement étoit l'unique passion; & la danse faisoit, dans les assemblées, les délices de tous les âges. Ce genre de vie donnoit le plus grand empire aux femmes, qui avoient tous les appas, excepté ces douces émotions de l'ame, qui seules font le prix & le charme de la beauté. Vives, gayer, coquettes & galantes, elles étoient plus heureuses d'inspirer une passion, que de la sentir. On remarquoit dans les deux sexes plus de dévotion que de vertu, plus de religion que de probité, plus d'honneur que de véritable honnêteté. La superstition y affoiblissoit le sens moral, comme il arrive par-tout où l'on se persuade que les cérémonies tiennent lieu de bonnes œuvres, & que les crimes s'effacent par des prières.

L'oisiveté, les préjugés, la frivolité n'auroient pas pris cet ascendant au Canada, si le Gouvernement avoit su y occuper les esprits à des objets utiles & solides. Mais tous les colons y devoient, sans exception, une obéissance aveugle à une autorité purement militaire. La marche

lente & sûre des loix, n'y étoit pas connue. La volonté du Chef ou de ses Lieutenants, étoit un oracle qu'on ne pouvoit même interpréter, un décret terrible qu'il falloit subir sans examen. Les délais, les représentations, les excuses de l'honneur étoient des crimes aux yeux d'un despote, qui avoit usurpé le pouvoir de punir ou d'absoudre par sa simple parole. Il tenoit dans ses mains les graces & les peines, les récompenses & les destitutions, le droit d'emprisonner sans ombre de délit, le droit plus redoutable encore de faire révéler comme des actes de justice, toutes les irrégularités de son caprice.

Cet absolu pouvoir ne se borna pas dans les premiers temps, aux choses dépendantes de la guerre & de l'administration politique. Il s'étendit à la juridiction civile. Le Gouverneur décidait arbitrairement & sans appel, de tous les procès qui s'élevoient entre les colons. Heureusement ces contestations naissoient rarement dans un pays où tout étoit, pour ainsi dire, en commun. Une autorité si dangereuse fut maintenue jusqu'en 1673, époque à laquelle on érigea dans la Capitale un tribunal pour juger définitivement tous les procès de la colonie. La coutume de Paris, modifiée par des combinaisons locales, forma le code de ses loix.

Ce code ne fut point mutilé ni défiguré, par un mélange de loix fiscales. L'administration des finances ne percevoit au Canada que quelques foibles lods & ventes; une légère contribution des habitants de Quebec & de Montréal pour l'entretien des fortifications de ces places; des droits, mais trop forts, sur l'entrée, sur la sortie des denrées & des marchandises. Tous ces objets ne produisoient au filé, en 1747, qu'un revenu de deux cents soixante mille deux cents livres.

Les terres n'étoient pas imposées par le Gouvernement ; mais elles ne jouissoient pas pour cela d'une exemption entiere. Dès les premiers jours de la colonie , on avoit commis une grande faute , en accordant à des Officiers , à des Gentilshommes , un terrain de deux à quatre lieues de front , sur une profondeur illimitée. Ces grands propriétaires , hors d'état par la médiocrité de leur fortune & leur peu d'aptitude à la culture , de mettre en valeur de si vastes possessions , furent comme forcés de les distribuer à des soldats ou à des cultivateurs , à la charge d'une redevance perpétuelle. C'étoit introduire en Amérique une image du Gouvernement féodal , qui fut long-temps la ruine de l'Europe. Le Seigneur cédoit quatre-vingt-dix arpents à chacun de ses vassaux , qui , de leur côté , s'engageoient à moudre à son moulin , à lui payer annuellement un ou deux sols par arpent , & un demi-minot de bled pour la concession entiere. Ces droits , quoique médiocres , faisoient subsister un grand nombre de gens oisifs , aux dépens de la seule classe des citoyens , dont il falloit peupler une colonie. Ses vrais habitants , les hommes laborieux , virent encore augmenter le fardeau d'une noblesse rentiere , par la surcharge des exactions du Clergé. On imposa en 1667 l'obligation de la dixme. Il est vrai qu'elle fut réduite au vingt-sixieme des récoltes , malgré les clameurs de ce corps avide ; mais c'étoit encore une vexation , dans un pays où les Ecclesiastiques avoient un domaine qui suffisoit à leur subsistance.

Tant d'entraves jettées d'avance sur l'agriculture , mirent la colonie dans l'impuissance de payer ce qu'il lui falloit tirer de la métropole. Le ministère de France en fut enfin si convaincu , qu'après s'être toujours obstinément refusé à l'établissement des manufactures en Amérique , il

crut en 1706 devoir même les y encourager. Mais ses invitations tardives ne produisirent que de foibles efforts. Peu de toiles communes, & quelques mauvaises étoffes de laine, épuisèrent toute l'industrie des colons.

Les pêcheries ne les tentoient guere plus que les manufactures. La seule qui fût un objet d'exportation, étoit celle du loup-marin. Cet animal a été rangé parmi les poissons, quoiqu'il ne soit pas muet, & que, né constamment à terre, il y vive plus communément que dans l'eau. Sa tête approche un peu de celle du dogue. Il a quatre pattes fort courtes, sur-tout celles de derriere, qui lui servent plutôt à ramper qu'à marcher. Aussi sont-elles en forme de nageoire, tandis que celles de devant ont des ongles. Il a la peau dure, & couverte d'un poil ras. Il naît blanc, mais il devient roux ou noir, en croissant. Quelquefois il réunit les trois couleurs.

On distingue deux sortes de loup-marin. Ceux de la plus grosse espece pesent jusqu'à deux mille livres, & semblent avoir le nez plus pointu que les autres. Les petits, dont la peau est communément tigrée, sont plus vifs, plus adroits à se tirer des pieges qu'on leur tend. Les sauvages les apprivoisent jusqu'à s'en faire suivre.

C'est sur des rochers, & quelquefois sur la glace, que les uns & les autres s'accouplent, & que les meres font leurs petits. Leur portée ordinaire est de deux; & elles les allaitent souvent dans l'eau, mais plus souvent à terre. Quand elles veulent les accoutumer à nager, elles les portent, dit-on, sur le dos, les laissent aller de temps en temps dans l'eau, puis les reprennent, & continuent ce manège jusqu'à ce qu'ils soient en état de braver seuls les flots. La plupart des petits oiseaux voltigent de branche en branche, avant de voler dans l'air. L'aigle porte ses

aiglons, pour les accoutumer à délier les vents. Est-il surprenant que le loup marin, né sur la terre, exerce ses petits à vivre dans l'eau?

La manière de pêcher cet amphibie, est très-simple. Sa coutume, quand il est en mer, est d'entrer dans les anses avec la marée. Dès qu'on a reconnu quelque endroit où ils viennent en grand nombre, on l'environne de filets & de pieux, sans autre précaution que de laisser un petit espace par où ils puissent entrer. Quand la marée est haute, on bouche l'ouverture; & après que la mer s'est retirée, la proie demeure à sec. On n'a d'autre peine que de l'assommer. Quelquefois on suit, dans un canot, ces poissons à leur rendez-vous, & on les tue à coups de fusil, aussi-tôt qu'ils mettent la tête hors de l'eau pour respirer. S'ils ne sont que blessés, on les prend aisément. Sont-ils tués, ils s'enfoncent; mais de gros chiens, élevés à les pêcher à sept ou huit brasses de profondeur, vont les chercher & les rapportent.

La peau des loups-marins sert originairement à faire des manchons. On l'employa depuis à couvrir des malles, à faire des souliers & des bottines. Lorsqu'elle est bien tannée, elle a presque le même grain que le maroquin. Si d'une part elle est moins fine, de l'autre, elle conserve plus long-temps sa fraîcheur.

On convient généralement que la chair du loup-marin n'est pas mauvaise; mais on gagne davantage à la réduire en huile. Il suffit pour cela de la mettre sur le feu, dans un vase de cuivre ou de terre. Souvent même on se contente de faire de grands quarrés de planches, sur lesquels on étend la graisse de ces animaux. Elle y fond d'elle-même, & l'huile coule par une ouverture qu'on y a pratiquée. Elle est long-temps claire; elle n'a point d'odeur;

elle ne laisse point de lie; elle sert à brûler, ou bien à préparer des cuirs.

Le Canada envoyoit annuellement à la pêche du loup-marin, qui se faisoit dans le golfe Saint-Laurent, cinq ou six petits bâtimens; & il en expédioit un ou deux de moins pour les Antilles. Il recevoit des isles neuf à dix bateaux chargés de taffia, de mélasses, de café, de sucre; & de France, environ trente navires dont la réunion pouvoit former neuf mille tonneaux.

Durant l'intervalle des deux dernières guerres, qui fut le temps le plus florissant de la colonie, ses exportations ne passèrent pas 1,200,000 livres en pelleteries, 800,000 liv. en castor, 250,000 livres en huile de loup-marin, une pareille somme en farines ou en poids, & 150,000 livres en bois de toutes les especes. Ces objets ne formoient chaque année qu'un total de deux millions six cents cinquante mille livres; somme insuffisante pour payer les marchandises qui arrivoient de la métropole. Le Gouvernement remplissoit le vuide.

Dans les commencemens de la possession du Canada, les François n'y voyoient presque point d'argent. Le peu qu'en apportoit ceux qui venoient successivement s'y établir, n'y séjournoit pas long-temps; parce que les besoins de la colonie l'en faisoient promptement sortir. C'étoit un inconvénient qui ralentissoit le commerce, & retardoit les progrès de l'agriculture. La Cour de Versailles fit fabriquer, en 1670, pour tous ses établissemens d'Amérique, une monnoie à laquelle on donna un coin particulier, & une valeur idéale, d'un quart plus forte que celle des especes qui circuloient dans la métropole. Mais cet expédient ne procura pas l'avantage qu'on s'en étoit promis, du moins pour la Nouvelle-France. On jugea

donc convenable, vers la fin du siècle dernier, de substituer en Canada le papier aux métaux, pour le paiement des troupes, & pour les autres dépenses du Gouvernement. Cette invention réussit jusqu'en 1713, où l'on cessa d'être fidèle aux engagements contractés par les administrateurs de la colonie. Les lettres de change qu'ils tiroient sur le fisc de la métropole, ne furent pas acquittées, & dès-lors tombèrent dans l'avilissement. On les liquida en 1720, mais avec perte de cinq huitièmes.

Cet événement fit reprendre au Canada l'usage de l'argent, qui ne dura qu'environ deux ans. Les négociants, tous ceux des colons qui avoient des remises à faire en France, trouvoient embarrassant, coûteux & dangereux d'y envoyer des espèces; & ils furent les premiers à solliciter le rétablissement du papier-monnoie. On fabriqua des cartes qui portoient l'empreinte des armes de France & de Navarre, & qui étoient signées par le Gouverneur, l'Intendant & le Contrôleur. Il y en avoit de vingt-quatre, de douze, de six, de trois livres; & de trente, de quinze, de sept sols six deniers. Leurs valeurs réunies ne s'élevoient pas au-dessus d'un million. Lorsque cette somme ne suffisoit pas pour les besoins publics, on y suppléoit par des ordonnances signées du seul Intendant; première faute: & non limitées pour le nombre; abus encore plus criant. Les moindres étoient de vingt sols, & les plus considérables de cent livres. Ces différents papiers circuloient dans la colonie; ils y remplissoient les fonctions de l'argent jusqu'au mois d'octobre. C'étoit la saison la plus reculée où les vaisseaux dussent partir du Canada. Alors on convertissoit tous ces papiers en lettres de change, qui devoient être acquittées en France par le Gouvernement, qui étoit censé en avoir employé la valeur. Mais la quantité

s'en étoit tellement accrue, qu'en 1754 le trésor du Prince n'y pouvoit plus suffire, & qu'il fallut en éloigner le payement. Une guerre malheureuse, qui survint deux ans après, en grossit encore le nombre, au point qu'elles furent décriées. Bientôt les marchandises monterent hors de prix; & comme, à raison des dépenses énormes de la guerre, le grand consommateur étoit le Roi, ce fut lui seul qui supporta le discrédit du papier & le préjudice de la cherté. Le ministère, en 1759, fut forcé de suspendre le payement des lettres de change, jusqu'à ce qu'on en eût démêlé la source & la valeur réelle. La masse en étoit effrayante.

Les dépenses annuelles du Gouvernement, pour le Canada, qui ne passaient pas quatre cents mille francs, en 1729, & qui, avant 1749, ne s'étoient jamais élevées au-dessus de dix-sept cents mille livres, n'eurent plus de bornes après cette époque. L'an 1750, coûta deux millions cent mille livres. L'an 1751, deux millions sept cents mille livres. L'an 1752, quatre millions quatre-vingt-dix mille livres. L'an 1753, cinq millions trois cents mille livres. L'an 1754, quatre millions quatre cents cinquante mille livres. L'an 1755, six millions cent mille livres. L'an 1756, onze millions trois cents mille livres. L'an 1757, dix-neuf millions deux cents cinquante mille livres. L'an 1758, vingt-sept millions neuf cents mille livres. L'an 1759, vingt-six millions. Les huit premiers mois de l'an 1760, treize millions cinq cents mille livres. De ces sommes prodigieuses, il étoit dû à la paix quatre-vingts millions.

On remonta à l'origine de cette dette impure; & les énormes malversations qui lui avoient donné naissance, furent approfondies autant que la distance des temps &

des lieux pouvoit le permettre. Les prévaricateurs les plus coupables, & qui l'étoient devenus par le pouvoir & le crédit illimités que le Gouvernement leur avoit accordés, furent condamnés légalement à des restitutions considérables, mais encore trop modérées. Les prétentions des créanciers particuliers furent toutes discutées. Heureusement pour eux & pour la nation, le ministère chargea de cette opération également importante & nécessaire, des hommes qui ne craignoient pas les menaces du crédit, qui dédaignoient les offres de la fortune, qui ne pouvoient être, ni surpris par les artifices, ni lassés par les difficultés. Tenant d'une main ferme & juste la balance égale entre l'intérêt public & les droits des particuliers, ils réduisirent la somme entière des dettes à trente-huit millions.

Le Canada méritoit-il le sacrifice de ce qu'il coûtoit à la métropole ? Non ; mais c'étoit la faute de la Puissance qui lui donnoit des loix. Depuis long-temps, cette immense contrée offroit des récoltes prodigieuses ; & l'on n'y cultivoit que pour l'étroite subsistance des habitants. Avec des travaux médiocres, on en eût obtenu de quoi nourrir les îles de l'Amérique, de quoi approvisionner même une partie de l'Europe. On fait que la colonie envoya, en 1751, à Marseille, deux chargements de froment, qui s'y trouverent de bonne qualité, & se vendirent avec avantage. Ce commencement d'exportation méritoit d'autant plus d'être suivi, que les récoltes sont exposées à peu d'accidents, dans un pays où le bled se sème en mai, & se recueille avant la fin d'août.

Si la culture s'étoit étendue & perfectionnée, les troupeaux se seroient multipliés. L'abondance du gland & la quantité des pâturages, auroient mis les colons à portée

XXII

Avantages que la France pouvoit tirer du Canada. Fautes qui l'en ont privée.

d'élever assez de bœufs & de cochons, pour remplacer dans les isles Françoises, les viandes salées que leur fournissoit l'Irlande. Peut-être même leur nombre se feroit-il accru avec le temps, au point d'approvisionner les navigateurs de la métropole.

Elle n'auroit pas tiré un moindre avantage des bêtes à laine, qu'il étoit aisé d'élever dans le Canada. Si leur espèce n'étoit que peu répandue dans un pays où les mères portent communément deux petits, c'est qu'on laissoit en tout temps les brebis avec le bélier; que mettant bas la plupart dans le mois de fevrier, la rigueur de la saison faisoit périr beaucoup de petits; que l'on étoit obligé de donner du grain aux agneaux, & que la cherté de leur nourriture dégoûtoit les habitants de ces sortes de bestiaux. Une Loi qui auroit ordonné de séparer le bélier d'avec les brebis, depuis le mois de septembre jusqu'au mois de fevrier, seroit entrée dans les vues de la nature. Les agneaux nés au mois de mai, n'auroient point entraîné de frais ni couru de risques; & dans peu de temps, la colonie eût été couverte de nombreux troupeaux. Leur toison, dont la finesse & la bonté sont connues, auroit remplacé dans ses manufactures de France, les laines qu'on tiroit de l'Andalousie & de la Castille. L'Etat se fût enrichi de cette production précieuse; & la colonie eût reçu de sa métropole, en échange, mille commodités nouvelles.

Le gin-seng auroit valu beaucoup à l'une & à l'autre. Cette plante que les Chinois tirent de la Corée ou de la Tartarie, & qu'ils achètent au poids de l'or, fut trouvée, en 1720, par le Jésuite Lafitau, dans les forêts du Canada, où elle est commune. On la porta bientôt à Canton. Elle y fut très-prisée & cherement vendue. Ce succès fit
que

que la livre de gin-seng, qui ne valoit d'abord à Quebec que trente ou quarante sols, y monta jusqu'à vingt-cinq livres. Il en sortit, en 1752, pour cinq cents mille francs. L'empressement qu'excitoit cette plante poussa les Canadiens à cueillir, dès le mois de mai, ce qui ne devoit être cueilli qu'en septembre, & à faire sécher au four ce qu'il falloit sécher à l'ombre & lentement. Cette faute décria le gin-seng du Canada, chez le seul peuple de la terre qui le recherchoit; & la colonie fut cruellement punie de son excessive avidité, par la perte entière d'une branche de commerce, qui, bien dirigée, pouvoit devenir une source d'opulence.

Une veine plus sûre encore s'offroit à l'industrie. C'étoit l'exploitation des mines de fer, si communes dans ces contrées. La seule qui ait jamais fixé l'attention des Européens, est près des trois rivières. On l'a découverte à la superficie de la terre; il n'en est nulle part de plus abondantes; & les meilleures de l'Espagne ne sont pas plus douces. Un maître de forge, arrivé d'Europe en 1739, augmenta, perfectionna les travaux de cette mine, jusqu'alors foibles & mal dirigés. La colonie ne conduit plus d'autres fers; on en exporta même quelques essais: mais la France ne voulut pas voir que ce fer étoit le plus propre à la fabrique de ses armes à feu. Le dessein de l'employer auroit admirablement secondé la résolution qu'on avoit prise, après bien des incertitudes, de former un établissement de marine dans le Canada.

Les premiers Européens qui aborderent dans cette vaste contrée, la trouverent couverte de forêts. Les arbres qui y dominoient étoient des chênes d'une hauteur prodigieuse, & des pins de toutes les grandeurs. L'extraction de ces bois étoit facile par le fleuve Saint-Laurent & par

les innombrables rivières qui s'y jettent. On ne fait par quelle fatalité tant de richesses furent long-temps négligées ou méprisées. La Cour de Versailles ouvrit enfin les yeux. Par ses ordres, s'élevèrent enfin à Québec des ateliers, pour la construction des vaisseaux de guerre. Malheureusement, elle plaça sa confiance dans des agents qui n'avoient que leurs intérêts particuliers en vue.

Il falloit couper des bois sur les hauteurs où le froid & l'air rendent les arbres plus durs en resserrant leurs fibres; on les prit constamment dans les marais & sur le bord des rivières, où l'humidité leur donne un tissu gras & lâche. Au-lieu de les transporter dans des barques, on les faisoit flotter sur des radeaux jusqu'à l'endroit de leur destination où ils étoient oubliés & laissés dans l'eau. ils y contractoient une moisissure, une espèce de mousse qui les échauffoit. Il eût fallu les recevoir à terre sous des hangards; ils restoient exposés au soleil de l'été, aux neiges de l'hiver, aux pluies du printemps & de l'automne. Delà traînés dans les chantiers, ils y essuyoient encore, pendant deux ou trois ans, l'inclemence de toutes les saisons. La négligence ou la mauvaise foi multiplioient les frais, au point qu'on tiroit d'Europe les voiles, les cordages, le bray, le gaudron, pour un pays qui, avec quelques soins & du travail, pouvoit approvisionner la France entière de toutes ces matières. Une administration si vicieuse avoit totalement décrié le bois du Canada, & anéanti les ressources que cette contrée offroit à la marine.

La colonie présentoit aux manufactures de la métropole, une branche d'industrie presque exclusive. C'étoit la préparation du castor. Cette marchandise tomba d'abord sous le joug & dans les entraves du monopole. La compagnie des Indes fit, & ne pouvoit que faire, un usage

pernicieux de son privilege. Ce qu'elle achetoit des sauvages se payoit sur-tout avec des écarlatines d'Angleterre, étoffes de laine, dont ces peuples aimoient à s'habiller & à se parer. Mais comme ils trouvoient dans les établissemens Anglois, vingt-cinq & trente pour cent au-dessus du prix que la compagnie mettoit à leurs marchandises, ils y portoient tout ce qu'ils pouvoient en dérober à la recherche de ses agents, & prenoient en échange de leur castor, des draps d'Angleterre ou des toiles des Indes. Ainsi la France, par l'abus d'une institution que rien ne l'obligeoit de maintenir, s'ôtoit à elle-même le double avantage de procurer les matieres premières à quelques-unes de ses manufactures, & d'assurer des débouchés aux productions de quelques autres. Cette Puissance ne connut pas mieux les facilités qu'elle avoit pour établir la pêche de la baleine dans le Canada.

Le détroit de Davis & le Groenland sont les sources les plus abondantes de cette pêche. Le premier de ces parages voit arriver annuellement cinquante navires, & le second cent cinquante. Les Hollandois y concourent pour plus des trois quarts. Le reste est expédié de Brême, de Hambourg, des ports d'Angleterre. On estime que l'armement entier de deux cents bâtimens, qui, l'un dans l'autre, peuvent être de trois cents cinquante tonneaux, coûte dix millions de livres. Le produit ordinaire de chacun est évalué à quatre-vingt mille francs, & par conséquent la pêche entière doit monter à trois millions deux cents mille livres. Lorsqu'on a prélevé de cette somme ce qui doit revenir aux navigateurs qui se livrent à ces pénibles & dangereux voyages, il reste fort peu de bénéfice pour les négocians qui les mettent en activité.

Telle est la raison qui, peu à peu, a dégoûté les Bas-

ques d'une carrière où ils étoient entrés les premiers. D'autres François ne les ont pas remplacés; & il est arrivé que la nation qui faisoit la plus grande consommation de l'huile, des fanons & du blanc de la baleine, en a tout-à-fait abandonné la pêche. On a souvent proposé de la reprendre dans le Canada. Le fleuve Saint-Laurent l'offroit très-abondante, & avec moins de périls, moins de dépense, que le détroit de Davis ou le Groenland. Le destin de cette colonie a toujours voulu que les meilleurs projets n'y eussent point de consistance; & le Gouvernement n'a rien fait pour y encourager en particulier celui de la pêche de la baleine, qui pouvoit donner une singulière activité aux colons, & former un nouvel essaim de navigateurs.

La même indifférence a fait échouer le plan si souvent conçu, une ou deux fois même commencé, de pêcher de la morue sur les deux rives du fleuve Saint-Laurent. Peut-être le succès n'auroit-il pas pleinement répondu aux espérances qu'on pouvoit avoir, parce que le poisson y est de médiocre qualité, & que les greves nécessaires pour le faire sécher n'y sont pas communes. En ce cas, le golfe auroit offert une ressource sûre. La pêche abondante qu'il auroit donnée, eût été portée à Terre-Neuve ou à Louisbourg, où elle auroit été utilement échangée contre les productions des Antilles & les marchandises de l'Europe. Tout concouroit donc à la prospérité des établissemens du Canada, s'ils eussent été secondés par les hommes qui sembloient y avoir le plus d'intérêt. Mais d'où provenoit l'inaction inconcevable qui les laissa languir dans leur premier néant?

On ne peut disconvenir que la nature n'opposât quelque obstacle aux entreprises de la politique. Le fleuve

Saint-Laurent est fermé six mois de l'année par les glaces. Le reste du temps, ce sont de brouillards épais, des courants rapides, des bancs de sable, & des rochers à fleur d'eau, qui rendent la navigation impraticable durant la nuit, dangereuse pendant le jour. Ces difficultés augmentent depuis Québec jusqu'à Montréal, au point que les bâtimens à rame, les seuls qui puissent tenter cette route, ne surmontent la violence du courant depuis les Trois-Rivières, où cesse la marée, qu'avec le secours d'un vent très-favorable, & que dans l'espace d'un mois ou même de six semaines. De Montréal au lac Ontario, les voyageurs trouvent jusqu'à six cataractes, qui les réduisent à la triste nécessité de décharger leurs canots, & de les porter, avec les marchandises, par des routes de terre assez considérables.

Loin d'encourager l'homme à vaincre la nature, un Gouvernement mal instruit n'imagina que des projets ruineux. Pour avoir l'avantage sur les Anglois dans le commerce des pelleteries, on éleva trente-trois forts à une grande distance les uns des autres. Le soin de les construire, de les approvisionner, détourna les Canadiens des seuls travaux qui devoient les occuper. Cette méprise les jeta dans une route semée d'écueils & de périls.

Les sauvages ne voyoient pas sans inquiétude se former des établissemens qui pouvoient menacer leur liberté. Ces soupçons leur mirent les armes à la main, & la colonie fut rarement sans guerre. La nécessité rendit soldats tous les Canadiens. Une éducation mâle & toute militaire, les endurcissoit de bonne heure à la fatigue, & les familiarisoit avec le danger. A peine sortis de l'enfance, on les voyoit parcourir un continent immense, l'été en canot, l'hiver à pied, au travers des neiges & des glaces. Com-

me ils n'avoient qu'un fusil pour moyen de subsistance, ils étoient annuellement exposés à mourir de faim; mais rien ne les effrayoit, pas même le danger de tomber entre les mains des sauvages, qui avoient épuisé tout leur génie à imaginer, pour leurs ennemis, des supplices, dont le plus doux étoit la mort.

Les arts sédentaires de la paix, les travaux suivis de l'agriculture, ne pouvoient pas avoir d'attrait pour des hommes accoutumés à une vie active, mais errante. La Cour, qui ne voit ni ne connoît les douceurs & l'utilité de la vie rustique, augmenta l'aversion que les Canadiens en avoient conçue, en versant exclusivement les graces & les honneurs sur les exploits guerriers. La noblesse fut l'espece de distinction qu'on prodigua le plus, & qui eut des suites plus funestes. Non-seulement elle plongea les Canadiens dans l'oïveté, mais elle leur donna encore un penchant invincible pour tout ce qui avoit de l'éclat. Des produits qui auroient dû être consacrés à l'amélioration des terres, furent prodigués en vaines parures. Un luxe ruineux couvroit une pauvreté réelle.

XXIII. Telle étoit l'état de la colonie, lorsque le gouvernement en fut confié, en 1747, à la Galissoniere, qui joignoit à des connoissances étendues un courage actif, & d'autant plus inébranlable, qu'il étoit raisonné. Les Anglois vouloient étendre les limites de la Nouvelle-Ecosse ou de l'Acadie, jusqu'à la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent. Il jugea que ces prétentions étoient injustes, & il résolut de les resserrer dans la péninsule, où il croyoit que les traités même les avoient bornés. L'ambition qui les pouffoit dans l'intérieur des terres, singulièrement du côté de l'Ohio ou de la Belle-Rivière, ne lui paroissoit pas moins outrée. Les Apalaches, à son avis, devoient être

Origine
de la guer-
re des An-
glois &
des Fran-
çois dans
le Cana-
da.

les limites de leurs possessions; & il se promit de ne pas leur laisser franchir ces montagnes. Le successeur qu'on lui donna, pendant qu'il rassembloit les moyens de soutenir ce vaste dessein, embrassa les vues avec toute la chaleur qu'elles pouvoient inspirer. On vit s'élever de tous côtés des forts, qui devoient donner de la solidité à un système que la Cour avoit adopté, peut-être sans en prévoir, peut-être sans en peser assez les suites.

Alors commencerent entre les Anglois & les François de l'Amérique Septentrionale, des hostilités plutôt autorisées qu'avouées par leurs métropoles. Cette guerre sourde convenoit extrêmement au ministère de Versailles, qui, sans commettre sa foiblesse, réparoit peu-à-peu les pertes qu'il avoit faites dans les traités où il avoit reçu la Loi. Des échecs réitérés ouvrirent enfin les yeux à la Grande-Bretagne, sur la politique de sa rivale. Georges II pensa qu'une situation équivoque ne convenoit pas à la supériorité de ses forces maritimes. Son pavillon reçut l'ordre d'insulter le pavillon François sur toutes les mers. Il avoit pris ou disposé tous les vaisseaux qu'il avoit rencontrés, lorsqu'en 1758 il cingla vers l'Isle-Royale.

Cette porte du Canada avoit déjà été attaquée en 1745; & cet événement mérite, par sa singularité, qu'on l'expose avec quelque détail. C'étoit à Boston qu'avoit été formé le plan de cette première invasion, & la Nouvelle-Angleterre avoit fait les dépenses de l'exécution. Un négociant, c'étoit Pepperel, qui avoit allumé, nourri & dirigé l'enthousiasme de la colonie, fut chargé de commander l'armée de six mille hommes, qu'on avoit levée pour cette expédition.

Quoique ces forces convoyées par une escadre arrivée de la Jamaïque, portassent elles-mêmes à l'Isle-Royale le

XXIV.

Conquête de l'Isle-Royale par les Anglois.

premier avis du danger qui la menaçoit ; quoique l'avantage d'une surprise eût assuré leur débarquement sans opposition ; quoiqu'elles n'eussent à combattre que six cents hommes de troupes réglées , & huit cents habitants qui s'étoient armés à la hâte , on pouvoit douter du succès de l'entreprise. Quels exploits , en effet , devoit-on attendre d'une milice assemblée avec précipitation , qui n'avoit point vu de siège , qui même n'avoit jamais fait la guerre , qui n'étoit enfin dirigée que par des Officiers de marine ? L'inexpérience de ces troupes avoit besoin de quelques faveurs du hasard. Elle en fut singulièrement secourue.

La garnison de Louisbourg avoit toujours été chargée de la construction , de la réparation des fortifications. Elle se livroit d'autant plus volontiers à ces travaux , qu'elle les regardoit comme un principe de sûreté , comme un moyen d'aïssance. Lorsqu'elle s'aperçut que ceux qui devoient la payer , s'approprioient le fruit de ses sueurs , elle demanda justice. On osa la lui refuser ; & elle ne craignit pas de se la faire à elle-même. Comme les chefs de la colonie avoient partagé avec les officiers subalternes le prix de cette déprédation , il ne se trouva personne qui pût rétablir l'ordre. L'indignation des soldats contre ces avides concessionnaires , leur fit mépriser toute autorité. Depuis six mois ils vivoient dans une révolte éclatante , lorsque les Anglois se présentèrent devant la place.

C'étoit le moment de rapprocher les esprits. Les troupes firent les premiers pas ; mais leurs commandants se méfièrent d'une générosité dont ils n'étoient pas capables. Si ces lâches oppresseurs avoient pu supposer dans le soldat assez d'élévation pour sacrifier son ressentiment au bien de la patrie , ils auroient profité de cette chaleur pour fon-

dre sur l'ennemi , pendant qu'il formoit son camp , & qu'il commençoit à ouvrir ses tranchées. Un assiégeant qui n'avoit aucun principe militaire , auroit été déconcerté par des attaques régulières & vigoureuses. Les premiers échecs pouvoient le décourager , & lui faire abandonner son entreprise. Mais on s'obstina à croire que la garnison ne demandoit à faire des sorties que pour déserter ; & ses propres chefs la tinrent comme prisonnière , jusqu'à ce qu'une si mauvaise défense eût réduit la ville à capituler. L'isle entière suivit le sort de Louisbourg , son unique boulevard.

Une possession si précieuse restituée à la France par le traité d'Aix-la-Chapelle , fut attaquée de nouveau par les Anglois en 1758. Ce fut le 2 de juin qu'une flotte composée de vingt-trois vaisseaux de ligne , de dix-huit frégates , qui portoient seize mille hommes de troupes aguerries , jetta l'ancre dans la baye de Gabarus , à une demi-lieue de Louisbourg. Comme il étoit démontré qu'un débarquement fait à une plus grande distance , ne pouvoit servir de rien , parce qu'il seroit impossible de transporter l'artillerie & les autres choses nécessaires pour un grand siege , on s'étoit attaché à le rendre impraticable au voisinage de la place. L'assaillant vit la sagesse des mesures , qui lui annonçoient des périls & des difficultés. Son courage n'en fut pas affoibli. Mais appelant la ruse à son secours , pendant que , par une ligne prolongée , il menaçoit & couvroit toute la côte , il descendit en force sur le rivage de l'anse au Cormoran.

Cet endroit étoit foible par sa nature. Les François l'avoient étayé d'un bon parapet , fortifié par des canons dont le feu se soutenoit , & par des pierriers d'un gros calibre. Derrière ce rempart étoient deux mille bons soldats

& quelques sauvages. En avant, on avoit fait un abattis d'arbres si ferré, qu'on auroit eu bien de la peine à y passer, quand même il n'auroit pas été défendu. Cette espece de palissade qui cachoit tous les préparatifs de défense, ne paroissoit dans l'éloignement qu'une plaine verdoyante.

C'étoit le salut de la colonie, si l'on eût laissé à l'assailant le temps d'achever son débarquement, & de s'avancer avec la confiance de ne trouver que peu d'obstacles à forcer. Alors accablé tout-à-coup par le feu de l'artillerie & de la mousqueterie, il eût infailliblement péri sur le rivage, ou dans la précipitation de l'embarquement, d'autant plus que la mer étoit dans cet instant fort agitée. Cette perte inopinée auroit pu rompre le fil de tous ses projets.

Mais l'impétuosité Françoisé fit échouer toutes les précautions de la prudence. A peine les Anglois eurent fait quelque mouvement pour s'approcher du rivage, qu'on se hâta de découvrir le piège où ils devoient être pris. Au feu brusque & précipité qu'on fit sur leurs chaloupes, & plus encore à l'empressement qu'on eut de déranger les branches d'arbre qui masquoient des forces qu'on avoit tant d'intérêt à cacher, ils devinerent le péril où ils alloient se jeter. Dès ce moment, revenant sur leurs pas, ils ne virent plus d'autre endroit pour descendre, qu'un seul rocher, qui même avoit paru jusqu'alors inaccessible. Wolf, quoique fortement occupé du soin de faire rembarquer ses troupes & d'éloigner les bateaux, fit signe au Major Scott de s'y rendre.

Cet officier s'y porte aussi-tôt avec les soldats qu'il commande. Sa chaloupe étant arrivée la première, & s'étant enfoncée dans le moment qu'il mettoit pied à terre, il

grimpe sur les rochers tout seul. Il espéroit y trouver cent des siens, qu'on y avoit envoyés depuis quelques heures. Il n'y en avoit que dix. Avec ce petit nombre, il ne laisse pas de gagner le haut des rochers. Dix sauvages & soixante François lui tuent deux hommes, & en blessent trois mortellement. Malgré sa foiblesse, il se soutient dans ce poste important à la faveur d'un taillis épais. Enfin, ses intrépides compatriotes, bravant le courroux de la mer & le feu du canon pour le joindre, achevent de le rendre maître de la seule position qui pouvoit assurer leur descente.

Dès que les François virent l'assaillant solidement établi sur le rivage, ils prirent l'unique parti qui leur restoit, celui de s'enfermer dans Louisbourg. Ses fortifications étoient défectueuses, parce que le sable de la mer, dont on avoit été obligé de se servir pour leur construction, ne convient nullement aux ouvrages de maçonnerie. Les revêtements des différentes courtines étoient entièrement écroulés. Il n'y avoit qu'une casemate & un petit magasin à l'abri des bombes. La garnison qui devoit défendre la place n'étoit que de deux mille neuf cents hommes.

Malgré tant de désavantage, les assiégés se déterminèrent à la plus opiniâtre résistance. Pendant qu'ils se défendoient avec cette fermeté, les grands secours qu'on leur faisoit espérer du Canada pouvoient arriver. A tout événement, ils préserveroient cette grande colonie de toute invasion pour le reste de la campagne. Qui croiroit que tant de résolution fut soutenue par le courage d'une femme? Madame de Drucourt, continuellement sur les remparts la bourse à la main, tirant elle-même trois coups de canon chaque jour, sembloit disputer au Gouverneur, son

mari, la gloire de ses fonctions. Rien ne décourageoit les assiégés, ni le mauvais succès des sorties qu'ils tenterent à plusieurs reprises, ni l'habileté des opérations concertées par l'Amiral Boscawen & le Général Amherst. Ce ne fut qu'à la veille d'un assaut impossible à soutenir, qu'on parla de se rendre. La capitulation fut honorable; & le vainqueur fut estimer assez son ennemi, s'estimer assez lui-même, pour ne souiller sa gloire par aucun trait de férocité, ni d'avarice.

XXV. La conquête de l'Isle-Royale ouvroit le chemin du Canada. Dès l'année suivante, on y porta la guerre, ou plutôt on y multiplia les scènes de carnage dont cet immense pays étoit depuis long-temps le théâtre. Voici quel en étoit le principe.

Les Anglois attaquent le Canada.

Les François établis dans ces contrées, y avoient poussé leur ambition vers le Nord, où les belles pelleteries étoient en plus grande abondance. Lorsque cette veine de richesse tarit ou diminua, le commerce se tourna vers le Sud, où l'on découvrit l'Ohio, qui mérita le nom de la Belle-Rivière. Elle ouvroit la communication naturelle du Canada avec la Louisiane. En effet, quoique les vaisseaux qui entrent dans le fleuve Saint-Laurent, s'arrêtent à Quebec, la navigation continue sur des barques jusqu'au lac Ontario, qui n'est séparé du lac Erié, que par un détroit sur lequel la France éleva de bonne-heure le fort Niagara. C'est-là, c'est au voisinage du lac Erié que se trouve la source de l'Ohio, qui arrose le plus beau pays du monde, & qui, grossi par plusieurs rivières, va porter le tribut de ses eaux au Mississipi, dont il augmente la majesté.

Cependant les François ne faisoient aucun usage d'un canal si magnifique. Les foibles liaisons qui subsistoient entre les deux colonies étoient toujours entretenues par

les régions du Nord. La nouvelle route, beaucoup plus courte, beaucoup plus facile que l'ancienne, ne commença à être fréquentée que par un corps de troupes qu'on envoya du Canada, en 1739, au secours de la Louisiane, qui étoit en guerre ouverte avec les sauvages. Après cette expédition, la route du Sud retomba dans l'oubli, dont elle ne sortit guere qu'en 1753. Ce fut l'époque où l'on éleva plusieurs petits forts sur l'Ohio, dont on étudioit le cours depuis quatre ans. Le plus considérable de ces forts reçut le nom du Gouverneur Duquesne, qui l'avoit fait bâtir.

Les colonies Angloises ne purent voir sans chagrin s'élever derrière eux des établissemens François, qui, joints aux anciens, sembloient les envelopper. Elles craignirent que les Apalaches, qui devoient servir de limites naturelles aux deux nations, ne fussent une barrière insuffisante contre les entreprises d'un voisin inquiet & belliqueux. Dans cette défiance, elles passèrent elles-mêmes ces célèbres montagnes, pour disputer à la nation rivale la possession de la Belle-Rivière. Cette première démarche ne fut pas heureuse. On battit les détachemens qui se succédoient; on détruisit les forts à mesure qu'ils s'élevoient.

Pour arrêter le cours de ces disgraces, & venger l'affront qu'elles imprimoient à la nation, la métropole fit passer des forces considérables au nouveau monde, sous les ordres de Braddock. Ce Général alloit attaquer, dans l'été de 1755, le fort Duquesne avec trente-six canons & six mille hommes, lorsqu'il fut surpris à quatre lieues de la place, par deux cents cinquante François & six cents cinquante sauvages, qui exterminèrent son armée. Ce revers inexplicable arrêta la marche de trois corps nombreux qui alloient fondre sur le Canada. La terreur les

obligea de regagner leurs quartiers ; & dans la campagne suivante, la circonspection la plus timide accompagna tous leurs mouvements.

Cet embarras enhardit les François. Malgré l'infériorité prodigieuse de leurs forces, ils oferent, au mois d'Août de l'an 1756, se présenter devant Oswego. C'étoit originairement un magasin fortifié à l'embouchure de la riviere de Choueguen, sur le lac Ontario. Situé presque au centre du Canada, l'avantage de sa position y avoit fait élever successivement plusieurs ouvrages, qui l'avoient rendu un des meilleurs postes de ces contrées. Il étoit défendu par dix-huit cents hommes, qui avoient cent vingt & une pieces d'artillerie, & une grande abondance de munitions de toutes les especes. Malgré tant de soutiens, il se rendit, après quelques jours d'une attaque vive & audacieuse, à trois mille hommes qui en formoient le siege.

Cinq mille cinq cents François & dix-huit cents sauvages marcherent dans le mois d'Août de l'année suivante au fort Saint-Georges, situé sur le lac Saint-Sacrement, & regardé avec raison comme le boulevard des établissemens Anglois, comme l'entrepôt où devoient se réunir les forces destinées contre le Canada. La nature & l'art avoient tout fait pour rendre impraticables les chemins qui conduisoient à cette place. Des corps distribués de distance en distance, dans les meilleures positions, étoient encore venus au secours de l'art & de la nature. Cependant ces obstacles furent surmontés avec une intelligence, une intrépidité qui ne demandoient qu'un théâtre plus connu, pour embellir l'histoire. Les assaillants, après avoir massacré par pelotons, ou mis en fuite un grand nombre de leurs ennemis, arriverent devant la place, où ils réduisirent deux mille deux cents soixante-quatre hommes à capituler.

Ce nouveau malheur réveilla les Anglois. Leurs Généraux s'appliquèrent, durant l'hyver, à mettre de la discipline dans les différents corps ; ils les accoutumèrent à combattre dans les bois, à la maniere des sauvages. Au retour de la belle saison, l'armée composée de six mille trois cents hommes de troupes réglées, & de treize mille hommes des milices des colonies, s'assembla sur les ruines du Fort Saint-Georges. Elle s'embarqua sur le lac Saint-Sacrement qui séparoit les colonies des deux nations, & se porta sur Carillon, qui n'en étoit éloigné que de quatre lieues.

Ce fort, qui venoit d'être bâti au commencement de la guerre pour couvrir le Canada, n'avoit pas l'étendue convenable pour arrêter les forces qui l'alloient assaillir. On forma donc à la hâte, sous le canon de la place, des retranchements de troncs d'arbres couchés les uns sur les autres, & l'on mit en avant de grands arbres renversés, dont les branches coupées & affilées faisoient l'effet de chevaux de frise. Les drapeaux étoient plantés sur le sommet des remparts, qui renfermoient trois mille cinq cents hommes.

Cet appareil formidable n'étonna pas les Anglois, résolus à laver la honte qui ternissoit depuis si long-temps la gloire de leurs armes, dans un pays où la prospérité de leur commerce tenoit au succès de leur bravoure. Le 8 Juillet 1758, ils se précipiterent sur ces palissades avec la fureur la plus aveugle. Inutilement on les foudroyoit du haut du parapet, sans qu'ils pussent se défendre. Inutilement ils tomboient enfilés, embarrassés dans les tronçons d'arbres, au travers desquels leur fougue les avoit emportés. Tant de pertes ne faisoient qu'accroître cette rage effrénée. Elle se soutint plus de quatre heures ; & leur coûtâ

plus de quatre mille de leurs braves guerriers, avant qu'ils abandonnassent une entreprise aussi téméraire que forcenée.

Les actions de détail ne leur furent pas moins funestes. Ils n'insultoient pas un poste, où ils ne fussent repoussés. Ils ne hasardoient pas un détachement, qui ne fût battu; pas un convoi, qui ne fût enlevé. La rigueur même des hyvers, qui devoit les garder & les défendre, étoit la saison où les sauvages & les Canadiens alloient porter le fer & le feu sur les frontieres, & jusques dans le centre des colonies Angloises

Tous ces désastres avoient leur source dans un faux principe du Gouvernement. La Cour de Londres s'étoit toujours persuadée, que, pour dominer dans le nouveau monde, elle n'avoit besoin que de la supériorité de sa marine, qui pouvoit facilement y transporter des secours, & intercepter les forces de ses ennemis.

Quoique l'expérience eût démenti cette vaine prétention, le ministère ne chercha pas même à en diminuer les fâcheux effets par le choix de ses Généraux. Presque tous ceux qu'il chargea de remplir ses vues, manquerent également d'intelligence, de vigueur & d'activité.

Les armées n'étoient pas propres à réparer les fautes des chefs. Les troupes avoient bien cette fierté de caractère, ce courage invincible que le Gouvernement, encore plus que le climat, donne aux soldats Anglois; mais ces qualités nationales étoient contre-balancées ou épuisées par des fatigues excessives, que rien ne soulageoit, dans un pays dépourvu de toutes les commodités de l'Europe. Quant aux milices des colonies, elles étoient composées de cultivateurs paisibles, qui n'étoient point aguerris au carnage par l'habitude de la chasse, & par la vivacité militaire de la plupart des colons François.

A ces inconvénients, pris dans la nature des choses, il s'en joignit qui provenoient uniquement de la faute des hommes. Les postes élevés pour la sûreté des divers établissemens Anglois, n'avoient pas cette réciprocité de soutien & de défense, cet ensemble sans lequel il n'y a point de force. Les Provinces, qui avoient toutes des intérêts distincts, & qui n'étoient pas rapprochées par l'autorité d'un chef unique, ne coopéroient pas au bien commun avec ce concours d'efforts & cette unité de sentiments, qui seuls peuvent assurer le succès. La façon d'agir se passoit en vaines disputes entre les colons & les Gouverneurs. Tout plan d'opérations rejeté par quelque assemblée, étoit abandonné. Convenoit-on d'en adopter un, il devenoit public avant son exécution; & sa publicité le faisoit souvent échouer. Enfin, on étoit irréconciliablement brouillé avec les sauvages.

Ces peuples avoient toujours la prédilection la plus marquée pour la France. C'étoit une sorte de retour qu'ils croyoient devoir à la considération qu'on leur avoit témoignée en leur envoyant des missionnaires, qu'ils regardoient plutôt comme des Ambassadeurs du Prince, que comme des Envoyés de Dieu. Ces missionnaires, en étudiant la langue des sauvages, en se conformant à leur caractère, à leurs inclinations, en usant de tous les moyens propres à gagner leur confiance, avoient acquis un pouvoir absolu sur leur ame. Les colons François, loin de leur donner les mœurs de l'Europe, avoient pris celles du pays qu'ils habitoient; l'indolence de ces peuples pendant la paix, leur activité durant la guerre, & leur amour constant pour la vie errante & vagabonde. On avoit même vu plusieurs Officiers distingués se faire adopter parmi ces nations. La haine & la jalousie des Anglois ont ca-

l'omnié cette conduite, jusqu'à dire que ces hommes généreux avoient acheté à prix d'argent les crânes de leurs ennemis; avoient mené les danses horribles qui accompagnent chez ces peuples l'exécution des prisonniers; avoient imité leurs cruautés, & partagé leurs barbares festins. Mais ces excès d'horreur appartiendroient plutôt à la fureur nationale d'un peuple qui a substitué le fanatisme de la patrie à celui de la religion, & qui fait bien mieux haïr les autres nations, qu'aimer son propre Gouvernement.

De l'attachement décidé pour les François naissoit, dans ces nations l'aversion la plus insurmontable pour les Anglois. C'étoient, de tous les sauvages Européens, les plus difficiles à apprivoiser, si l'on en croyoit ceux de l'Amérique. La haine de ceux-ci devint bientôt une rage, une soif de sang, quand ils virent leur tête mise à prix; quand ils se virent proscrits sur leur terre natale par des assassins étrangers. Les mêmes mains qui, si longtemps, avoient enrichi la colonie Angloise du trafic des pelleteries, prirent la hache pour la détruire. Les sauvages coururent à la chasse des Bretons comme à celle des ours. Ce ne fut plus la gloire, ce fut le carnage qu'ils cherchèrent dans les combats. Ils détruisirent des armées que les François n'auroient voulu que vaincre. Leur fureur étoit si exaltée, qu'un prisonnier Anglois ayant été conduit dans une habitation écartée, la femme lui coupa aussitôt un bras, & fit boire à sa famille le sang qui en dégoûtoit. *Je veux*, répondit-elle à un missionnaire Jésuite, qui lui reprochoit l'atrocité de cette action, *je veux que mes enfants soient guerriers; il faut donc qu'ils soient*

XXVI. *nourris de la chair de leurs ennemis.*

Prise de Telle étoit la face des choses, lorsqu'une flotte Angloise

arriva dans le fleuve Saint-Laurent au mois de juin 1759. ^{Quebec}
A peine avoit-elle mouillé à l'île d'Orléans, que huit brû- ^{par les}
lots furent lancés pour la mettre en cendres. S'ils eussent ^{Anglois}
exécuté les ordres qui les dirigeoient, tout étoit perdu,
hommes & vaisseaux. Mais la peur saisit les capitaines qui
conduisoient cette opération. Ils mirent trop tôt le feu à
leurs bâtimens, & se hâterent de regagner la terre sur leurs
canots. L'assaillant qui, de loin, avoit vu le danger, en
fut garanti par cette précipitation, & la conquête du Ca-
nada lui fut comme assurée dès ce moment.

Le pavillon Anglois se montra bientôt devant Quebec.
Il s'agissoit d'y prendre terre, & de s'établir aux environs
de cette place, pour l'assiéger. Mais les bords de la ri-
vière se trouverent si bien retranchés, si bien défendus par
des troupes & des redoutes placées de distance en distan-
ce, que les premiers efforts devinrent inutiles. Chaque
descente coûtoit aux assaillans des ruisseaux de sang, sans
leur valoir aucun avantage. Ces malheureuses tentatives
duroient depuis six semaines, lorsqu'ils eurent enfin le
bonheur singulier de faire leur débarquement sans être ap-
perçus. Ce fut le 12 septembre, une heure avant le
jour, à trois milles au-dessus de la ville. Leur armée, forte
de six mille hommes, étoit déjà en ordre de bataille, lors-
qu'elle fut attaquée le lendemain par un corps de troupes
plus foibles d'un tiers. L'ardeur suppléa quelque temps
au nombre. A la fin, la vivacité Françoisse abandonna la
victoire à l'ennemi, qui avoit perdu l'intrépide Wolf, son
Général, sans perdre la confiance & la résolution.

C'étoit avoir remporté un avantage considérable, mais
il pouvoit n'être pas décisif. Douze heures de temps suf-
fisoient pour rassembler des troupes distribuées à quelques
lieues du champ de bataille, pour les joindre à l'armée

battue, & marcher au vainqueur avec des forces supérieures à celles qu'il avoit défaites. C'étoit l'avis du Général François Montcalm, qui, blessé mortellement dans la retraite, avoit en le temps avant d'expirer, de songer au salut des siens, en les encourageant à réparer leur désastre. Un sentiment si généreux ne fut pas suivi du conseil de guerre. On s'éloigna de dix lieues. M. le Chevalier de Lévy, accouru de son poste pour remplacer Montcalm, blâma cette démarche de foiblesse. On en rougit; on voulut revenir sur ses pas, & ramener la victoire. Il n'étoit plus temps. Quebec, aux trois quarts détruit par l'artillerie de la flotte, avoit capitulé dès le 17.

L'Europe entière crut que la prise de cette place finissoit la grande querelle de l'Amérique Septentrionale. Personne n'imagina qu'une poignée de François, qui manquoient de tout, à qui la fortune même sembloit interdire jusqu'à l'espérance, osassent songer à retarder une destinée inévitable. On les connoissoit mal. On perfectionna à la hâte des retranchements qui avoient été commencés à dix lieues au-dessus de Quebec. On y laissa des troupes suffisantes pour arrêter les progrès de la conquête; & l'on alla s'occuper à Montréal, des moyens d'en effacer la honte & la disgrâce.

C'est-là qu'il fut arrêté qu'on marcheroit dès le printemps en force sur Quebec, pour le reprendre par un coup de main, ou par un siège, au défaut d'une surprise. On n'avoit encore rien de ce qu'il falloit pour attaquer une place en règle; mais tout étoit combiné de façon à n'entamer cette entreprise, qu'au moment où les secours qu'on attendoit de France ne pouvoient manquer d'arriver.

Malgré la disette affreuse de toutes choses, où se trouvoit depuis long-temps la colonie, les préparatifs

étoient déjà faits, quand la glace qui couvroit tout le fleuve, venant à se rompre vers le milieu de sa largeur, y ouvrit un petit canal. On fit glisser les bateaux à force de bras, pour les mettre à l'eau. L'armée composée de citoyens & de soldats qui ne faisoient qu'un corps, qui n'avoient qu'une ame, se précipita, dès le 20 avril 1760, dans ce courant du fleuve avec une ardeur inconcevable. Les Anglois la croyoient encore paisible dans ses quartiers d'hiver; & déjà toute débarquée, elle touchoit à une garde avancée de quinze cents hommes, qu'ils avoient placée à trois lieues de Quebec. Ce gros détachement alloit être taillé en pieces, sans un de ces hasards singuliers qu'il n'est pas donné à la prudence humaine de prévoir.

Un canonnier, en voulant sortir de sa chaloupe, étoit tombé dans l'eau. Un glaçon se rencontra sous ses mains; il y grimpa, & se laissa aller au gré du flot. Le glaçon, en descendant, rasa la rive de Quebec. La sentinelle Angloise placée à ce poste, voit un homme prêt à périr, & crie au secours. On vole au malheureux que le courant emporte, & on le trouve sans mouvement. Son uniforme, qui le fait reconnoître pour un soldat François, détermine à le porter chez le Gouverneur, où la force des liqueurs spiritueuses le rappelle un moment à la vie. Il recouvre assez de voix pour dire qu'une armée de dix mille François est aux portes de la place; & il meurt. Aussitôt on expédie un ordre à la garde avancée de rentrer dans la ville en toute diligence. Malgré la célérité de sa retraite, on eut le temps d'entamer son arriere-garde. Quelques moments plus tard, la défaite de ce corps eût entraîné, sans doute, la perte de la place.

L'assaillant y marche cependant avec une intrépidité

qui sembloit tout attendre de la valeur, & rien d'une surprise. Il n'en étoit plus qu'à une lieue, lorsqu'il rencontra un corps de quatre mille hommes, sorti pour l'arrêter. L'attaque fut vive, la résistance opiniâtre. Les Anglois furent repoussés dans leurs murailles, après avoir laissé dix-huit cents de leurs plus braves soldats sur la place, & leur artillerie entre les mains du vainqueur.

La tranchée fut aussi-tôt ouverte devant Québec. Mais comme on n'avoit que des pieces de campagne, qu'il ne vint point de secours de France, & qu'une forte escadre Angloise remonta le fleuve, il fallut lever le siege dès le 16 Mai, & se replier de poste en poste jusqu'à Montréal. Trois armées formidables, dont l'une avoit descendu le fleuve, l'autre l'avoit remonté, & la troisieme étoit arrivée par le lac Champlain, entourerent ces troupes qui, peu nombreuses dans l'origine, excessivement diminuées par des combats fréquents & des fatigues continuelles, manquoient, tout à la fois, de munitions de bouche & de guerre, & se trouvoient enfermées dans un lieu ouvert. Ces misérables restes d'un corps de sept mille hommes qui n'avoit jamais été recruté, & qui, aidé de quelques miliciens, de quelques sauvages, avoit fait de si grandes choses, furent enfin réduits à capituler; & ce fut pour la colonie entiere. Les traités de paix cimenterent la conquête. Elle augmenta la masse des possessions Angloises dans le nord de l'Amérique.

XXVII. L'acquisition d'un territoire immense n'est pas toutefois
 Cession le plus grand fruit que la Grande-Bretagne doit retirer de
 du Cana- la prospérité de ses armes. La population considérable
 da aux la prospérité de ses armes. La population considérable
 Anglois. qu'elle y a trouvée, est un avantage bien plus important.
 Ce qu'ils A la vérité, quelques-uns de ces nombreux habitants ont
 en peu- vent fai-
 vent fai-
 re. re.

hommes d'autre différence que celle des qualités personnelles, de l'éducation, de l'aisance, de la faculté d'être utile à la société. Mais l'émigration de ces êtres méprisables, dont l'importance n'avoit pour base que des coutumes barbares, a-t-elle dû être regardée comme une calamité ? La colonie n'auroit-elle pas beaucoup gagné à être débarrassée de tous ces nobles oisifs, qui la surchargeoient depuis si long-temps, de ces nobles orgueilleux qui y entretenoient le mépris de tous les travaux ? Il faut que ses terres soient défrichées, que ses forêts soient abattues, que ses mines de fer soient exploitées, que ses pêcheries soient étendues, que l'industrie & les exportations prennent de l'accroissement : il ne faut que cela.

Le Canada a saisi cette vérité. Aussi, malgré les nœuds, ordinairement si forts, du sang, du langage, de la religion, du gouvernement; malgré cette foule de liaisons & de préjugés qui prennent un si fier ascendant sur l'esprit des hommes; les Canadiens ont-ils paru tout consolés du grand déchirement qui les avoit détachés de leur ancienne patrie. Ils se sont facilement prêtés aux moyens qu'employoit la Cour de Londres, pour fonder sur une base solide leur bonheur & leur liberté.

On leur a d'abord donné les loix de l'Amirauté Angloise. Mais à peine ont-ils apperçu cette innovation, parce qu'elle n'intéressoit guère que les conquérants, en possession de tout le commerce maritime de la colonie.

Ils ont été plus attentifs à l'établissement des loix criminelles de l'Angleterre. C'étoit un des plus heureux présents que pût recevoir le Canada. Aux mystères impénétrables d'une inquisition barbare, succédoit une instruction calme, raisonnée & publique; un tribunal terrible & accoutumé au sang, étoit remplacé par des *Pairs* humains,

plus disposés à reconnoître l'innocence qu'à présumer le crime.

Les peuples conquis ont été plus touchés encore de voir leur liberté personnelle à jamais assurée par la fameuse loi de l'*habeas corpus*. Trop long-temps victimes des volontés arbitraires de ceux qui les gouvernoient, ils ont béni la main bienfaisante qui les tiroit de la servitude, pour les faire passer sous la protection des loix.

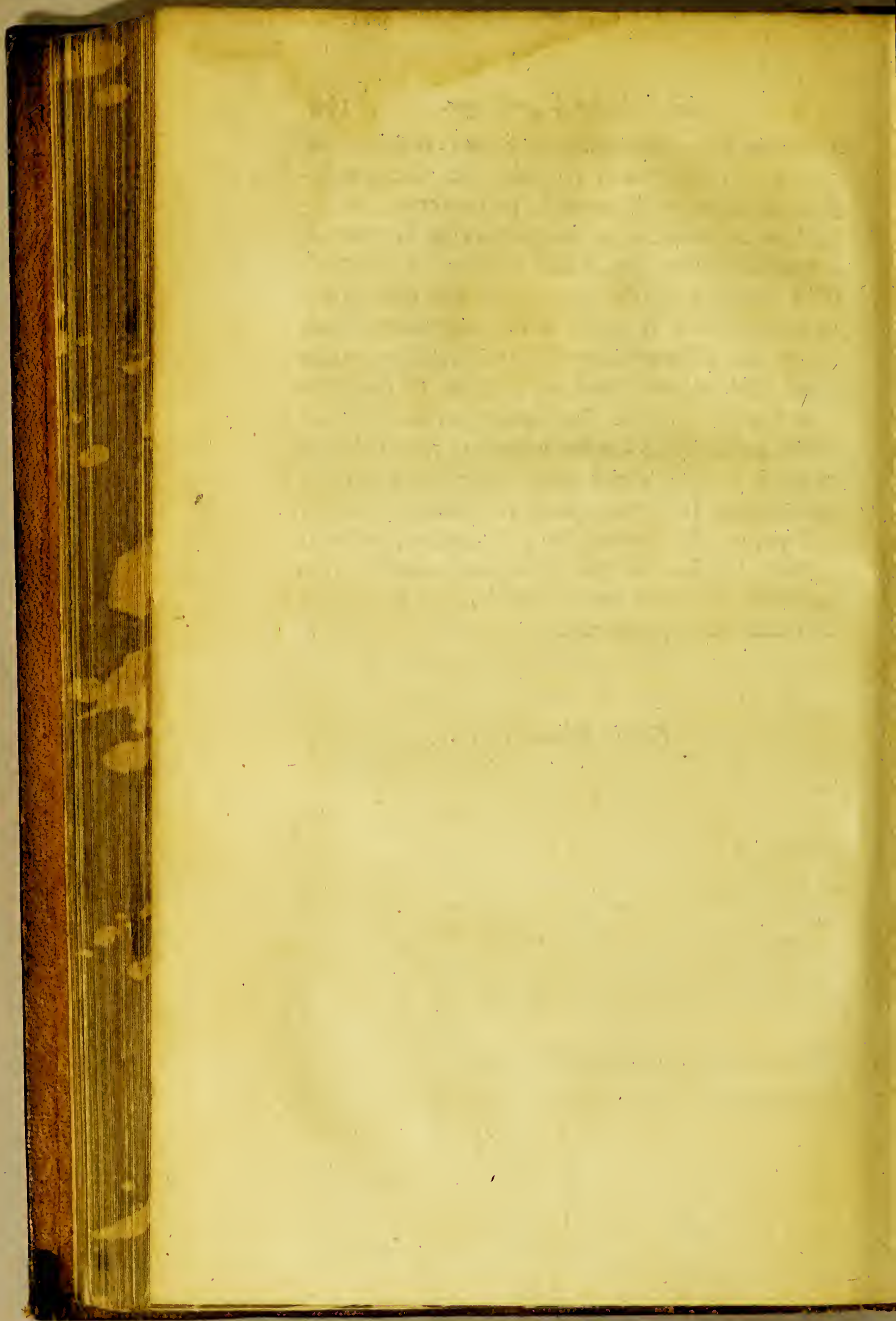
Le soin de donner un code civil au Canada, a occupé ensuite le ministère Britannique. Ce grand ouvrage, quoique confié à des jurisconsultes éclairés, laborieux & justes, n'a pas encore obtenu la sanction du gouvernement. Si le succès répond aux espérances, il se trouvera enfin une colonie qui aura une législation faite pour son climat, pour sa population & pour ses travaux.

Indépendamment de ces vues paternelles, la Grande-Bretagne a pensé qu'il étoit dans les intérêts de sa politique, d'amener, par des ressorts cachés, ses nouveaux sujets à l'amour des usages, de la langue du culte, des opinions de la métropole. Cette conformité est, en effet, généralement parlant, un des plus solides liens qui puissent attacher des colonies à la patrie principale. Mais nous soupçonnons que la situation actuelle des choses auroit dû faire préférer un autre système. L'Angleterre a aujourd'hui si fort à redouter l'esprit d'indépendance qui regne dans l'Amérique septentrionale, qu'il lui étoit plus avantageux peut-être de maintenir le Canada dans une sorte d'éloignement des autres Provinces, que de l'en rapprocher par des rapports qui peuvent les unir un jour trop étroitement.

Quoi qu'il en soit, la Cour de Londres a donné au Canada le Gouvernement Anglois, autant qu'il étoit compa-

able avec une autorité purement Royale, & sans aucun mélange d'administration populaire. Ses nouveaux sujets, rassurés contre la crainte des guerres futures, débarrassés de la défense des postes éloignés qui les arrachoit à leurs habitations, privés du commerce des pelleteries qui a repris son cours naturel, ne sont plus occupés que de leurs cultures. A mesure qu'elles augmentent, leurs liaisons avec l'Europe & avec les Antilles deviennent plus vives, & bientôt elles feront considérables. Ce sera désormais l'unique ressource d'un vaste pays, où la France versoit autrefois des sommes immenses; parce qu'elle le regardoit comme le plus grand boulevard de ses îles méridionales. La vérité de cette combinaison politique, que tant de négociateurs n'ont pas apperçue, deviendra sensible, à mesure que nous exposerons les avantages des établissemens formés par les Anglois, dans le continent de l'Amérique Septentrionale.

Fin du seizieme Livre.





HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE.

*Des Établissements & du Commerce des
Européens dans les deux Indes.*

LIVRE DIX-SEPTIEME.

*Colonies Angloises fondées à la baye d'Hudson, à
Terre-Neuve, à la Nouvelle Écosse, à la Nouvelle
Angleterre, à la Nouvelle Yorck, au Nouveau
Jersey.*

L'ANGLETERRE n'étoit connue dans le nouveau monde
que par des pirateries souvent heureuses & toujours bril-
lantes, lorsque Walter Raleigh forma le projet de faire en-
trer sa nation en partage des richesses prodigieuses, qui,
depuis près d'un siecle, couloient de cet hémisphere dans
le nôtre. La côte orientale du nord de l'Amérique, atta-

XXVIII.

Premie-
res expé-
ditions
des An-
glois dans
l'Améri-
que sep-
tentrion-
nale.

cha les regards de cet homme, né pour imaginer des choses hardies. Le talent qu'il avoit de subjuguier les esprits, en donnant à tout ce qu'il proposoit un air de grandeur, lui fit aisément trouver des associés à la Cour & chez les négociants. La compagnie qui se forma sous l'appât de ses magnifiques promesses, obtint du Gouvernement en 1584, la disposition absolue de toutes les découvertes qui se feroient; & sans autre encouragement, elle expédia dès le mois d'avril de l'année suivante, deux bâtiments qui mouillèrent dans la baye de Roenogue, qui fait aujourd'hui partie de la Caroline. Ceux qui les commandoient, dignes d'une confiance dont ils se sentoient honorés, montrèrent une complaisance sans bornes dans un pays où il s'agissoit d'établir leur nation; & laissèrent les Sauvages arbitres des échanges qu'ils leur proposoient, dans le nouveau commerce qu'on alloit ouvrir avec eux.

Tout ce que ces heureux navigateurs publièrent à leur retour en Europe, sur la température du climat, sur la fertilité du sol, sur le caractère des habitants qu'ils venoient de connoître, encouragea la société qui les avoit employés. Elle fit partir au printemps suivant sept navires, qui débarquerent à Roenogue cent huit hommes libres, destinés à commencer un établissement. Une partie de ces premiers colons se fit massacrer par les sauvages qu'on avoit outragés; le reste, pour avoir négligé de pourvoir à sa subsistance par la culture, périssoit de faim & de misère, lorsqu'il lui vint un libérateur.

Ce fut François Drake, si distingué de la foule des navigateurs, pour avoir, le premier après Magellan, fait le tour du globe. Le talent qu'il avoit montré dans cette grande expédition le fit choisir par Elisabeth, pour humilier Philippe II, dans la partie de ses vastes possessions

dont il abusoit pour troubler la tranquillité des autres peuples. Peu d'ordres furent jamais mieux exécutés. Saint-Iago, Carthagene, San-Domingo, plusieurs autres places importantes, un grand nombre de riches vaisseaux, devinrent la proie de la flotte Angloise. Ses instructions portoient qu'après ses opérations, elle iroit offrir à Roenogue les secours dont on y auroit besoin. Le désespoir les fit rejeter par le petit nombre de malheureux, qui avoient échappé à des infortunes de tous les genres. Ils demandèrent pour toute grace, d'être ramenés dans leur patrie; & la complaisance qu'eut l'Amiral de souscrire à leur demande, rendit inutiles les dépenses qui avoient été faites jusqu'à cette époque.

Cet événement imprévu ne découragea pas les associés. Ils firent successivement quelques foibles expéditions dans la colonie. On y voyoit, en 1589, cent quinze personnes, des deux sexes, assujetties à un Gouvernement régulier, & suffisamment pourvues de tout ce qui étoit nécessaire pour leur défense, pour la culture & pour le commerce. Ces commencements donnoient des espérances; mais elles se perdirent dans le cahos & la disgrâce où se précipita Raleigh, entraîné par les caprices d'une imagination ardente. La colonie, privée de l'appui de son fondateur, tomba dans un entier oubli.

Il y avoit douze ans qu'on l'avoit entièrement perdue de vue, lorsque Gosnold, l'un des premiers associés, résolut, en 1602, de la visiter. Son expérience dans la navigation, lui fit soupçonner qu'on n'avoit pas connu jusqu'alors la route qu'il falloit tenir; & qu'en prenant par les Canaries, par les isles Caraïbes, on avoit inutilement allongé le voyage de plus de mille lieues. Ses conjectures le déterminèrent à s'éloigner du Sud, & à tourner à l'Ouest.

La tentative lui réussit ; mais en arrivant sur les côtes d'Amérique, il se trouva plus au Nord que tous ceux qui l'avoient précédé. La contrée où il aborda, enclavée depuis dans la Nouvelle-Angleterre, lui fournit une grande abondance de belles pelleteries avec lesquelles il regagna l'Europe.

La rapidité, le succès de cette entreprise, firent impression sur les négociants Anglois. Plusieurs se réunirent, en 1606, pour former un établissement dans le pays que Gosnold venoit de découvrir. Leur exemple réveilla, dans quelques autres, le souvenir de la colonie de Roenoke. Il y eut alors deux associations privilégiées. Comme le continent où elles devoient exercer leur monopole, n'étoit connu en Angleterre que sous le nom général de Virginie, l'une fut appelée compagnie de la Virginie Méridionale, & l'autre compagnie de la Virginie Septentrionale.

La chaleur qui s'étoit manifestée dans les premiers jours, ne tarda pas à se refroidir. Il y eut entre les deux corps plus de jalousie que d'émulation. Quoiqu'on leur eût accordé le secours de la première loterie qui ait été tirée en Angleterre, leurs progrès furent si lents, qu'en 1614, on ne comptoit que quatre cents personnes dans les deux établissements. L'aïssance qu'exigeoient les mœurs simples du temps, étoit alors si générale en Angleterre, que le desir de s'expatrier, pour courir après la fortune, ne tentoit personne. C'est le sentiment du malheur qui dégoûte les hommes de leur patrie, plus encore que l'amour des richesses. Il falloit une fermentation extraordinaire pour peupler, même un excellent pays. Elle arriva. Ce fut la superstition qui la fit naître du choc des opinions religieuses.

Les Bretons eurent pour leurs premiers Prêtres, ces Druides si fameux dans les annales de la Gaule. Pour jeter un voile imposant sur les cérémonies d'un culte sauvage, les mystères ne se célébroient jamais que dans des réduits obscurs, & le plus souvent dans des bocages sombres, où la peur enfante des spectres & des apparitions. Il n'y avoit qu'un petit nombre d'initiés qui possédassent la doctrine sacrée; encore ne leur étoit-il pas permis de rien écrire sur cet important objet, pour n'en pas mettre les secrets sous les yeux d'un profane vulgaire. Les autels d'une divinité redoutable étoient ensanglantés de victimes humaines; ils étoient enrichis des plus précieuses dépouilles de la guerre. Quoique la terreur des vengeances célestes fût l'unique gardienne de ces trésors, ils furent toujours respectés par la cupidité, qu'on avoit eu l'art de réprimer par le dogme fondamental de la transmigration éternelle des âmes: dogme si naturel à tous les esprits qui craignent ou espèrent une autre vie! La principale autorité du Gouvernement résidoit dans les Ministres de cette religion terrible; parce que l'empire de l'opinion est le plus puissant de tous & le plus constant. L'éducation de la jeunesse étoit dans leurs mains; & c'est par ce premier âge qu'ils s'emparoiént de toute la vie de l'homme. Ils connoissoient des affaires civiles & criminelles, & décidoient aussi souverainement des querelles des Etats, que des contestations des citoyens. Quiconque osoit résister à leurs décrets, n'étoit pas seulement exclu de toute participation aux divins mystères, mais étoit encore banni de la société des hommes. C'étoit un crime, un opprobre de le fréquenter. Irrévocablement privé de la protection des Loix, la mort seule pouvoit mettre fin à ses infortunes. L'histoire des superstitions humaines n'en

XXIX.

Les guerres de religion qui déchirent l'Angleterre, peuplent le continent de l'Amérique.

offre aucune qui ait pris un aussi fier ascendant que celle des Druides. Ce fut la seule qui mérita d'armer contre elle la rigueur des Romains : tant les Druides opposoient de force à la puissance de ces conquérants.

Cependant cette religion avoit beaucoup perdu de son pouvoir, lorsque le christianisme la fit entièrement disparaître au septième siècle. Les peuples du Nord, qui avoient envahi successivement les Provinces méridionales de l'Europe, y avoient trouvé les germes de cette religion nouvelle, semés dans les ruines & les débris d'un Empire qui crouloit de toutes parts. Soit indifférence pour leurs dieux éloignés, soit ignorance facile à persuader, ils avoient embrassé, sans peine, un culte que la multiplicité de ses cérémonies faisoient aimer à des hommes grossiers & sauvages. Leur exemple entraîna aisément les Saxons, qui s'emparèrent depuis de l'Angleterre. Ils adoptèrent, sans répugnance, une doctrine qui justifioit leur conquête, en expioit tous les crimes, en assuroit la stabilité par l'extinction des cultes anciens.

Cette Religion ne tarda pas à produire les fruits qu'on en devoit attendre. Bientôt de vaines contemplations remplacèrent les vertus actives & sociales. Une vénération stupide pour des saints ignorés, étoit substituée au culte du premier Etre. Le merveilleux des miracles, étouffoit la connoissance des causes naturelles. Des prières ou des offrandes expioient les forfaits les plus inhumains. Toutes les semences de la raison étoient altérées, tous les principes de la morale étoient corrompus.

Ceux qui avoient coopéré du moins à ce désordre, en surent profiter. Les Prêtres obtinrent un respect qu'on refusoit aux Rois; leur personne devint sacrée. Le Magistrat perdit toute inspection sur leur conduite; ils se déroberent

berent à la vigilance de la loi civile. Leur tribunal éluda tous les autres , ou même les supplanta. Ils mêlerent la Religion à toutes les questions de jurisprudence , à toutes les matieres d'Etat ; & devinrent arbitres ou juges de toutes les causes. Vouloit-on raisonner ? La foi parloit , & tous écoutoient en silence , ses oracles inexplicables. Tel étoit l'aveuglement dans ces siècles , que les débauches scandaleuses du Clergé n'affoiblissoient pas son autorité.

C'est qu'elle étoit dès-lors fondée sur de grandes richesses. Aussi-tôt qu'on eut prêché que la religion qui vivoit de sacrifices , exigeoit , avant tous , celui de la fortune & des biens de la terre , la noblesse , qui avoit concentré dans ses mains toutes les propriétés , employa les bras de ses esclaves à édifier des temples , & ses terres à doter ces fondations. Les Rois donnerent à l'Eglise tout ce qu'ils avoient ravi au peuple : ils se dépouillerent jusqu'à ne se réserver ni de quoi payer les services militaires , ni de quoi soutenir les autres charges du Gouvernement. Cette impuissance n'étoit jamais foulagée par ceux qui l'avoient causée. Le maintien de la société ne les touchoit point. Contribuer aux impôts avec les biens de l'Eglise , c'étoit un sacrilege , une prostitution des choses saintes à des usages profanes. Ainsi parloient les clercs ; ainsi le croyoient les laïcs. La possession du tiers des fiefs du Royaume , les offrandes volontaires d'un peuple aveuglé , le prix auquel étoient taxées toutes les fonctions sacerdotales , ne rassasioient pas l'avidité toujours active d'un Clergé savant dans ses intérêts. Il trouva dans l'Ancien-Testament , que la dixme de toutes les productions lui appartenoit par un droit divin & incontestable. La facilité avec laquelle s'établit cette prétention , la lui fit étendre au dixieme de

l'industrie, des gains du commerce, des gages des laboureurs, de la paye des soldats, quelquefois même du revenu des charges de la Cour.

Rome, qui s'étoit d'abord contentée de contempler avec une orgueilleuse satisfaction les succès qu'avoient en Angleterre les riches & superbes Apôtres d'un Dieu né dans la misère, & mort dans l'ignominie, ne tarda pas à vouloir participer aux dépouilles de ce malheureux pays. Elle commença par y ouvrir un commerce de reliques toujours accréditées par de grands miracles, & toujours vendues à proportion du prix qu'y mettoit la crédulité. Les Grands, les Monarques même furent invités à venir en pèlerinage dans la Capitale du monde, y acheter une place dans le Ciel, assortie au rang qu'ils tenoient sur la terre. Les Papes s'attribuerent insensiblement la collation des bénéfices, & les vendirent après les avoir donnés. Par cette voye, leur tribunal évoqua toutes les causes ecclésiastiques; & leur fisc s'accrut avec le temps du dixieme des revenus d'un Clergé, qui levoit le dixieme de tous les biens du Royaume.

Lorsque ces pieuses vexations eurent été portées en Angleterre, aussi-loin qu'elles pouvoient aller, Rome Chrétienne y aspira au pouvoir suprême. Les fraudes de son ambition étoient couvertes d'un voile sacré. Elle ne sapoit les fondemens de la liberté, qu'avec les armes de l'opinion. C'étoit opposer l'homme à lui-même, & subjuguier ses droits par ses préjugés. On la vit s'établir arbitre despotique entre l'Autel & le Trône, entre le Prince & les sujets, entre un Monarque & les Rois ses voisins. Elle allumoit l'incendie de la guerre avec ses foudres spirituelles. Mais il lui falloit des émissaires pour répandre la terreur de ses armes. Elle appella les Moines à son se-

cours. Le Clergé séculier, malgré le célibat qui le séparoit des attachements du monde, y tenoit par les liens de l'intérêt, souvent plus forts que ceux du sang. Une classe d'hommes isolés de la société par des institutions singulières qui devoient les porter au fanatisme, par une soumission, un dévouement aveugles aux volontés d'un Pontife étranger, étoit propre à seconder les vues de ce Souverain. Ces vils & malheureux instruments de la superstition remplirent leur vocation funeste. Par leurs intrigues, seconnées de la faveur des événements, l'Angleterre, que les anciens Romains avoient eu tant de peine à conquérir, devint feudataire de Rome moderne.

Les passions & les caprices violents de Henri VIII brisèrent enfin cette honteuse dépendance. Déjà l'abus d'un pouvoir si monstrueux avoit dessillé les yeux de la nation. Le Prince osa, d'un seul coup, se soustraire à l'autorité des Papes, abolir les cloîtres, & s'arroger la suprématie de son Eglise.

Ce schisme éclatant amena d'autres changements sous le regne d'Edouard, successeur de Henri. Les opinions religieuses qui changeoient alors la face de l'Europe, furent discutées. On prit quelque chose de chacune; on retint plusieurs dogmes, plusieurs rites de l'ancien culte; & l'on forma, de ces divers fragments, une communion nouvelle, qui fut honorée du grand nom de Religion Anglicane.

Elisabeth, qui mit la dernière main à cet important ouvrage, en trouva la théorie trop subtile, & crut devoir y ajouter des cérémonies, pour attacher les esprits par les sens. Son goût naturel pour la magnificence, le desir d'étouffer les disputes sur le dogme, en amusant par les spectacles du culte, la faisoient pencher vers une plus grande augmentation des solemnités. Mais la politique

gêna ses inclinations, & l'obligea de les sacrifier aux préjugés d'un parti, qui, lui ayant aplani le chemin du trône, pouvoit l'y affermir.

Loin de soupçonner que Jacques premier exécuteroit ce qu'Elisabeth n'avoit pas même osé tenter, on devoit le croire porté à restreindre les rites ecclésiastiques. Ce Prince avoit été élevé dans le sein du presbytérianisme, secte altière, à qui la simplicité de ses habits, la gravité de ses mœurs, l'austérité de ses principes, un usage habituel des expressions de l'écriture, l'affectation même de ne prendre ses noms de baptême que dans l'ancien testament, sembloient devoir inspirer une aversion insurmontable pour le faste du culte catholique, & pour tout ce qui pouvoit en retracer l'image. L'esprit de système prévalut, dans le nouveau Roi, sur les principes de son éducation. Frappé de la juridiction épiscopale qu'il trouvoit établie en Angleterre, & qui lui parut conforme aux idées qu'il avoit du Gouvernement civil, il abandonna par conviction les premières impressions qu'il avoit reçues, & se passionna pour une hiérarchie modelée sur l'économie politique d'un Empire bien constitué. Dans son enthousiasme, il voulut assujettir l'Ecosse, sa patrie, à cette discipline merveilleuse; il voulut y attacher un grand nombre d'Anglois qui s'en tenoient éloignés. Il se proposoit même d'ajouter l'éclat des plus augustes cérémonies, à la majesté du plan, lorsque le temps auroit mûri ses grands projets. Mais l'émotion qu'il causa dès les premiers pas, ne lui permit pas d'aller plus avant dans son système de réformation. Il se contenta de recommander à son fils de reprendre le fil de ses vues, quand il y verroit les conjonctures favorables; il lui peignit les presbytériens comme également dangereux pour la Religion & pour le trône.

Charles adopta aisément des conseils qui n'étoient que trop conformes aux principes de despotisme qu'il avoit reçus de Buckingham, son favori, le plus corrompu des hommes, le plus corrupteur des courtisans. Pour préparer de loin la révolution qu'il méditoit, il éleva plusieurs Evêques aux premières dignités du Gouvernement, & leur conféra la plupart des charges qui donnoient une grande influence dans les résolutions publiques. Ces ambitieux Prélats, devenus comme les maîtres d'un Prince qui avoit la foiblesse de se conduire par les inspirations d'autrui, montrèrent l'ambition si familière au Clergé, d'élever la juridiction ecclésiastique, à l'ombre de la prérogative royale. On les vit multiplier à l'infini les cérémonies de l'Eglise, sous prétexte qu'elles étoient d'institution apostolique, & recourir, pour les faire observer, aux actes de l'autorité arbitraire du Prince. Le dessein paroissoit formé de rétablir, dans tout son éclat, ce que les Protestants appelloient l'idolâtrie Romaine, dût-on employer, pour y réussir, les voies les plus violentes. Ce projet causoit d'autant plus d'ombrage, qu'il étoit soutenu par les préjugés & les intrigues d'une Reine audacieuse, qui avoit apporté de France une passion immodérée pour le pouvoir absolu & pour le papisme.

On concevoit à peine l'aigreur que des soupçons si graves avoient répandue dans les esprits. Une prudence ordinaire auroit laissé à la fermentation le temps de se calmer. L'esprit de fanatisme fit choisir ces jours nébuleux, pour tout rappeler à l'unité de la Religion Anglicane, qui étoit devenue plus odieuse aux non-conformistes, depuis qu'ils la voyoient surchargée de pratiques qu'ils regardoient comme superstitieuses. Il fut ordonné, dans les deux Royaumes, de se conformer au culte & à la discipline de l'E

glise épiscopale. On soumit à cette loi les presbytériens, qui commençoient à s'appeller Puritains, parce qu'ils faisoient profession de ne prendre que la parole de Dieu, pure & simple, pour regle de leur conduite & de leur croyance. On y assujettit tous les Calvinistes étrangers qui étoient dans le Royaume, quelle que fût la différence de leurs opinions. On prescrivit ce culte hiérarchique aux régiments, aux compagnies de commerce, qui se trouvoient dans les diverses contrées de l'Europe. Enfin, les Ambassadeurs d'Angleterre se virent contraints de se séparer par-tout de la communion des Réformés, & d'ôter dès-lors à leur patrie l'influence qu'elle avoit au-dehors, en qualité de chef & de soutien de la réformation.

Dans cette fatale crise, la plupart des Puritains se partagerent entre la soumission & la résistance. Ceux qui ne vouloient avoir, ni la honte de céder, ni la peine de combattre, tournerent les yeux vers l'Amérique Septentrionale, pour chercher la liberté civile & religieuse; qu'une ingrate patrie leur refusoit. Les ennemis de leur repos, pour les persécuter plus à loisir, entreprirent de fermer cet asyle aux dévots fugitifs, qui vouloient adorer Dieu à leur maniere, dans une terre déserte. Huit vaisseaux qui étoient à l'ancre dans la Tamise, prêts à faire voile, y furent arrêtés; & Cromwel, dit-on, s'y trouva retenu par ce même Roi, qu'il conduisit depuis à l'échafaud. Cependant l'enthousiasme, plus puissant encore que les persécuteurs, surmonta tous les obstacles; & cette région du nouveau monde fut bientôt remplie de Presbytériens. La satisfaction dont ils jouissoient dans leur retraite, attira successivement tous ceux de leur faction qui n'avoient pas une ame assez atroce pour se plaire aux effroyables catastrophes, qui, bientôt après, firent de l'Angleterre

un théâtre d'horreur & de sang. Des vues de fortune multiplierent leurs compagnons dans des temps plus calmes. Enfin l'Europe entiere ajouta beaucoup à leur population. Des milliers de malheureux, opprimés par la tyrannie ou par l'intolérance de leurs Souverains, allerent à travers les périls de l'Océan, chercher la vie & le salut dans cet autre hémisphere. Ne le quittons pas; n'achevons pas de le parcourir, sans tâcher de le connoître.

Combien de temps le nouveau monde resta-t-il, pour ainsi dire, ignoré, même après avoir été découvert? Ce n'étoit pas à de barbares soldats, à des marchands avides, qu'il convenoit de donner des idées justes & approfondies de cette moitié de l'Univers. La philosophie seule devoit profiter des lumieres semées dans les récits des voyageurs & des missionnaires, pour voir l'Amérique telle que la nature l'a faite, & pour saisir ses rapports avec le reste du globe.

XXX.
Parallele
de l'an-
cien & du
nouveau
monde.

On croit être sûr aujourd'hui que le nouveau continent n'a pas la moitié de la surface du nôtre. Leur figure, d'ailleurs, offre des ressemblances singulieres, qui pourroient conduire à des inductions séduisantes, s'il ne falloit pas se défier de l'esprit de système, qui vient nous arrêter souvent à la moitié du chemin de la vérité, pour nous empêcher d'arriver au terme.

Les deux continents paroissent former comme deux bandes de terre qui partent du pole arctique, & vont se terminer au tropique du Capricorne, séparées à l'Est & à l'Ouest par l'Océan qui les environne. Quels que soient, & la structure de ces deux bandes, & le balancement ou la symmétrie qui regne dans leur figure, on voit bien que leur équilibre ne dépend pas de leur position. C'est l'inconstance de la mer, qui fait la solidité de la terre. Pour

fixer le globe sur sa base, il falloit, ce semble, un élément qui, flottant sans cesse autour de notre planète, pût contre-balancer, par sa pesanteur, toutes les autres substances, & par sa fluidité ramener cet équilibre que le combat & le choc des autres éléments auroient pu renverser. L'eau, par la mobilité de sa nature & par sa gravité tout ensemble, est infiniment plus propre à entretenir cet harmonie & ce balancement des parties du globe autour de son centre. Que notre hémisphere ait au Nord une masse de terre extrêmement large; à nos antipodes, une masse d'eau toute aussi pesante ne manquera pas d'y faire un contre-poids. Si sous les tropiques nous avons un riche pays couvert d'hommes & d'animaux; sous la même latitude, l'Amérique sera baignée d'une mer remplie de poissons. Tandis que les forêts d'arbres chargés des plus grands fruits, les générations des plus énormes quadrupèdes, les nations les plus nombreuses, les éléphants & les hommes pesent sur la terre, & semblent en absorber toute la fécondité dans l'enceinte de la Zone-Torride; aux deux poles nagent les baleines avec les innombrables colonies de morues & de harengs, avec les nuages d'insectes, avec les peuplades infinies & prodigieuses de la mer, comme pour soutenir l'axe de la terre, & l'empêcher de s'incliner ou pencher d'aucun côté; si toutefois, & les baleines, & les éléphants, & les hommes étoient de quelque poids sur un globe, où tous les êtres vivants ne sont qu'une modification passagère du limon qui le compose. En un mot, l'Océan roule sur ce globe pour le façonner, au gré des loix générales de la gravité. Tantôt il couvre, & tantôt il découvre un hémisphere, un pole, une Zone; mais en général il paroît affecter le cercle de l'équateur, d'autant plus que le froid des poles s'oppose en quelque sorte à la flui-

dité qui fait son essence , & lui donne son activité. C'est entre les tropiques , sur-tout , que la mer s'étend & s'agite ; qu'elle éprouve le plus de vicissitudes , soit dans ses mouvements périodiques & réguliers , soit dans ces espèces de convulsions , que les vents de tempête y excitent par intervalles. L'attraction du soleil , & les fermentations que cause la continuité de sa chaleur dans la Zone-Torride , doivent influencer prodigieusement sur l'Océan. Le mouvement de la lune ajoute une nouvelle force à cette influence ; & la mer , pour obéir à cette double impulsion , doit , ce semble , précipiter ses eaux vers l'équateur. Il n'y a que l'applatissement du globe vers les poles , qui donne une raison suffisante de cette grande étendue d'eaux qui nous a dérobé jusqu'à présent les terres australes. La mer ne peut guere sortir de l'enceinte des tropiques , si les Zones-Tempérées & Glaciales ne se trouvent pas plus voisines du centre de la terre que la Zone-Torride. C'est donc la mer qui fait l'équilibre de la terre , & qui dispose de l'arrangement de ses matieres. Une preuve que les deux bandes symétriques que présentent au premier coup-d'œil les deux continents du globe , ne sont pas essentielles à sa conformation , c'est que le nouvel hémisphere a resté beaucoup plus long-temps que l'ancien sous les eaux de la mer. D'ailleurs , s'il y a des ressemblances sensibles entre les deux hémispheres , ils n'ont peut-être pas moins de différences qui détruisent la prétendue harmonie qu'on se flatte d'y remarquer.

Quand avec la mappe-monde sous les yeux , on voit la correspondance locale qui se trouve entre l'isthme de Suez & celui de Panama , entre le cap de Bonne-Espérance & le cap de Horn , entre l'archipel des Indes Orientales & celui des Antilles , entre les montagnes du Chily & celles

du Monomotapa, on est frappé du balancement qui regne dans les figures de ce tableau : par-tout on croit voir des terres opposées à des terres, des eaux qui font équilibre avec des eaux, des isles & des presqu'isles semées ou jettées par les mains de la nature, comme des contre-poids ; & toujours la mer, par ses mouvements & sa pente, entretenant la balance dans une oscillation insensible. Mais en comparant, d'un autre côté, la grande étendue de la mer Pacifique, qui sépare les deux Indes, avec le petit espace que l'Océan a pris entre les côtes de Guinée & celle du Brésil ; la forte masse des terres habitées du Nord, avec le peu qu'on connoît des terres australes ; la direction des montagnes de la Tartarie & de l'Europe, qui vont de l'Est & à l'Ouest, avec celles des Cordelières qui se prolongent du Nord au Sud, l'esprit s'arrête & voit avec chagrin disparaître le plan d'ordonnance & de symétrie, dont il avoit embelli son système de la terre. Le contemplateur est encore plus mécontent de ses rêves, quand il vient à considérer l'excessive hauteur des montagnes du Pérou. C'est alors qu'il est étonné de voir un continent si élevé & si nouveau, la mer si fort au-dessous de ses sommets, & si récemment descendue des terres que ces fiers boulevards sembloient défendre de ses attaques. Cependant on ne peut nier qu'elle n'ait couvert les deux continents du nouvel hémisphere. L'air & la terre, tout l'atteste.

Les fleuves plus larges & plus longs en Amérique ; des bois immenses au Midi ; de grands lacs & de vastes marais au Nord ; des neiges presque éternelles entre les tropiques ; peu de ces sables purs qui semblent être le sédiment de la terre épuisée ; point d'hommes entièrement noirs ; des peuples très-blancs sous la ligne ; un air frais

& doux par une latitude où l'Afrique est brûlante, inhabitable ; un climat rigoureux & glacé, sous le même parallèle que nos climats tempérés ; enfin, une différence de dix ou douze degrés de température entre l'ancien & le nouvel hémisphere, ce sont autant d'empreintes d'un monde naissant.

Pourquoi le continent de l'Amérique seroit-il à proportion beaucoup plus chaud, beaucoup plus froid que celui de l'Europe, si ce n'étoit l'humidité que l'Océan y a laissée, en le quittant long-temps après que notre continent avoit été peuplé ? C'est la mer seule qui a pu empêcher que le Mexique ne fût aussi anciennement habité que l'Asie. Si les eaux qui baignent encore les entrailles du nouvel hémisphere, n'en avoient pas inondé la surface, l'homme y auroit de bonne-heure coupé les bois, desséché les marais, consolidé un sol pâteux en le remuant & l'exposant aux rayons du soleil, ouvert une issue aux vents, & donné des digues aux fleuves ; le climat y eût déjà changé. Mais un hémisphere en friche & dépeuplé ne peut annoncer qu'un monde récent, lorsque la mer, voisine de ses côtes, serpente encore sourdement dans ses veines. Des soleils moins ardents, des pluies plus abondantes, des neiges plus profondes, des vapeurs plus épaisses & plus stagnantes, y décelent, ou les ruines & le tombeau de la nature, ou le berceau de son enfance.

La différence du climat, provenue du séjour de la mer sur les terres de l'Amérique, ne pouvoit qu'influer beaucoup sur les hommes & les animaux. De cette diversité de causes, devoit naître une prodigieuse diversité d'effets. Aussi voit-on dans l'ancien continent deux tiers plus d'espèces d'animaux que dans le nouveau ; des animaux considérablement plus gros, à égalité d'espèces ; des monf-

tres plus féroces & plus sanguinaires, à raison d'une plus grande multiplication des hommes. Combien, au contraire, la nature paroît avoir négligé le nouveau monde ! Les hommes y sont moins forts, moins courageux, sans barbe & sans poils ; dégradés dans tous les signes de la virilité ; foiblement doués de ce sentiment vif & puissant, de cet amour délicieux qui est la source de tous les amours, qui est le principe de tous les attachements, qui est le premier instinct, le premier nœud de la société, sans lequel tous les autres liens factices n'ont point de ressort ni de durée. Les femmes, plus foibles encore, y sont maltraitées par la nature & par les hommes. Ceux-ci, peu sensibles au bonheur de les aimer, ne voyent en elles que les instruments de tous leurs besoins ; ils les consacrent beaucoup moins à leurs plaisirs, qu'ils ne les sacrifient à leur paresse. C'est la suprême volupté, la souveraine félicité des Américains, que cette indolence dont leurs femmes sont la victime, par les travaux continuels dont on les charge. Cependant on peut dire qu'en Amérique, comme sur toute la terre, les hommes ont eu l'équité, quand ils ont condamné les femmes au travail, de se réserver les périls à la chasse, à la pêche, comme à la guerre. Mais l'indifférence pour ce sexe, auquel la nature a confié le dépôt de la reproduction, suppose une imperfection dans les organes, une sorte d'enfance dans les peuples de l'Amérique, comme dans les individus de notre continent, qui n'ont pas atteint l'âge de la puberté. C'est un vice radical dans l'autre hémisphère, dont la nouveauté se décele par cette sorte d'impuissance.

Si les Américains sont un peuple nouveau, forment-ils une espèce d'hommes originairement différente de celles qui couvrent l'ancien monde ? C'est une question qu'on

ne doit pas se hâter de décider. L'origine de la population de l'Amérique est hérissée de difficultés inexplicables. Si vous dites que les Norvégiens ont d'abord peuplé le Groenland, & qu'ensuite les Groenlandois ont passé sur les côtes du Labrador, d'autres vous diront qu'il est plus naturel que les Groenlandois soient issus des Eskimaux, auxquels ils ressemblent plus qu'aux Européens. Si vous peuplez la Californie par le Kamtschatka, on demandera quel motif ou quel hasard a conduit les Tartares au Nord-Ouest de l'Amérique? Cependant on imagine que c'est par le Groenland ou le Kamtschatka, que les habitants de l'ancien hémisphère ont dû passer dans le nouveau; puisque c'est par ces deux contrées que les deux continents sont liés, ou du moins le plus rapprochés. D'ailleurs, comment supposer que la Zone-Torride du nouveau monde a été peuplée par une de ses Zones Glaciales? La population refoule bien du Nord au Midi; mais elle doit naturellement avoir commencé sous l'équateur, où la vie germe avec la chaleur. Si les peuples de l'Amérique n'ont pu venir de notre continent, & que cependant ils paroissent nouveaux, il faut avoir recours au déluge, qui, dans l'histoire des nations, est la source & la solution de toutes les difficultés.

On supposera que la mer s'étant débordée sur l'autre hémisphère, ses anciens habitants se seront réfugiés sur les Apalaches & les Andes, montagnes beaucoup plus élevées que notre mont Ararath. Mais comment auront-ils vécu sur ces sommets de neige, environnés d'eaux? Comment des hommes, qui avoient respiré sous un ciel pur & délicieux, auront-ils pu survivre à la disette, à l'inclemence d'un air vicié, à tous les fléaux qui sont la suite inséparable d'un déluge? Comment l'espèce se sera-t-elle

conservée & multipliée dans ces jours de calamité, suivis de siècles de langueur? Malgré tous ces obstacles, convenons que l'Amérique s'est repeuplée des déplorables restes de sa dévastation. Tout retrace une maladie, dont la race humaine se ressent encore. La ruine de ce monde est encore empreinte sur le front de ses habitants. C'est une espèce d'hommes dégradée & dégénérée dans sa constitution physique, dans sa taille, dans son genre de vie, dans son esprit peu avancé pour tous les arts de la civilisation. Un air plus humide, une terre plus marécageuse, devoient infecter jusqu'à la racine, tous les germes, soit de la subsistance, soit de la multiplication des hommes. Il a fallu des siècles pour que la population pût renaître & se refaire de ses pertes; & plus de siècles encore pour que la terre, desséchée & praticable, ouvrît son sein à la fondation des édifices, à la culture des champs. L'air devoit se purifier avant que le ciel s'épurât; & le ciel redevenir serein, avant que la terre fût habitable. L'imperfection de la nature en Amérique, ne prouve donc pas la nouveauté de cet hémisphère, mais sa renaissance. Il a dû sans doute être peuplé dans le même temps que l'ancien; mais il a pu être submergé plus tard. Les grands ossements fossiles qu'on déterre dans l'Amérique, annoncent qu'elle a possédé autrefois des éléphants, des rhinocéros, & d'autres énormes quadrupèdes dont l'espèce a disparu de cette région. Les mines d'or & d'argent qui s'y découvrent presque à fleur de terre, attestent une révolution du globe très-ancienne, mais postérieure à celles qui ont bouleversé notre hémisphère.

Quand même le nouveau monde, on ne sait par quelle voie, auroit été repeuplé de nos hordes errantes, cette époque seroit encore d'une date si reculée, qu'elle laisse-

roit aux habitants de l'Amérique une très-grande antiquité. Ce ne seroit plus trois ou quatre siècles qu'il fuffiroit de donner à la fondation des Empires du Mexique & du Pérou ; puisqu'en ne trouvant dans ces pays aucun procédé de nos arts, aucune trace des opinions & des usages répandus sur le reste du globe, on y a pourtant vu une police & une société, des inventions & des pratiques, qui, sans montrer aucune trace des temps antérieurs à un déluge, supposoient une assez longue suite de siècles postérieurs à cette catastrophe. Car, quoiqu'au Mexique, comme en Egypte, l'enceinte d'un pays environné d'eaux, de montagnes, ou d'obstacles insurmontables à franchir, ait dû forcer les hommes qui s'y trouvoient enfermés, à se policer & à s'unir ; après s'être d'abord déchirés & divisés par une guerre sanglante & continuelle ; cependant on ne pouvoit inventer & cimenter qu'à la longue un culte & une législation qu'il étoit impossible d'avoir empruntés, soit des temps, soit des pays éloignés. L'art seul de la parole, & celui de l'écriture, même hiéroglyphique, demandent plus de siècles pour former une nation isolée qui doit avoir créé ces deux arts, qu'il ne faut de jours à un enfant pour se perfectionner dans l'un & dans l'autre. Des siècles ne font pas autant à l'espèce, que des années à l'individu. L'une doit occuper un assez vaste champ dans la durée & dans l'espace ; l'autre n'a que des moments & des points à remplir, ou plutôt à parcourir. La ressemblance & l'uniformité qui regnent dans les traits & les mœurs des nations de l'Amérique, prouvent bien qu'elles sont moins anciennes que celles de notre continent, si différentes entr'elles ; mais semblent confirmer en même temps qu'elles ne sont pas sorties d'un hémisphère étranger, avec lequel elles n'ont aucun rapport qui décele une descendance marquée.

XXXI. *Compara-
raison des
peuples
policés &
des peu-
ples sau-
vages.* Quoi qu'il en soit, & de leur origine, & de leur ancien-
neté, très-incertaines, un objet de curiosité plus intéres-
sant peut-être, est de savoir ou d'examiner si ces nations,
encore à demi sauvages, sont plus ou moins heureuses que
nos peuples civilisés; si la condition de l'homme brut,
abandonné au pur instinct animal, dont une journée em-
ployée à chasser, se nourrir, produire son semblable & se
réposer, devient le modèle de toutes ses journées, est
meilleure ou pire que celle de cet être merveilleux, qui
trie le duvet pour se coucher, file le coton du ver à soie
pour se vêtir, a changé la caverne, sa première demeure,
en un palais, a su varier ses commodités & ses besoins de
mille manières différentes?

C'est dans la nature de l'homme qu'il faut chercher ses
moyens de bonheur. Que lui faut-il pour être aussi heureux
qu'il peut l'être? La subsistance pour le présent; & s'il
pense à l'avenir, l'espoir & la certitude de ce premier bien.
Or l'homme sauvage, que les sociétés policées n'ont pas
repoussé ou contenu dans les Zones Glaciales, manque-
t-il de ce nécessaire absolu? S'il ne fait pas des provisions,
c'est que la terre & la mer sont des magasins & des résér-
voirs toujours ouverts à ses besoins. La pêche ou la chasse
font de toute l'année, ou suppléent à la stérilité des saisons
mortes. Le sauvage n'a pas des maisons bien fermées, ni
des foyers commodes; mais ses fourrures lui servent de
toit, de vêtement & de poêle. Il ne travaille que pour sa
propre utilité, dort quand il est fatigué, ne connoît ni les
veilles, ni les insomnies. La guerre est pour lui volonta-
re. Le péril, comme le travail, est une condition de sa na-
ture, & non une profession de sa naissance; un devoir de
la nation, non une servitude de famille. Le sauvage est sé-
rieux, & point triste: on voit rarement sur son front, l'em-
preinte

preinte des passions & des maladies qui laissent des traces si hideuses ou si funestes. Il ne peut manquer de ce qu'il ne desire point, ni désirer ce qu'il ignore. Les commodités de la vie sont la plupart des remèdes à des maux qu'il ne sent pas. Les plaisirs sont un soulagement des appetits, que rien n'excite dans ses sens. L'ennui n'entre guère dans son ame, qui n'éprouve ni privations, ni besoin de sentir ou d'agir, ni ce vuide créé par les préjugés de la vanité. En un mot, le sauvage ne souffre que les maux de la nature.

Mais l'homme civilisé, qu'a-t-il de plus heureux ? Sa nourriture est plus saine & plus délicate que celle de l'homme sauvage. Il a des vêtements plus doux, un asyle mieux défendu contre l'injure des saisons. Mais le peuple, qui doit faire la base & l'objet de la police sociale ; cette multitude d'hommes, qui, dans tous les états, supporte les travaux pénibles & les charges de la société ; le peuple vit-il heureux, soit dans ces Empires où les suites de la guerre & l'imperfection de la police l'ont mis dans l'esclavage, soit dans ces Gouvernements où les progrès du luxe & de la politique l'ont conduit à la servitude ? Les gouvernements mitoyens laissent entrevoir quelques rayons de félicité dans une ombre de liberté ; mais à quel prix est-elle achetée, cette sécurité ? Par des flots de sang, qui repoussent quelques instants la tyrannie, pour la laisser retomber avec plus de fureur & de férocité sur une nation tôt ou tard opprimée. Voyez comment les Caligula, les Néron ont vengé l'expulsion des Tarquins & la mort de César.

La tyrannie, dit-on, est l'ouvrage des peuples & non des Rois. Pourquoi la souffre-t-on ? Pourquoi ne réclame-t-on pas avec autant de chaleur contre les entreprises

du despotisme, qu'il employe de violence & d'artifice, lui-même, pour s'emparer de toutes les facultés des hommes? Mais est-il permis de se plaindre & de murmurer sous les verges de l'oppresser? N'est-ce pas l'irriter, l'exciter à frapper, jusqu'au dernier soupir de la victime? A ses yeux, les cris de la servitude sont une rébellion. On les étouffe dans une prison, souvent même sur un échafaud. L'homme qui revendiqueroit les droits de l'homme, périroit dans l'abandon ou dans l'infamie. On est donc réduit à souffrir la tyrannie, sous le nom de l'autorité?

Dès-lors, à quels outrages l'homme civil n'est-il pas exposé? S'il a quelque propriété, jusqu'à quel point en est-il assuré, quand il est obligé d'en partager le produit, entre l'homme de cour qui peut attaquer son fonds, l'homme de loi qui lui vend les moyens de le conserver, l'homme de guerre qui peut le ravager, & l'homme de finance qui vient y lever des droits toujours illimités dans le pouvoir qui les exige? Sans propriété, comment se promettre une subsistance durable? Quel est le genre d'industrie à l'abri des événements de la fortune & des atteintes du Gouvernement?

Dans les bois de l'Amérique, si la disette regne au Nord, on dirige ses courses au midi. Le vent ou le soleil menent une peuplade errante aux climats les moins rigoureux. Entre les portes & les barrières qui ferment nos Etats policés, si la famine, ou la guerre, ou la peste, répandent la mortalité dans l'enceinte d'un Empire, c'est une prison où l'on ne peut que périr dans les langueurs de la misère, ou dans les horreurs du carnage. L'homme qui s'y trouve né pour son malheur, s'y voit condamné à souffrir toutes les vexations, toutes les ri-

guez que l'inclémence des saisons & l'injustice des Gouvernements y peuvent exercer.

Dans nos campagnes, le colon serf de la glebe, ou mercenaire libre, remue toute l'année des terres dont le sol & le fruit ne lui appartiennent point, trop heureux quand ses travaux assidus lui valent une portion des récoltes qu'il a semées. Observé, tourmenté, par un propriétaire inquiet & dur, qui lui dispute jusqu'à la paille, où la fatigue va chercher un sommeil court & troublé, ce malheureux s'expose chaque jour à des maladies, qui, jointes à la disette où sa condition le réduit, lui font desirer la mort plutôt qu'une guérison dispendieuse & suivie d'infirmités & de travaux. Tenancier ou sujet, esclave à double titre, s'il a quelques arpents, un Seigneur y va recueillir ce qu'il n'a point semé : n'eût-il qu'un attelage de bœufs ou de chevaux, on les lui fait traîner à la corvée : s'il n'a que sa personne, le Prince l'enleve pour la guerre. Par-tout des maîtres, & toujours des vexations.

Dans nos villes, l'ouvrier & l'artisan sans atelier, subissent la loi de chefs avides & oisifs, qui, par le privilège du monopole, ont acheté du Gouvernement le pouvoir de faire travailler l'industrie pour rien, & de vendre ses ouvrages à très-haut prix. Le peuple n'a que le spectacle du luxe dont il est doublement la victime, & par les veilles & les fatigues qu'il lui coûte, & par l'insolence d'un faste qui l'humilie & l'écrase.

Quand même on supposeroit que les travaux & les périls de nos métiers destructeurs, des carrières, des mines, des forges & de tous les arts à feu, de la navigation & du commerce dans toutes les mers, seroient moins pénibles, moins nuisibles que la vie errante des sauvages chasseurs ou pêcheurs; quand on croiroit que des hom-

mes qui se lamentent pour des peines, des affronts, des maux qui ne tiennent qu'à l'opinion, sont moins malheureux que des sauvages qui, dans les tortures & les supplices même, ne versent pas une larme, il resteroit encore une distance infinie entre le sort de l'homme civil & celui de l'homme sauvage : différence toute entière au désavantage de l'état social. C'est l'injustice qui regne dans l'inégalité factice des fortunes & des conditions : inégalité qui naît de l'oppression, & la reproduit.

En vain l'habitude, les préjugés, l'ignorance & le travail abrutissent le peuple jusqu'à l'empêcher de sentir sa dégradation : ni la religion, ni la morale, ne peuvent lui fermer les yeux sur l'injustice de la répartition des maux & des biens de la condition humaine dans l'ordre politique. Combien de fois a-t-on entendu l'homme du peuple demander au Ciel quel étoit son crime, pour naître sur la terre dans un état d'indigence & de dépendance extrêmes ? Y eût-il de grandes peines inséparables des conditions élevées, ce qui peut-être anéantit tous les avantages & la supériorité de l'état civil sur l'état de nature, l'homme obscur & rampant qui ne connoît pas ces peines, ne voit dans un haut rang qu'une abondance qui fait sa pauvreté. Il envie à l'opulence, des plaisirs dont l'habitude même ôte le sentiment au riche qui peut en jouir. Quel est le domestique qui peut aimer son maître ? Et qu'est-ce que l'attachement des valets ? Quel est le Prince vraiment chéri de ses courtisans, même lorsqu'il est haï de ses sujets ? Que si nous préférons notre état à celui des peuples sauvages, c'est par l'impuissance où la vie civile nous a réduits de supporter certains maux de la nature, où le sauvage est plus exposé que nous ; c'est par l'attachement à certaines douceurs, dont l'habitude nous a

fait un besoin. Encore dans la force de l'âge, un homme civilisé s'accoutumera-t-il avec des sauvages, à rentrer même dans l'état de nature : témoin cet Ecoffois, qui, jetté & abandonné seul dans l'isle Fernandez, ne fut malheureux que jusqu'au temps où les besoins physiques l'occupèrent assez pour lui faire oublier sa patrie, sa langue, son nom, & jusqu'à l'articulation des mots. Après quatre ans, cet Européen se sentit soulagé du grand fardeau de la vie sociale, quand il eut le bonheur d'avoir perdu l'usage de la réflexion & de la pensée qui le ramenoient vers le passé, ou le tourmentoient de l'avenir.

Enfin, le sentiment de l'indépendance étant un des premiers instincts de l'homme, celui qui joint à la jouissance de ce droit primitif, la sûreté morale d'une subsistance suffisante, est incomparablement plus heureux que l'homme riche environné de loix, de maîtres, de préjugés & de modes qui lui font sentir à chaque instant la perte de sa liberté. Comparer l'état des sauvages à celui des enfants, n'est-ce pas décider la question si fortement débattue entre les philosophes, sur les avantages de l'état de nature & de l'état social? Les enfants, malgré les gênes de l'éducation, ne sont-ils pas dans l'âge le plus heureux de la vie humaine? Leur gayeté habituelle, tant qu'ils ne sont pas sous la verge du pédantisme, n'est-elle pas le plus sûr indice du bonheur qui leur est propre? Après tout, un mot peut terminer ce grand procès. Demandez à l'homme civil s'il est heureux? Demandez à l'homme sauvage s'il est malheureux? Si tous deux vous répondent NON, la dispute est finie.

Peuples civilisés, ce parallele est, sans doute, affligeant pour vous; mais vous ne sauriez ressentir trop vivement les calamités sous le poids desquelles vous gémissiez. Plus

cette sensation vous sera douloureuse , & plus elle sera propre à vous rendre attentifs aux véritables causes de vos maux. Peut-être enfin parviendrez-vous à vous convaincre qu'ils ont leur source dans le dérèglement de vos opinions, dans les vices de vos constitutions politiques, dans les loix bisarres , par lesquelles celles de la nature sont sans cesse outragées.

De l'état moral des Américains, reportons nos regards vers le physique de leur pays. Voyons ce qu'il étoit avant l'arrivée des Anglois , & ce qu'il est devenu sous leurs mains.

XXXII.

En quel
état les
Anglois
trouve-
rent l'A-
mérique
septen-
trionale,
& ce qu'ils
y ont fait.

Les premiers Européens qui allèrent former les colonies Angloises, trouverent d'immenses forêts. Les gros arbres que la terre y avoit poussés jusqu'aux nues, y étoient embarrassés de plantes rampantes qui en interdisoient l'approche. Des bêtes féroces rendoient ces bois encore plus inaccessibles. On n'y rencontroit que quelques sauvages, hérissés du poil & de la dépouille de ces monstres. Les humains épars se fuyoient, ou ne se cherchoient que pour se détruire. La terre y sembloit inutile à l'homme, & s'occuper moins à le nourrir, qu'à se peupler d'animaux plus dociles aux loix de la nature. Elle produisoit tout à son gré, sans aide & sans maître; elle entassoit toutes ses productions avec une profusion indépendante, ne voulant être belle & féconde que pour elle-même, non pour l'agrément & la commodité d'une seule espece d'êtres. Les fleuves tantôt couloient librement au milieu des forêts, tantôt dormoient & s'étendoient tranquillement au sein de vastes marais, d'où se répandant par diverses issues, ils enchaînoient, ils enfermoient des isles dans une multitude de bras. Le printemps renaissoit des débris de l'automne. Les feuilles séchées & pourries au pied des ar-

bres , leur redonnoient une nouvelle sève qui repoussoit des fleurs. Des troncs creusés par le temps , servoient de retraite à d'innombrables oiseaux. La mer bondissant sur les côtes & dans les golfes qu'elle se plaçoit à ronger , à creneler , y vomissoit par bandes des monstres amphibies , d'énormes cétacées , des tortues & des crabes , qui venoient se jouer sur des rives désertes , & s'y livrer aux plaisirs de la liberté & de l'amour. C'est-là que la nature exerçoit sa force créatrice , en reproduisant sans cesse ces grandes especes qu'elle couve dans les abymes de l'Océan. La mer & la terre étoient libres.

Tout-à-coup l'homme y parut , & l'Amérique Septentrionale changea de face. Il y porta la règle & la faulx de la symmétrie , avec les instruments de tous les arts. Aussitôt des bois impraticables s'ouvrent , & reçoivent dans de larges clarières des habitations commodes. Les animaux destructeurs cedent la place à des troupeaux domestiques ; & les ronces arides , aux moissons abondantes. Les eaux abandonnent une partie de leur domaine , & s'écoulent dans le sein de la terre ou de la mer par des canaux profonds. Les côtes se remplissent de cités , les anses de vaisseaux ; & le nouveau monde subit le joug de l'homme , à l'exemple de l'ancien. Quels ressorts puissants ont élevé ce merveilleux édifice de l'industrie & de la politique Européenne ? Reprenons le tableau par ses détails. Dans l'enfoncement est un objet isolé , qui ne fait point masse avec l'ensemble : c'est la baie d'Hudson.

Ce détroit , dont la profondeur est de dix degrés , est XXXIII.
formé par l'Océan , dans les régions éloignées , au Nord Climat de
de l'Amérique. Son embouchure a six lieues de largeur. la baie
L'entrée n'en est praticable que depuis le commencement d'Hudson,
de juillet jusqu'à la fin de septembre : encore est-elle alors habitudes
de ses ha-
bitants.

Commer-
ce qu'on
y fait.

assez dangereuse. Les vaisseaux ont à s'y préserver des montagnes de glace auxquelles des navigateurs ont donné quinze à dix-huit cents pieds d'épaisseur, & qui s'étant formées par un hyver permanent de cinq ou six ans dans de petits golfes éternellement remplis de neige, en ont été détachées par les vents de Nord-Ouest, ou par quelque cause extraordinaire. Le plus sûr moyen d'éviter ce péril, est de ranger du plus près qu'il est possible la côte du Nord, que la direction des vents & des courants tient sans doute plus libre ou moins embarrassée.

Le vent du Nord-Ouest qui regne presque continuellement durant l'hyver, & très-souvent en été, excite dans la baie même des tempêtes effroyables. Elles sont d'autant plus à craindre, que les bas-fonds y sont très-communs. Heureusement on trouve de distance en distance des groupes d'îles assez élevées pour offrir un asyle aux vaisseaux. Outre ces petits archipels, on voit dans l'étendue de ce golfe, des masses isolées de rochers nus & sans arbres. A l'exception de l'algue marine, cette mer produit aussi peu de végétaux que les autres mers du Nord.

Dans les contrées qui bordent cette baie, le soleil ne se leve, ne se couche jamais, sans un grand cône de lumière. Lorsque ce phénomène a disparu, l'aurore boréale en prend la place, & blanchit l'hémisphère de rayons colorés & si brillants, que leur éclat n'est pas même effacé par la pleine lune. Cependant le ciel est rarement serein. Dans le printemps & dans l'automne, l'air est habituellement rempli de brouillards épais; & durant l'hyver, d'une infinité de fleches glaciales. Quoique les chaleurs de l'été soient assez vives pendant deux mois ou six semaines, le tonnerre & les éclairs sont rares. Les exhalai-

sons sulphureuses y sont trop dispersées, sans doute. Cependant elles sont quelquefois enflammées par les aurores boréales. Cette flamme légère brûle les écorces des arbres, mais sans en attaquer le corps.

Un des effets du froid rigoureux ou de la neige qui règne dans ce climat, est de rendre blancs en hyver, les animaux qui sont, de leur nature, bruns ou gris. Tous ont reçu de la nature des fourrures douces, longues, épaisses; mais dont le poil tombe à mesure que le temps s'adoucit. Les pattes, la queue, les oreilles, toutes les parties où la circulation est moins vive, parce qu'elles sont le plus éloignées du cœur, se trouvent fort courtes dans la plupart de ces quadrupèdes. Si quelques-uns ont ces extrémités plus longues, elles sont extrêmement touffues. Sous ce ciel triste & morne, toutes les liqueurs deviennent solides en se gelant, & rompent leurs vaisseaux de quelque matière qu'ils puissent être. L'esprit de vin même y perd sa fluidité. Il n'est pas extraordinaire de voir des morceaux de roc brisés & détachés de masses plus considérables, par la force de la gelée. On a de plus observé que ces effets assez communs durant tout l'hyver, étoient beaucoup plus terribles à la nouvelle & à la pleine lune, qui, dans ces contrées, a sur le temps une influence dont les causes ne sont pas connues.

On a découvert sous cette zone glaciale, du fer, du plomb, du cuivre, du marbre, une substance analogue au charbon de terre. Le sol y est d'ailleurs d'une stérilité extrême. A la réserve des côtes, le plus communément marécageuses, où il croît un peu d'herbe & quelques bois mous, le reste du pays ne présente guère qu'une mousse fort haute, & de foibles arbrisseaux assez clair-semés.

Tout s'y ressent de la stérilité de la nature. Les hom-

mes y sont en petit nombre, & d'une taille qui n'excede guere quatre pieds. Comme les enfants, ils ont la tête énorme à proportion de leur corps. La petitesse de leurs pieds, rend leur marche vacillante & mal assurée. De petites mains, une bouche ronde, qui seroient un agrément en Europe, sont presque une difformité chez ce peuple; parce qu'on n'y voit que l'effet d'une foiblesse d'organisation, d'un froid qui resserre & contraint l'effort de la croissance, les progrès de la vie animale & végétale. Quoique sans poil & sans barbe, tous les hommes, même les jeunes gens, ont un air de vieillesse. Ce désagrément vient en partie de la conformation de la levre inférieure, qu'ils ont grosse, charnue, & plus avancée que la levre supérieure. Tels sont les Eskimaux, qui habitent non-seulement le Labrador où ils ont pris leur nom; mais encore les contrées qui s'étendent depuis la pointe de Belle-Isle jusqu'aux régions les plus septentrionales de l'Amérique.

Ceux de la baye d'Hudson ont, comme ceux du Groenland, le visage plat, le nez petit, mais non écrasé, la prunelle jaunâtre, & l'iris noir. Leurs femmes ont des caracteres de laideur qui sont particuliers à leur sexe, entr'autres des mammelles longues & molles. Ce défaut, qui n'est pas naturel, provient de l'habitude où elles sont d'allaiter leurs enfants jusqu'à l'âge de cinq ou six ans. Comme elle les portent souvent sur leurs épaules, ces nourrissons leur tirent fortement les mammelles avec les mains, & s'y tiennent presque suspendus.

Les Eskimaux n'ont ni des hordes entièrement noires, comme on a prétendu le soutenir & l'expliquer, ni des habitations creusées sous terre. Comment pourroient-ils excaver un sol, que le froid rend plus dur que la pier-

re? Comment vivoient-ils dans des creux, où ils feroient submergés à la moindre fonte des neiges?

Croiroit-on que ces peuples passent l'hiver sous des huttes construites à la hâte de cailloux liés entr'eux par un ciment de glace, sans autre feu que celui d'une lampe allumée au milieu de la cabane, pour y faire cuire le gibier & le poisson dont ils se nourrissent? La chaleur de leur sang & de leur haleine, jointe à la vapeur de cette légère flamme, suffit pour changer leurs cases en étuves.

Les Eskimaux vivent constamment au voisinage de la mer, qui fournit à toutes leurs provisions. Leur sang & leur chair, la couleur & l'épiderme de leur peau, se ressentent de la qualité de leur nourriture. L'huile de baleine, qu'ils boivent, la chair de chien-marin qu'ils mangent, leur donne un teint olivâtre, une odeur forte de poisson, une sueur grasse & gluante, quelquefois une forte de lepre écailleuse. Aussi les meres, à l'exemple des ourses, lèchent-elles leurs nouveaux nés.

Cette nation foible & dégradée par la nature, est intrépide sur une mer continuellement périlleuse. Avec des bateaux faits & cousus, pour ainsi dire, comme des outres, si bien fermés que l'eau n'y peut entrer même par-dessus, ils suivent les colonies de harengs dans toutes leurs émigrations du pôle; ils affrontent les baleines & les chiens de mer, dans une guerre où il y va de la vie pour les combattants. La baleine peut submerger d'un coup de queue une centaine de ses agresseurs; le chien-marin a des dents pour déchirer ceux qu'il ne peut noyer. Mais la faim des Eskimaux est plus forte que la rage des monstres. Ils brûlent d'une soif dévorante pour l'huile de baleine. Cette boisson entretient la chaleur de leur estomac, & les défend contre la rigueur du froid. Les hommes, les oi-

seaux, les quadrupèdes & les poissons du Nord, sont tous pourvus par la nature d'une graisse qui semble empêcher leurs muscles de se geler, leur sang de se figer. Tout est huileux ou gommé dans ces terres arctiques. Les arbres même y sont résineux.

Cependant les Eskimaux ont deux grands fléaux à craindre; la perte de la vue, & le scorbut. La continuité de la neige, la réverbération des rayons du soleil sur la glace, éblouissent tellement leurs yeux, qu'ils sont obligés de porter presque toujours des gardes-vue faits de deux planches minces, où l'on pratique avec un arête de poisson deux petites ouvertures au passage de la lumière. Ces peuples, environnés d'une longue nuit de six mois, voyent obliquement l'astre du jour. Encore ne semble-t-il les éclairer que pour les aveugler. Le plus doux présent de la nature, la lumière, est pour eux un don funeste. La plupart en sont privés de bonne-heure.

Un mal plus cruel encore les consume lentement. Le scorbut s'attache à leur sang, en altere, en épaisit, en appauvrit la masse. Les brumes de la mer qu'ils respirent; l'air épais & sans ressort qui régné dans l'intérieur de leurs cabanes, fermées à toute communication avec l'air du dehors; l'inaction continuelle de leurs longs hivers; une vie tour-à-tour errante & sédentaire : tout provoque en eux cette maladie scorbutique, qui, pour comble de malignité, devient contagieuse, se transmet par la co-habitation, & peut-être aussi par les voies de la génération.

Malgré ces incommodités, aucun peuple n'est plus passionné pour sa patrie que les Eskimaux. L'habitant du climat le plus fortuné ne le quitte pas avec autant de regret, qu'un de ces sauvages du Nord en ressent, quand

il s'est éloigné d'un pays où la nature mourante n'a que des enfants débiles & malheureux : c'est que ces peuples ont de la peine à respirer un air plus doux & plus tiède. Londres, Amsterdam, Copenhague, ces villes couvertes de brouillards & de vapeurs fétides, font un séjour trop délicieux pour des Eskimaux. Peut-être aussi les mœurs des peuples policés sont-elles plus contraires que leur climat à la santé des sauvages ? Il n'est pas impossible que les douceurs d'un Européen soient un poison pour des Eskimaux.

Tels étoient les habitants du pays qui fut découvert en 1610 par Henri Hudson. Cet intrépide navigateur, en cherchant au Nord-Ouest un passage pour entrer dans la mer du Sud, trouva ce détroit, au travers duquel il espérait ouvrir à l'Europe une nouvelle route de l'Asie par l'Amérique. Il osa pénétrer dans ce canal inconnu ; il se disposoit à le parcourir jusqu'au bout : mais ses lâches & perfides compagnons le mirent, lui & sept autres, dans une chaloupe, & l'exposèrent, sans provisions & sans armes, à tous les périls de la mer & de la terre. Les barbares qui lui refusoient les secours de la vie, ne purent lui ôter la gloire de sa découverte. La baie où il entra le premier, est & sera toujours la baie d'Hudson.

Les calamités inséparables des guerres civiles firent perdre de vue, en Angleterre, une contrée éloignée qui n'avoit rien d'attrayant. Des jours plus sereins n'en avoient pas rappelé le souvenir, lorsque Groseillers & Radisson, deux François Canadiens, mécontents de leur patrie, avertirent les Anglois, occupés à guérir par le commerce les plaies de la discorde, qu'il y avoit de grands profits à faire sur les pelleteries qu'ils pouvoient tirer d'une terre où ils avoient des droits. Ceux qui proposoient l'entre-

prise, montrèrent tant de capacité, qu'on les chargea de la commencer. Le premier établissement qu'ils formerent surpassa leurs espérances & leurs promesses.

Ce succès chagrina la France, qui craignit, avec raison, de voir passer à la baye d'Hudson les belles fourrures que lui fournissoient les contrées les plus septentrionales du Canada. Ses inquiétudes étoient fondées sur le témoignage unanime de ses coureurs de bois, qui, depuis 1656, s'étoient portés jusqu'à quatre fois sur les bords de ce détroit. On auroit bien désiré de pouvoir aller attaquer la nouvelle colonie, par la même route qu'avoient suivie ces traiteurs; mais les distances furent jugées trop considérables, malgré les facilités qu'offroient les rivières. Il fut arrêté que l'expédition se feroit par mer; & elle fut confiée à Groseillers & à Radisson, dont on avoit ramené l'inconstance; soit que tout homme revienne aisément à sa patrie, ou qu'un François n'ait besoin que de quitter la sienne pour l'aimer.

Ces deux hommes, inquiets & audacieux, partirent en 1682 de Quebec, sur deux bâtimens mal équipés. A leur arrivée, ne se trouvant pas assez puissants pour attaquer l'ennemi, ils se contenterent d'élever un fort au voisinage de celui qu'ils s'étoient flattés d'emporter. Alors on vit naître entre deux compagnies, l'une établie en Canada, l'autre en Angleterre, pour le commerce exclusif de la baye, une rivalité qui devoit toujours croître dans les combats de cette funeste jalousie. Leurs comptoirs réciproques furent pris & repris. Ces misérables hostilités n'auroient pas discontinué, sans doute, si les droits, jusqu'alors partagés, n'avoient pas été réunis en faveur de la Grande-Bretagne par la paix d'Utrecht.

La baye d'Hudson n'est, à proprement parler, qu'un

entrepôt de commerce. La rigueur du climat y a fait périr tous les grains semés à plusieurs reprises; y a interdit aux Européens tout espoir de culture, & par conséquent de population. On ne trouve sur ces immenses côtes que quatre-vingt-dix ou cent soldats & facteurs, enfermés dans quatre mauvais forts, dont celui d'Yorck est le principal. Leur occupation est de recevoir les pelleteries, que les sauvages voisins viennent échanger contre quelques marchandises, dont on leur a fait connoître & chérir l'usage.

Quoique ces fourrures soient fort supérieures à celles qui sortent des contrées moins septentrionales, on les obtient à meilleur marché. Les sauvages donnent dix castors pour un fusil; deux pour une livre de poudre; un castor pour quatre livres de plomb; un, pour une hache; un, pour six couteaux; deux castors pour une livre de grains de verre; six, pour un sur-tout de drap; cinq, pour une jupe; un castor pour une livre de tabac. Les miroirs, les peignes, les chaudieres, l'eau-de-vie, ne valent pas moins de castors à proportion. Comme le castor est la mesure commune des échanges, un second tarif, aussi frauduleux que le premier, exige deux peaux de loutre ou trois peaux de martres, à la place d'une peau de castor. A cette tyrannie autorisée, se joint une tyrannie, au moins tolérée. On trompe habituellement les sauvages sur la mesure, sur le poids, sur la qualité de ce qu'on leur livre; & la lésion est à-peu-près d'un tiers.

Ce brigandage méthodique doit faire deviner que le commerce de la baye d'Hudson est soumis au monopole. La compagnie qui l'exerce, n'avoit originairement qu'un fonds de 241, 500 livres, qui a été porté successivement à 2,380,500 livres. Ce capital lui vaut un retour

annuel de quarante ou cinquante mille peaux de castor ou d'autres animaux, sur lesquelles elle fait un bénéfice exorbitant, qui excite l'envie & les murmures de la nation. Les deux tiers de ces belles fourrures sont consommés en nature dans les trois Royaumes, ou employés dans les manufactures nationales. Le reste passe en Allemagne, où le climat lui ouvre un débouché fort avantageux.

XXXIV. Mais ce n'est ni l'extraction de ces sauvages richesses, ni l'accroissement que ce commerce pourroit recevoir s'il devenoit libre, qui ont fixé l'attention de l'Angleterre & de l'Europe entière sur cette partie glaciale du nouveau monde. La baie d'Hudson a été long-temps regardée, & on la regarde encore, comme la route la plus courte de l'Europe aux Indes orientales, aux contrées les plus riches de l'Asie.

Y a-t-il dans la baie d'Hudson un passage qui conduise aux Indes orientales?

Ce fut Cabot qui, le premier, eut l'idée d'un passage par le Nord-Ouest à la mer du Sud. Ses succès se terminèrent à la découverte de l'île de Terre-Neuve. On vit entrer après lui dans la carrière, un grand nombre de navigateurs Anglois, dont plusieurs eurent la gloire de donner leur nom à des côtes sauvages, que nul mortel n'avoit abordées avant eux. Ces mémorables & hardies expéditions eurent plus d'éclat que d'utilité. La plus heureuse ne donna pas la moindre conjecture sur le but qu'on se proposoit. Les Hollandois, avec des efforts moins répétés, moins vigoureux, ne devoient pas y parvenir. On croyoit enfin que c'étoit courir après des chimères, lorsque la découverte de la baie d'Hudson ranima des espérances prêtes à s'éteindre.

A cette époque, une ardeur nouvelle fait recommencer les travaux. Tandis que l'ancienne Angleterre est absorbée

bée par ses guerres intestines, ou découragée par des tentatives inutiles, c'est la Nouvelle-Angleterre qui prend sa place dans la poursuite d'un projet, où l'avantage de sa situation l'attache plus fortement. Cependant les voyages se multiplient plus que les lumières. L'opposition des navigateurs, partagés entre la possibilité, la probabilité, la certitude du passage que l'on cherche, tient la nation entière dans un doute pénible. Loin de répandre du jour, les relations qu'on publie épaississent le nuage. Elles sont si confuses, si mystérieuses, si remplies de réticences, d'ignorance ou de mauvaise foi, qu'avec la plus vive impatience de prononcer, on n'ose asseoir un jugement sur des témoignages si suspects. Arrive enfin la fameuse expédition de 1746, d'où l'on voit sortir quelques clartés, après des ténèbres profondes qui duroient depuis deux siècles. Sur quoi les derniers navigateurs fondent-ils de meilleures espérances? D'après quelles expériences osent-ils former leurs conjectures? Transcrivons leurs raisonnements.

Trois vérités dans l'histoire de la nature, doivent passer désormais pour démontrées. La première est, que les marées viennent de l'Océan, & qu'elles entrent plus ou moins avant dans les autres mers, à proportion que ces divers canaux communiquent avec le grand réservoir par des ouvertures plus ou moins considérables; d'où il s'enfuit, que ce mouvement périodique n'existe point, ou ne se fait presque pas sentir dans la Méditerranée, dans la Baltique, & dans les autres golfes qui leur ressemblent. La seconde vérité de fait est, que les marées arrivent plus tard & plus foibles dans les lieux éloignés de l'Océan, que dans les endroits qui le sont moins. La troisième est, que les vents violents qui soufflent avec la

marée, la font monter au-delà de ses bornes ordinaires, & qu'ils la retardent en la diminuant, lorsqu'ils soufflent dans un sens contraire.

D'après ces principes, il est constant que si la baie d'Hudson étoit un golfe enclavé dans des terres, & qu'il ne fût ouvert qu'à la mer Atlantique, la marée y devoit être peu marquée; qu'elle devoit s'affoiblir en s'éloignant de sa source, & qu'elle devoit perdre de sa force lorsqu'elle auroit à lutter contre les vents. Or, il est prouvé, par des observations faites avec la plus grande intelligence, avec la plus grande précision, que la marée s'élève à une grande hauteur dans toute l'étendue de la baie. Il est prouvé qu'elle s'élève à une plus grande hauteur au fond de la baie, que dans le détroit même, ou au voisinage. Il est prouvé que cette hauteur augmente encore, lorsque les vents opposés au détroit se font sentir. Il doit donc être prouvé que la baie d'Hudson a d'autres communications avec l'Océan, que celle qu'on a déjà trouvée.

Ceux qui ont cherché à expliquer des faits si frappants, en supposant une communication de la baie d'Hudson avec celle de Baffin, avec le détroit de Davis, se sont manifestement égarés. Ils ne balanceroient pas à abandonner leur conjecture, qui n'a, d'ailleurs, aucun fondement, s'ils vouloient faire attention que la marée est beaucoup plus basse dans le détroit de Davis, dans la baie de Baffin, que dans celle d'Hudson.

Si les marées qui se font sentir dans le golfe dont il s'agit, ne peuvent venir ni de l'Océan Atlantique, ni d'aucune autre mer Septentrionale, où elles sont toujours beaucoup plus foibles, on ne pourra s'empêcher de penser qu'elles doivent avoir leur source dans la mer du Sud. Ce système doit tirer un grand appui d'une vérité incon-

testable; c'est que les plus hautes marées qui se fassent remarquer sur ces côtes, sont toujours causées par les vents du Nord-Ouest qui soufflent directement contre ce détroit.

Après avoir constaté, autant que la nature le permet, l'existence d'un passage si long-temps & si inutilement désiré, il reste à déterminer dans quelle partie de la baie il doit se trouver. Tout invite à croire que le Welcome à la côte occidentale, doit fixer les efforts qui ont été dirigés jusqu'ici de toutes parts, sans choix & sans méthode. On y voit le fond de la mer, à la profondeur d'onze brasses : c'est un indice que l'eau y vient de quelque Océan, parce qu'une semblable transparence est incompatible avec des décharges de rivières, de neiges fondues & de pluies. Des courants, dont on ne sauroit expliquer la violence qu'en les faisant partir de quelque mer occidentale, tiennent ce lieu débarrassé de glaces, tandis que le reste du golfe en est entièrement couvert. Enfin, les baleines, qui cherchent constamment dans l'arrière-saison à se retirer dans des climats plus chauds, s'y trouvent en fort grand nombre à la fin de l'été; ce qui paroît indiquer un chemin pour se rendre, non à l'Océan septentrional, mais à la mer du Sud.

Il est raisonnable de conjecturer que le passage est court. Toutes les rivières qui se perdent dans la côte occidentale de la baie d'Hudson, sont foibles & petites; ce qui fait présumer qu'elles ne viennent pas de loin, & que, par conséquent, les terres qui séparent les deux mers, ont peu d'étendue. Cet argument est fortifié par la hauteur & la régularité des marées. Par-tout où le flux & le reflux observent des temps à peu près égaux, avec la seule différence qui est occasionnée par le retardement de la lune.

dans son retour au méridien, on est assuré de la proximité de l'Océan, d'où viennent ces marées. Si le passage est court, & qu'il ne soit pas avancé dans le Nord, comme tout annonce qu'il ne l'est point, on doit présumer qu'il n'est pas difficile. La rapidité des courants qu'on observe dans ces parages, & qui ne permettent pas aux glaces de s'y arrêter, ne peut que donner du poids à cette conjecture.

L'utilité, les avantages de la découverte qui reste à faire, sont si sensibles, qu'il y auroit de l'inconséquence à l'abandonner. Si le passage qu'on cherche étoit ouvert, il se formeroit d'abord des liaisons entre les pays que la nature semble avoir séparés jusqu'à présent. Elles s'étendroient bientôt au continent de la mer du Sud, & dans les nombreuses Isles répandues sur cet Océan immense. La communication ouverte depuis près de trois siècles entre les peuples commerçants de l'Europe & les pays des Indes orientales les plus reculés, heureusement débarrassée de ses longueurs, deviendrait plus vive, plus suivie, plus considérable. On ne peut guère douter que les Anglois n'eussent l'ambition de jouir exclusivement du fruit de leur activité & de leurs dépenses. Ce desir est dans la nature, & de grandes forces l'appuyeroient. Cependant comme cet avantage n'est pas de ceux dont il soit possible de se réserver toujours la possession, on peut prédire que toutes les nations le partageroient avec le temps. Alors le détroit de Magellan, le Cap de Horn, seront entièrement abandonnés, & le Cap de Bonne-Espérance beaucoup moins fréquenté.

Quelles que puissent être les suites de la découverte, il est de l'intérêt comme de la dignité de la Grande-Bretagne, de poursuivre ses tentatives jusqu'à ce qu'elle ait

réussi, ou que l'impossibilité du succès lui soit démontrée. La résolution qu'elle a prise, en 1745, de promettre une récompense considérable aux navigateurs qui réussiroient dans ce grand projet, montre sa sagesse jusques dans sa générosité; mais ne suffit pas pour attendre au but qu'elle propose. Le ministère Anglois ne peut ignorer que les efforts de l'Etat ou des particuliers n'y parviendront pas, jusqu'à ce que le commerce de la baye d'Hudson soit entièrement libre. La compagnie, qui l'exerce depuis 1670, non contente de négliger l'objet de son institution, en ne faisant aucune démarche pour découvrir le passage du Nord-Ouest, a contrarié de toutes ses forces ceux que l'amour de la gloire, ou d'autres motifs, pouissoient à cette grande entreprise. Rien ne peut changer cet esprit d'iniquité, qui tient à l'essence même du monopole.

Heureusement le privilege exclusif qui regne à la baye XXXV.
d'Hudson, & semble y fermer la voie aux lumieres com- Descrip-
me aux richesses des nations, n'étend pas son joug jus- tion de
ques sur Terre-Neuve. Située entre les quarante-fix & l'isle de
cinquante-deux degres de latitude Nord, cette isle n'est Terre-
séparée de la côte de Labrador que par un canal de mé- Neuve.
diocre largeur, connu sous le nom de Détroit de Belle-
Ile. Sa forme triangulaire renferme un peu plus de trois
cents lieues de circonférence. On ne peut parler que par
conjecture de son intérieur, parce qu'on n'y a jamais pé-
nétré bien avant, & que vraisemblablement personne n'y
pénétrera, vu la difficulté de le tenter, & l'inutilité, du
moins apparente, d'y réussir. Le peu qu'on en connoît,
est rempli de rochers escarpés, de montagnes couronnées
de mauvais bois, de vallées étroites & sablonneuse. Ces
lieux inaccessibles sont remplis de bêtes fauves, qui s'y
multiplient d'autant plus aisément, qu'on ne sauroit les y

pour suivre. Jamais on n'y a vu d'autres sauvages, que quelques Eskimaux venus du continent dans la saison des chasses. La côte est par-tout remplie d'ances, de rades, de ports; quelquefois couverte de mousse, mais plus communément de petits cailloux qui semblent destinés à sécher le poisson qu'on prend aux environs. On éprouve des chaleurs fort vives dans tous les endroits découverts, où des pierres plates réfléchissent les rayons du soleil. Le reste du pays est excessivement froid, moins par sa position, que par les hauteurs, les forêts, les vents, surtout par ces monstrueuses glaces, qui, venues des mers du Nord, se trouvent arrêtées sur ses rivages, & y séjournent. Les quartiers situés au Nord & à l'Ouest, jouissent constamment du ciel le plus pur : il est beaucoup moins serein à l'Est & au Sud, trop voisins du grand banc, où il regne un brouillard perpétuel.

La découverte de Terre-Neuve fut faite en 1497, par le Vénitien Cabot, qui naviguoit pour l'Angleterre. Il n'y forma aucun établissement. Les voyages entrepris successivement pour examiner quels avantages on pourroit tirer de cette Isle, firent juger qu'ils se réduiroient à pêcher de la morue, qui y étoit extrêmement commune. De petits bâtimens partis d'Europe au printemps, y revenoient dans l'automne avec des cargaisons entières de ce poisson séché ou salé. La consommation en devint presque universelle, & familière, sur-tout, à l'Eglise Romaine. Les Anglois profitèrent de cette foiblesse des Catholiques, pour s'enrichir aux dépens du Clergé, qui s'étoit autrefois engraisé du suc de l'Angleterre. Ils pensèrent à former des habitations fixes à Terre-Neuve. Celles qu'on commença de loin en loin, ne prospérèrent pas. Elles furent toutes abandonnées, peu de temps après

leur fondation. La première qui eut de la solidité, ne remonte pas au-delà de 1608. Ce succès inspira une telle émulation, que quarante ans après, tout l'espace qui s'étend sur la côte orientale, depuis la baie de la Conception jusqu'au Cap de Raz, étoit occupé par quatre mille ames. Les pêcheurs placés à quelque distance les uns des autres, par la nature du terrain & de leurs occupations, pratiquerent entr'eux des communications faciles par des chemins coupés dans les bois. Leur point général de réunion étoit à Saint-Jean. C'est-là que dans un excellent port, ouvert entre deux montagnes séparées d'un jet de pierre, & propre à recevoir plus de deux cents navires, ils trouvoient des armateurs venus de la métropole, qui pourvoyoient à leurs besoins, en échange des produits de la pêche.

Les François n'avoient pas attendu ces progrès du commerce Anglois, pour tourner leurs regards vers Terre-Neuve. Ils fréquentoient depuis long-temps la partie méridionale de l'île; & les Malouins, en particulier, arrivoient tous les ans en grand nombre, dans un lieu qu'ils avoient nommé le Petit-Nord. Quelques-uns d'entr'eux se fixerent confusément sur la côte, depuis le Cap de Raz jusqu'au Chapeau-Rouge; il se forma même insensiblement une espece de bourgade dans la baie de Plaisance, qui réunissoit toutes les commodités qu'on pouvoit désirer pour une pêche heureuse.

Au-devant de cette baie est une rade d'une lieue & demie d'étendue, mais qui n'est pas assez à l'abri des vents de Nord-Nord-Ouest, qui soufflent avec beaucoup d'impétuosité. Le goulet qui donne entrée dans la baie, est si resserré par des rochers, qu'il n'y peut passer qu'un bâtiment à la fois; encore faut-il le touer pour le faire arri-

ver. A l'extrémité de la baye, qui a dix-huit lieues de profondeur, est un port très-sûr, qui peut contenir cent cinquante vaisseaux. Quoique cette position fût propre à assurer à la France la pêche entière de la côte méridionale de Terre-Neuve, le ministère de Versailles s'en occupoit fort peu. Ce ne fut qu'en 1687 qu'on bâtit à l'entrée du goulet un petit fort, où l'on mit une garnison de cinquante hommes.

Jusqu'à cette époque, les habitants que le besoin avoit établis sur cette terre stérile & sauvage, étoient restés dans un heureux oubli. Alors commença un système d'oppression, qui s'entretint constamment, & s'affermi par l'avidité des commandants qui se succéderent. Cette tyrannie, qui ne permit jamais aux colons d'arriver au degré d'aïssance nécessaire pour pousser leurs travaux avec succès, devoit empêcher aussi qu'ils ne se multipliaient. La pêche Française ne put donc monter au niveau de la pêche Angloise. Cependant la Grande-Bretagne n'oublia pas à Utrecht, que ces voisins entreprenants, soutenus des Canadiens, accoutumés aux courses, à la chasse, aux coups de main, à la petite guerre, avoient porté cent & cent fois la dévastation dans ses divers établissemens. C'en étoit assez pour lui faire demander la possession entière de Terre-Neuve; & les malheurs de la France épuisée déterminèrent à ce sacrifice. Cette Puissance se réserva pourtant, non-seulement le droit de pêcher dans une partie de l'isle, mais encore sur le grand banc, qui étoit censé en être une dépendance.

XXXVI.

Pêches
établies à
Terre-
Neuve.

Le poisson qui rend ces parages si célèbres, est la morue. Jamais il n'a plus de trois pieds, & communément il en a beaucoup moins. L'Océan n'en nourrit aucun dont la gueule soit plus large à proportion de la grandeur, ni

qui soit aussi vorace. On trouve dans son corps jusqu'à des pots cassés, du fer & du verre. Son estomac ne digère pas ces matières, comme on l'a cru long-temps; il se retourne comme une poche, & se décharge ainsi de tout ce qui l'incommode.

La morue se montre dans les mers du Nord de l'Europe. Elle y est pêchée par trente bâtiments Anglois, soixante François, & cent cinquante Hollandois; les uns & les autres de quatre-vingts ou cent tonneaux. Ils ont pour concurrents les Islandois, & surtout les Norvégiens. Ces derniers s'occupent, avant la saison de la pêche, à ramasser sur la côte des œufs de morue, appât nécessaire pour prendre la fardine. Ils en vendent, année commune, vingt à vingt-deux mille tonnes, à 9 livres la tonne. Si l'on en avoit le débit, on en prendroit bien davantage; puisqu'un physicien habile, qui a eu la patience de compter les œufs d'une morue, en a trouvé neuf millions trois cents quarante-quatre mille. Cette générosité de la nature doit être plus grande encore à Terre-Neuve, où la morue est infiniment plus abondante.

Elle est aussi plus délicate, quoique moins blanche; mais elle n'est pas un objet de commerce lorsqu'elle est fraîche. Son unique destination est de servir de nourriture à ceux qui la pêchent. Salée & séchée, ou seulement salée, elle devient précieuse pour une grande partie de l'Amérique & de l'Europe. Celle qui n'est que salée se nomme morue verte, & se pêche au grand banc.

Cette bande de terre est une de ces montagnes qui se forment sous les eaux des débris du continent, que la mer emporte & accumule. Les deux extrémités de ce banc se terminent tellement en pointe, qu'il n'est pas aisé d'en marquer exactement les bornes. On lui donne communé-

ment cent soixante lieues de long, sur quatre-vingt-dix de large. Vers le milieu, du côté de l'Europe, est une espece de baye, qui a été nommée la Fosse. Les profondeurs, dans tout cet espace, sont fort inégales. Il s'y trouve depuis cinq jusqu'à soixante brasses d'eau. Le soleil ne s'y montre presque jamais, & le ciel y est, le plus souvent, couvert d'une brume épaisse & froide. Les flots sont toujours agités, les vents toujours impétueux dans son contour; ce qui doit venir de ce que la mer irrégulièrement poussée par des courants* qui portent tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, heurte avec impétuosité contre des bords qui sont par-tout à pic, & en est repoussée avec la même violence. Cette cause est d'autant plus vraisemblable, que sur le banc même, à quelque distance des bords, on est tranquille comme dans une rade, à moins d'un vent forcé qui vienne de plus loin.

La morue disparoît presque toujours du grand banc & des petits bancs voisins, depuis le milieu de Juillet jusqu'à la fin d'Août. A cet intervalle près, la pêche s'en fait toute l'année. Les bâtimens qu'elle occupe sont depuis cinquante jusqu'à cent cinquante tonneaux, & n'ont pas moins de douze ni plus de vingt-cinq hommes d'équipage. Ces pêcheurs partent avec des lignes, & sont provision, en arrivant, d'un poisson nommé Caplan, qui sert d'amorce pour prendre la morue.

Avant d'entrer en pêche, on fait une galerie depuis le grand mât en-arrière, & quelquefois dans toute la longueur du navire. Cette galerie extérieure est garnie de barils défoncés par le haut. Les matelots s'y mettent dedans, la tête garantie des injures du temps, par un toit goudronné qui tient à ces barils. A mesure qu'ils prennent une morue, ils lui coupent la langue; ensuite ils la

livrent à un mouffe, pour la porter au décoleur. Celui-ci lui tranche la tête, lui arrache le foie, les entrailles, & la laisse tomber par un écoutillon dans l'entre-pont, où l'habilleur lui tire l'arrête jusqu'au nombril, & la fait passer par un autre écoutillon dans la cale. C'est-là qu'elle est salée, & rangée en piles. Le saleur a l'attention d'observer qu'il y ait, entre les rangs qui forment les piles, assez de sel pour que les couches de poisson ne se touchent pas, mais qu'il n'y en ait que ce qu'il faut. Le trop ou le trop peu de sel est également dangereux : l'un & l'autre excès fait avarier la morue.

Dans le droit naturel, la pêche du grand banc auroit dû être libre à tous les peuples. Cependant les deux Puissances, qui avoient formé des colonies dans le Nord de l'Amérique, étoient parvenues assez facilement à se l'approprier. L'Espagne, qui seule y formoit quelques prétentions, & qui, par la multitude de ses moines, sembloit y avoir des droits fondés sur leurs besoins, les a sacrifiées dans la dernière paix. Il n'y a que les Anglois & les François qui fréquentent ces parages.

La France y a expédié, en 1768, cent quarante-cinq navires, qui, tout neufs, coûtoient 2,547,000 livres. Ces vaisseaux, formant ensemble huit mille huit cents trente tonneaux, étoient montés par dix sept cents hommes, qui ont dû prendre chacun sept cents morues. Selon ce calcul, dont des expériences répétées montrent la justesse, la pêche totale a dû s'élever à un million cent quatre-vingt-dix mille morues.

On fait trois classes de ces morues. La première, est de celles qui ont vingt-quatre pouces ou davantage. La seconde, de celles qui ont depuis dix-neuf jusqu'à vingt-quatre pouces. La troisième, de celles qui ont moins de

dix-neuf pouces. S'il s'est trouvé dans la pêche, comme il arrive ordinairement, deux cinquièmes de bon poisson, deux cinquièmes de poisson médiocre, un cinquième de poisson inférieur, & que ce poisson ait obtenu le prix commun de cent cinquante livres le cent marchand, la pêche entière aura rendu 1,050,000 livres.

Le cent marchand est composé de cent trente-six morues de la première classe, de deux cents soixante-douze morues de la seconde classe. Ces deux qualités obtiennent ordinairement, du cent marchand, le prix de 180 livres. Il ne faut que cent trente-six morues pour faire le cent marchand des morues de la troisième classe; mais aussi ne se vend-il que le tiers des autres morues, c'est-à-dire, 60 livres, quand les autres en valent 180. Un million cent quatre-vingt-dix mille morues effectives, réduites au cent marchand de la manière dont on l'a expliqué, ne font que sept cents mille morues, qui, à 150 livres le cent, prix commun des trois poissons, ont produit 1,050,000 livres. De cette somme, il a dû être distribué aux équipages, pour leur cinquième, 210,000 livres. Il n'est donc resté pour les entrepreneurs, que 840,000 livres. Ce produit est évidemment insuffisant. En voici la preuve.

Il faut en déduire le désarmement qui ne peut être évalué, pour les cent quarante-cinq navires, à moins de 8,700 livres. L'assurance de 2,547,000 livres, à cinq pour cent, doit monter à 127,350 livres. Plus, une pareille somme pour l'intérêt de l'argent. La valeur des navires doit former les deux tiers du capital de la mise hors, & être portée à 1,698,000 livres. En réduisant le dépérissement annuel de ces navires à cinq pour cent, il reste encore à défalquer du profit, 84,900 liv. Qu'on rassemble toutes ces sommes, & on trouvera une perte de 357,000

livres, qui, répartie sur un capital de 2,547,000 livres, forme 14 livres 6 deniers, pour cent, de perte.

Ceux qui voudroient chercher un dédommagement dans l'huile que rend le foie de la morue, dans sa langue & dans ses entrailles, qu'on conserve en les salant, ne seroient pas satisfaits de leur spéculation. Ils trouveroient que ces minces objets sont à peine suffisants pour payer les honoraires des capitaines, & les droits des commissions de vente.

Il faut absolument que le ministère de France renonce à la pêche de la morue verte, qui se consomme dans la capitale & dans les Provinces septentrionales de la monarchie, ou qu'il supprime les droits énormes qu'on fait payer à cette espèce de consommation. Pour peu qu'il tarde encore de sacrifier à une branche très-précieuse d'industrie, cette foible partie du revenu public, il aura la douleur de voir s'anéantir l'impôt avec la richesse qui le produit. L'habitude d'un commerce, l'espoir de son amélioration, le chagrin de vendre à perte des bâtimens & des ustensiles : ces motifs, qui retiennent les négocians à la pêche de la morue, auront sans doute leur terme ; & le dégoût universel prouve que ce terme n'est pas éloigné.

Les Anglois n'ont pas la même raison de renoncer à cette pêche, dont le produit n'est assujéti à aucun impôt. Un autre avantage, c'est que n'arrivant pas d'Europe, comme leur concurrent, mais seulement de Terre-Neuve, ou d'autres parages presque aussi voisins, ils ont des bâtimens extrêmement petits, très-faciles à manier, peu élevés sur l'eau, abaissant leurs voiles jusques sur le pont, donnant peu de prise aux vents, même les plus impétueux ; en sorte que leurs travaux sont rarement interrompus par l'agitation des vagues. De plus, ils ne perdent pas, comme les

autres navigateurs, leur temps à se procurer des appâts, qu'ils portent de leurs habitations. Enfin, leurs matelots sont plus endurcis à la fatigue, plus accoutumés au froid, plus faits à la discipline.

Cependant les Anglois se livrent peu à la pêche de la morue verte, parce qu'ils manquent de débouchés. Leur industrie ne va guere en ce genre qu'à la moitié de ce que débite la nation rivale. Comme leur morue est préparée avec peu de soin, rarement forment-ils une cargaison entière. Dans la crainte de voir ce poisson se corrompre, ils quittent le grand banc communément avec les deux tiers, souvent même avec la moitié de leur chargement. La vente s'en fait en Portugal, en Biscaye & dans les Royaumes Britanniques. Les Anglois se dédommagent de la foible exportation de morue verte, par la supériorité qu'ils ont acquise, dans tous les marchés, pour la morue sèche.

On procède, de deux manieres, à l'exploitation de cette branche de commerce. Ce qu'on nomme pêche errante, appartient aux navires expédiés tous les ans d'Europe pour Terre-Neuve, à la fin de mars ou dans le courant d'avril. Souvent ils rencontrent, au voisinage de l'isle, une quantité de glaces que les courants du Nord poussent vers le Sud, qui se brisent dans leur choc réciproque, & qui se fondent plutôt ou plus tard, à la chaleur de la saison. Ces pieces de glace ont quelquefois une lieue de circonférence, s'élèvent dans les airs à la hauteur des plus grandes montagnes, & cachent dans les eaux une profondeur de soixante à quatre-vingts brasses. Jointes à d'autres glaces moins considérables, elles occupent une longueur de cent lieues, sur une largeur de vingt-cinq ou trente. L'intérêt, qui porte les navigateurs à toucher le plus promptement

aux atterrages, pour choisir les havres les plus favorables à la pêche, leur fait braver la rigueur des saisons & des éléments, conjurés contre l'industrie humaine. Les remparts les plus formidables de l'art militaire, les foudres d'une place assiégée, la manœuvre du combat naval le plus savant & le plus opiniâtre, n'ont rien qui demande autant d'audace, d'expérience & d'intrépidité, que les énormes boulevards flottants que la mer oppose à ces petites flottes de pêcheurs. Mais la plus avide de toutes les faims, la plus cruelle de toutes les soifs, la faim & la soif de l'or percent toutes les barrières, traversent ces montagnes de glace, & l'on arrive enfin à cette île où tous les vaisseaux doivent se charger de poisson.

Après le débarquement, il faut couper du bois, élever des échafauds. Ces travaux occupent tout le monde. Lorsqu'ils sont finis, on se partage. La moitié des équipages reste à terre, pour donner à la morue les façons dont elle a besoin. L'autre moitié s'embarque sur des bateaux. Pour la pêche du caplan, il y a quatre hommes par bateau; & trois pour la pêche de la morue. Ceux-ci, qui font le plus grand nombre, partent dès l'aurore, s'éloignent jusqu'à trois, quatre ou cinq lieues des côtes, & reviennent dans la nuit jeter sur leurs échafauds, dressés au bord de la mer, le fruit du travail de toute la journée.

Le décoleur, après avoir coupé la tête à la morue, lui vuide le corps, & la livre à l'habilleur, qui la tranche & la met dans le sel, où elle reste huit ou dix jours. Après qu'elle a été lavée, elle est étendue sur du gravier, où on la laisse jusqu'à ce qu'elle soit bien séchée. On l'entasse ensuite en piles, où elle sue quelques jours. Elle est encore remise sur la greve, où elle achève de sécher, & prend la couleur qu'on lui voit en Europe.

Il n'y a point de fatigues comparables à celles de ce travail. A peine laisse-t-il quatre heures de repos chaque nuit. Heureusement, la salubrité du climat soutient la santé contre de si fortes épreuves. On compteroit pour rien ses peines, si elles étoient mieux récompensées par le produit.

Mais il est des havres où les greves, trop éloignées de la mer, font perdre beaucoup de temps. Il en est dont le fond de roc vif & sans varec, n'attire pas le poisson. Il en est où il jaunit par les eaux douces qui s'y déchargent; & d'autres où il est brûlé de la réverbération du soleil, réfléchi par les montagnes.

Les havres même les plus favorables ne donnent pas l'assurance d'une bonne pêche. La morue ne peut abonder également dans tous. Elle se porte tantôt au Nord, tantôt au Sud, & quelquefois au milieu de la côte, attirée ou poussée par la direction du caplan ou des vents. Malheur aux pêcheurs qui se trouvent fixés loin des lieux qu'elle préfère. Les fraix de leurs établissements sont perdus, par l'impossibilité de la suivre avec tout l'attirail qu'exige cette pêche.

Elle finit dès les premiers jours de septembre, parce que le soleil cesse alors d'avoir assez de force pour sécher la morue. On n'attend pas même cette saison pour se retirer, quand la pêche a été heureuse. On se hâte de prendre la route des Antilles ou des Etats catholiques de l'Europe, pour obtenir les avantages de la primeur, qu'on risqueroit de perdre dans une trop grande concurrence.

La France a expédié pour cette pêche, en 1768, cent quatorze navires, du port de quinze mille cinq cents quatre-vingt-dix tonneaux. Neufs, ils avoient coûté, avec les premiers fraix d'avance, 5,661,000 livres. Ils avoient
huit

huit mille vingt-deux hommes d'équipage. La moitié a été occupée à pêcher le poisson, & l'autre moitié à lui donner les préparations dont il a besoin. Chaque pêcheur a dû prendre six mille morues; & par conséquent, le produit total s'est élevé à vingt-quatre millions soixante-six mille morues. L'expérience prouve qu'il faut cent vingt-cinq morues pour un quintal. Vingt-quatre millions soixante-six mille morues ont donc donné cent quatre-vingt-douze mille cinq cents vingt-huit quintaux. Le quintal, l'un dans l'autre, a été vendu 16 livres 9 sols 9 deniers; ce qui fait pour la vente entière, 3, 174, 305 livres 8 sols. Comme il sort de cent quintaux de morue une barrique d'huile, cent quatre-vingt-douze mille cinq cents vingt-huit quintaux de morue, ont dû fournir dix-neuf cents vingt-cinq barriques d'huile, qui, à raison de 120 livres la barrique, ont donné 231, 000 livres. Qu'on ajoute à ces deux sommes celle de 198, 000 livres qu'ont gagné en fret les navires, en revenant des ports où ils avoient fait leur vente à celui où ils avoient été armés, & l'on trouvera que le produit brut de la pêche entière ne s'est pas élevé au-dessus de 3, 603, 305 livres 8 sols.

Il faut épargner au lecteur le détail des dépenses de désarmement. Ils sont aussi pénibles par leur petitesse, que par leur étendue. On a suivi ces calculs avec la plus grande patience, & ils ont été vérifiés par des hommes très-éclairés, très-désintéressés, qui, par leur profession, en devoient être les juges naturels. Ces dépenses montent à 695, 680 livres 17 sols 6 deniers. Ainsi la recette nette de la pêche ne s'élève qu'à 2, 907, 624 livres 10 sols 6 deniers.

Sur ce produit, il faut payer la prime d'assurance, qui, en la supposant de six pour cent, doit monter pour un

capital de 5, 661, 000 livres, à 339, 660 livres. Il faut prélever l'intérêt de l'argent, qui, à raison de cinq pour cent, doit coûter 283, 050 livres. Il ne faut pas oublier le dépérissement des vaisseaux, qui formant la moitié de la valeur de l'armement entier, doivent être estimés 2, 830, 500 livres : ce dépérissement ne pouvant pas être évalué à moins de cinq pour cent, doit monter à 141, 525 livres. En admettant toutes ces suppositions, dont aucune ne peut être contestée, il s'ensuit que les François ont perdu, en 1768, dans leur pêche errante, 687, 110 livres 9 sols 6 deniers, & par conséquent 12 livres 2 sols 9 deniers pour cent de leurs capitaux.

De semblables pertes, qui malheureusement se sont renouvelées plus d'une année, détachent tous les jours cette nation d'une branche d'industrie si ruineuse. Les particuliers qui ne l'ont pas encore abandonnée, ne tarderont pas à y renoncer. On peut même présumer qu'à l'imitation des Anglois, ils s'en feroient déjà retirés, si, comme eux, ils avoient pu se rabattre sur les pêches sédentaires.

Il faut entendre par pêche sédentaire, celle que font les Européens établis sur les côtes de l'Amérique, où la morue abonde. Elle est infiniment plus utile que la pêche errante, parce qu'elle exige moins de frais, & qu'elle peut être continuée plus long-temps. Les François jouirent de ces avantages, tandis qu'ils furent paisibles possesseurs de l'Acadie, de l'Isle-Royale, du Canada, & d'une partie de Terre-Neuve. Les fautes du Gouvernement leur ont fait perdre, l'une après l'autre, ces possessions précieuses; & des débris de tant de richesses, ils n'ont sauvé que le droit de saler, de sécher leur morue au Nord de Terre-Neuve, depuis le Cap de Bona-Vista, jusqu'à la

Pointe-Riche. Les établissements fixes que leur a laissés la paix de 1763, se réduisent à l'Isle de Saint-Pierre, & aux deux Isles de Miquelon, qu'ils n'ont pas même la liberté de fortifier.

Saint-Pierre a huit cents habitants. Il n'y en a pas plus de cent dans la grande Miquelon, & la petite n'a qu'une seule famille. La pêche facile dans les deux premières Isles, est impraticable dans la troisième. Celle-ci fournit du bois aux deux autres, sur-tout à Saint-Pierre, qui n'en a d'aucune espèce. Mais la nature l'en a dédommée par un port excellent, le seul qui se trouve dans ce petit archipel. On y a pris, en 1768, vingt-quatre mille trois cents quatre-vingt-dix quintaux de morue. Cette quantité n'augmentera pas beaucoup; parce que les Anglois refusent aux François le droit de pêcher dans l'étroit canal qui sépare ces Isles des côtes méridionales de Terre-Neuve, & qu'ils ont même confisqué les chaloupes qui ont osé l'entreprendre.

Cette dureté, que les traités n'autorisent pas, & qui n'a d'appui que la force, est d'autant plus odieuse, que la Grande-Bretagne étend son empire sur toutes les côtes, sur toutes les Isles que la morue se plaît à fréquenter. Les Anglois, répandus par-tout où ce poisson abonde, sont encore plus multipliés à Terre-Neuve. On en compte environ huit mille qui font la pêche eux-mêmes. Il ne part annuellement de la métropole que neuf ou dix navires pour cet unique objet. Quelques autres joignent le commerce à la pêche. Le plus grand nombre y va changer les marchandises d'Europe contre du poisson, ou emporter le fruit du travail des colons, pour leur propre compte.

Avant 1755, le produit des pêcheries Angloise & Francoise, étoit à peu près égal; avec cette différence, que la

France consommoit davantage & vendoit moins, à raison de sa population & de sa religion. Depuis que cette Couronne a perdu ses possessions de l'Amérique septentrionale, elle n'obtient plus, année commune, de la réunion de ses pêches errantes & sédentaires, que deux cents seize mille neuf cents dix-huit quintaux de morue sèche, qui fussent à peine à l'approvisionnement des Provinces méridionales de la métropole, & ne peuvent pas fournir par conséquent aux besoins de ses colonies.

On peut avancer que la nation rivale pêche, depuis ses conquêtes, deux tiers de morue de plus, ou six cents cinquante & un mille cent quatorze quintaux de morue, qui, réduits à 14 livres le quintal, parce que cette morue est préparée avec moins de soin que celle des François, doivent valoir 9, 115, 596 livres. Le quart de ce produit suffit aux établissemens Anglois de l'ancien & du nouveau monde. Ainsi, ce qu'on en vend en Portugal, en Espagne, en Italie, dans les Isles à sucre de tous les peuples, doit faire rentrer dans l'Empire Britannique, en métaux ou en denrées, la valeur de 6, 836, 697 livres. Cet objet d'exportation seroit devenu encore plus considérable, si la Cour de Londres, lorsqu'elle fit la conquête des Isles-Royale & de Saint-Jean, n'eût pas eu l'inhumanité d'en chasser les François, qui s'y trouvoient établis, qui n'ont pas été remplacés, & qui, peut-être, ne le seront jamais. Une si mauvaise politique fut également suivie dans l'administration de la Nouvelle-Ecosse; car il est dans la jalousie de l'ambition, de détruire pour posséder.

XXXVII. Le nom de Nouvelle-Ecosse, qui désigne aujourd'hui la côte de trois cents lieues, comprise depuis les limites de la Nouvelle-Angleterre, jusqu'à la rive méridionale du

Les François
ce-
dent à

fleuve Saint-Laurent, ne paroît avoir exprimé, dans les premiers temps, qu'une grande péninsule de forme triangulaire, située vers le milieu de ce vaste espace. Cette péninsule, que les François appelloient Acadie, est très-propre par sa position, à servir d'asyle aux bâtimens qui viennent des Antilles. Elle leur montre de loin un grand nombre de ports excellents, où l'on entre & d'où l'on fort par tous les vents. On voit beaucoup de morue sur ses rivages, & encore davantage sur de petits bancs qui n'en sont éloignés que de quelques lieues. Le continent voisin attire par l'appât de quelques pelleteries. L'aridité de ses côtes offre du gravier pour sécher le poisson; & la bonté des terres intérieures invite à toutes sortes de cultures. Ses bois sont propres à beaucoup d'usages. Quoique son climat soit dans la Zone Tempérée, on y éprouve des hyvers longs & rigoureux, suivis tout-à-coup de chaleurs excessives, d'où se forment d'épais brouillards, qui, rarement ou du moins lentement dissipés, ne rendent pas ce séjour mal-sain, mais peu agréable.

Ce fut en 1604 que les François s'établirent en Acadie, quatre ans avant d'avoir élevé la plus petite cabane dans le Canada. Au-lieu de se fixer à l'Est de la péninsule, qui présentoit des mers vastes, une navigation facile, une grande abondance de morue, ils préférèrent une baie étroite, qui n'avoit aucun de ces avantages. Elle fut appelée depuis, baie Françoisé. On a prétendu qu'ils avoient été séduits par le Port-Royal, qui peut contenir mille vaisseaux à l'abri de tous les vents, dont le fond est par-tout excellent, & qui a toujours quatre ou cinq brasses d'eau, & dix-huit à son entrée. Il est plus naturel de penser que les fondateurs de la colonie choisirent cette position, parce qu'elle les approchoit des lieux où abon-

doient les pelleteries, dont la traite exclusive leur étoit accordée. Ce qui fortifie cette conjecture, c'est que les premiers monopoleurs, & ceux qui les remplacèrent, prirent toujours à tâche d'éloigner de l'exploitation des forêts, de l'éducation des bestiaux, de la pêche, de la culture, tous ceux de leurs compatriotes que leur inquiétude ou des besoins avoient amenés dans cette contrée, aimant mieux tourner l'activité de ces aventuriers vers la chasse & vers la traite avec les sauvages.

Un désordre né d'un faux système d'administration, ouvrit enfin les yeux sur les funestes effets des privilèges exclusifs. Ce seroit outrager la bonne foi & la vérité, qui doivent être l'âme d'un historien, de dire que l'autorité commença à respecter, en France, les droits de la nation, dans un temps où ils étoient le plus ouvertement violés. Jamais on n'y a connu ce mot sacré, qui peut seul assurer le salut des peuples, & donner la sanction au pouvoir des Rois. Mais dans les Gouvernements les plus absolus, on fait quelquefois par esprit d'ambition, ce que les Gouvernements justes & modérés font par principes de justice. Les Ministres de Louis XIV, qui vouloient faire jouer un grand rôle à leur maître, pour représenter eux-mêmes avec quelque dignité, s'aperçurent qu'ils n'y réussiroient point sans l'appui des richesses; & qu'un peuple à qui la nature n'avoit pas accordé des mines, ne pouvoit avoir de l'argent que par l'agriculture & par le commerce. L'une & l'autre avoient été jusqu'alors étouffées dans les colonies, par les entraves qu'on met à tout, en voulant se mêler de tout. Elles furent heureusement rompues; mais l'Acadie ne put ou ne fut pas faire usage de cette liberté.

La colonie étoit encore au berceau, lorsqu'elle vit naître

tre, à son voisinage, un établissement qui devint depuis si florissant, sous le nom de Nouvelle-Angleterre. Le progrès rapide des cultures de cette nouvelle colonie, attira faiblement l'attention des François. Ce genre de prospérité ne mit entre les deux nations aucune rivalité. Mais dès qu'ils purent soupçonner qu'ils auroient bientôt un concurrent dans le commerce du castor & des fourrures, ils cherchèrent le moyen d'en être seuls les maîtres; & ils furent assez malheureux pour le trouver.

Lorsqu'ils arrivèrent en Acadie, la péninsule & les forêts du continent voisin étoient remplies de petites nations sauvages. Ces peuples avoient le nom général d'Abenaquis. Quoiqu'aussi guerriers que les autres nations sauvages, ils étoient plus sociables. Les missionnaires s'étant insinués aisément auprès d'eux, vinrent à bout de les entêter de leurs dogmes, jusqu'à les rendre enthousiastes. Avec la religion qu'on leur prêchoit, ils prirent la haine du nom Anglois, si familière à leurs apôtres. Cet article fondamental de leur nouveau culte, étoit celui qui parloit le plus à leurs sens, le seul qui favorisât leur passion pour la guerre : ils l'adoptèrent avec la fureur qui leur étoit naturelle. Non contents de se refuser à tout commerce d'échange avec les Anglois, ils troubloient, ils ravageoient souvent les frontières de cette nation. Les attaques devinrent plus continuelles, plus opiniâtres & plus régulières, depuis qu'ils eurent choisi pour leur chef Saint-Castins, Capitaine du régiment de Carignan, qui s'étoit fixé parmi eux, qui avoit épousé une de leurs femmes, & qui se conformoit en tout à leurs usages.

Le Gouvernement de la Nouvelle-Angleterre n'ayant pu, ni ramener les Sauvages par des présents, ni les détruire dans leurs forêts où ils s'enfonçoient, d'où ils re-

venoient sans cesse, tourna toute son indignation contre l'Acadie, qu'il regardoit, avec raison, comme le mobile unique de tant de calamités. Dès que la moindre hostilité commençoit à diviser les deux métropoles, on attaquoit la péninsule. On la prenoit toujours; parce que toute sa défense résidoit dans le Port-Royal, foiblement entouré de quelques palissades, & qu'elle se trouvoit trop éloignée du Canada, pour en être secourue. C'étoit sans doute quelque chose aux yeux des nouveaux Anglois, de ravager cette colonie, & de retarder ses progrès; mais ce n'étoit pas assez pour dissiper les défiances qu'inspiroit une nation toujours plus redoutable par ce qu'elle peut, que par ce qu'elle fait. Obligés, à regret, de rendre leur conquête à chaque pacification, ils attendoient impatiemment que la supériorité de la Grande-Bretagne fût montée au point de les dispenser de cette restitution. Les événements de la guerre, pour la succession d'Espagne, amenèrent ce moment décisif; & la Cour de Versailles se vit à jamais dépouillée d'une possession, dont elle n'avoit point soupçonné l'importance.

La chaleur que les Anglois avoient montrée à s'emparer de ce territoire, ne se soutint pas dans les soins qu'on prit de le garder ou de le faire valoir. Après avoir légèrement fortifié Port-Royal, qui prit le nom d'Annapolis, en l'honneur de la Reine Anne, on se contenta d'y envoyer une garnison médiocre. L'indifférence du Gouvernement passa dans la nation; ce qui n'est pas ordinaire aux pays où regne la liberté. Il ne se transporta que cinq ou six familles Angloises dans l'Acadie. Elle resta toujours habitée par ses premiers colons. On ne réussit même à les y retenir, qu'en leur promettant de ne les jamais forcer à prendre les armes contre leur ancienne patrie. Tel étoit

L'amour que l'honneur & la gloire de la France inspiroient alors à tous ses enfants. Chéris de leur Gouvernement, honorés des nations étrangères, attachés à leur Roi par une suite de prospérités qui les avoit illustrés & agrandis, ils avoient ce patriotisme qui naît des succès. Il étoit beau de porter le nom François; il eût été trop affligeant de le quitter. Aussi les Acadiens, qui avoient juré, en subissant un nouveau joug, de ne jamais combattre contre leurs premiers drapeaux, furent-ils appelés les François neutres.

Il y en avoit douze à treize cents fixés dans la capitale; les autres étoient répandus dans les campagnes. On ne leur donna point de magistrat pour les conduire. Ils ne connurent pas les loix Angloises. Jamais il ne leur fut demandé ni cens, ni tribut, ni corvée. Leur nouveau Souverain paroissoit les avoir oubliés; & lui-même, il leur étoit tout-à-fait étranger.

La chasse & la pêche, qui avoient fait anciennement les délices de la colonie, & qui pouvoient encore la nourrir, ne touchoient plus un peuple simple & bon, qui n'aimoit point le sang. L'agriculture étoit son occupation. On l'avoit établie dans des terres basses, en repoussant, à force de digues, la mer & les rivières, dont ces plaines étoient couvertes. On retira de ces marais cinquante pour un dans les premiers temps, & quinze ou vingt au moins dans la suite. Le froment & l'avoine étoient les grains qui y réussissoient le mieux; mais le seigle, l'orge & le maïs y croissoient aussi. On y voyoit encore une grande abondance de pommes de terre, dont l'usage étoit devenu commun.

D'immenses prairies étoient couvertes de troupeaux nombreux. On y compta jusqu'à soixante mille bêtes à

XXXVIII

Mœurs
des François qui,
dans la
Nouvelle-
Ecosse,
restent
soumis au
Gouvernement
d'Angleterre.

corne. La plupart des familles avoient plusieurs chevaux, quoique le labourage se fit avec des bœufs.

Les habitations, presque toutes construites de bois, étoient fort commodes, & meublées avec la propreté qu'on trouve quelquefois chez nos laboureurs d'Europe les plus aisés. On y élevoit une grande quantité de volailles de toutes les especes. Elles servoient à varier la nourriture des colons, qui étoit généralement saine & abondante. Le cidre & la biere formoient leur boisson. Ils y ajoutoient quelquefois de l'eau-de-vie de sucre.

C'étoit leur lin, leur chanvre, la toison de leurs brebis, qui servoient à leur habillement ordinaire. Ils en fabriquoient des toiles communes, des draps grossiers. Si quelqu'un d'entr'eux avoit un peu de penchant pour le luxe, il le tiroit d'Annapolis ou de Louisbourg. Ces deux villes recevoient en retour, du bled, des bestiaux, des pelleteries.

Les François neutres n'avoient pas autre chose à donner à leurs voisins. Les échanges qu'ils faisoient entr'eux étoient encore moins considérables, parce que chaque famille avoit l'habitude & la facilité de pourvoir seule à tous ses besoins. Aussi ne connoissoient-ils pas l'usage du papier-monnoie, si répandu dans l'Amérique septentrionale. Le peu d'argent qui s'étoit comme glissé dans cette colonie, n'y donnoit point l'activité, qui en fait le véritable prix.

Leurs mœurs étoient extrêmement simples. Il n'y eut jamais de cause civile ou criminelle assez importante, pour être portée à la cour de justice établie à Annapolis. Les petits différends qui pouvoient s'élever de loin en loin entre les colons, étoient toujours terminés à l'amiable par les anciens. C'étoient les pasteurs religieux qui dressoient

tous les actes, qui recevoient tous les testaments. Pour ces fonctions profanes, pour celles de l'Eglise, on leur donnoit volontairement la vingt-septieme partie des récoltes.

Elles étoient assez abondantes, pour laisser plus de facultés que d'exercice à la générosité. On ne connoissoit pas la misere, & la bienfaisance prévenoit la mendicité. Les malheurs étoient, pour ainsi dire, réparés avant d'être sentis. Le bien s'opéroit sans ostentation d'une part, sans humiliation de l'autre. C'étoit une société de freres, également prêts à donner ou à recevoir ce qu'ils croyoient commun à tous les hommes.

Cette précieuse harmonie écartoit jusqu'à ces liaisons de galanterie qui troublent si souvent la paix des familles. On ne vit jamais dans cette société, de commerce illicite entre les deux sexes. C'est que personne n'y languissoit dans le célibat. Dès qu'un jeune homme avoit atteint l'âge convenable au mariage, on lui bâtissoit une maison, on défrichoit, on ensemençoit des terres autour de sa demeure; on y mettoit les vivres dont il avoit besoin pour une année. Il y recevoit la compagne qu'il avoit choisie, & qui lui apportoit en dot des troupeaux. Cette nouvelle famille croissoit, prospéroit, à l'exemple des autres. Toutes ensemble composoient, en 1749, une population de dix-huit mille ames.

Les Anglois sentirent à cette époque, de quel profit pouvoit être à leur commerce la possession de l'Acadie. La paix, qui devoit laisser beaucoup de bras dans l'inaction, donnoit, par la réforme des troupes, un moyen de peupler & de cultiver un terrain vaste & fécond. Le ministère Britannique offrit à tout soldat, à tout matelot, à tout ouvrier qui voudroit aller s'établir en Acadie, cin-

quante acres de terre, & dix pour toute personne que chacun d'eux ameneroit de sa famille : quatre-vingts acres aux bas-officiers, & quinze pour leurs femmes & pour leurs enfants : deux cents aux enseignes, trois cents aux lieutenants, quatre cents aux capitaines, six cents aux officiers d'un grade supérieur, avec trente pour chacune des personnes qui dépendroient d'eux. Avant le terme de dix ans, le terrain défriché ne devoit être sujet à aucune redevance; & l'on ne pouvoit, à perpétuité, être taxé à plus d'une livre deux sols six deniers d'impôt, pour cinquante acres. Le trésor public s'engageoit, d'ailleurs, à avancer ou rembourser les fraix du voyage; à élever des habitations; à fournir tous les outils nécessaires pour la culture ou pour la pêche; à donner la nourriture de la première année. Ces encouragements déterminèrent, au mois de mai 1749, trois mille sept cents cinquante personnes à quitter l'Europe, où elles risquoient de mourir de faim, pour aller vivre en Amérique.

La nouvelle peuplade étoit destinée à former un établissement au Sud-Est de la péninsule d'Acadie, dans un lieu que les sauvages appellerent autrefois Chibouctou, & les Anglois ensuite, Hallifax. C'étoit pour y fortifier le meilleur port de l'Amérique, pour établir au voisinage une excellente pêcherie de morue, qu'on avoit préféré cette position à toutes celles qui s'offroient dans un sol plus abondant. Mais comme c'étoit la partie du pays la plus favorable à la chasse, il fallut la disputer aux Mikmaks, qui la fréquentoient le plus. Ces sauvages défendirent avec opiniâtreté un territoire qu'ils tenoient de la nature; & ce ne fut pas sans avoir essuyé d'assez grandes pertes, que les Anglois vinrent à bout de chasser ces légitimes possesseurs.

Cette guerre n'étoit pas encore terminée, lorsqu'on aperçut de l'agitation parmi les François neutres. Ces hommes simples & libres avoient déjà senti qu'on ne pouvoit s'occuper sérieusement des contrées qu'ils habitoient, sans qu'ils y perdissent de leur indépendance. A cette crainte, se joignit celle de voir leur Religion en péril. Des pasteurs échauffés par leur propre enthousiasme, ou par les insinuations des administrateurs du Canada, leur persuaderent tout ce qu'ils voulurent contre les Anglois, qu'ils appelloient hérétiques. Ce mot, qui fut toujours si puissant pour faire entrer la haine dans des âmes sédentaires, déterminâ la plus heureuse peuplade de l'Amérique à quitter ses habitations, pour se transplanter dans la Nouvelle-France, où on lui offroit des terres. La plupart exécuterent cette résolution du moment, sans prendre aucune précaution pour l'avenir. Le reste se disposoit à les suivre, quand il auroit pris ses sûretés. Le Gouvernement Anglois, soit humeur ou politique, voulut prévenir cette désertion, par une sorte de trahison, toujours lâche & cruelle dans ceux à qui l'autorité donne les moyens de la douceur & de la modération. Les François neutres, qui n'étoient pas encore partis, furent rassemblés, sous prétexte de renouveler le serment qu'ils avoient fait autrefois au nouveau maître de l'Acadie. Dès qu'on les eut réunis, on les embarqua sur des navires, qui les transporterent dans d'autres colonies Angloises, où le plus grand nombre périt de chagrin encore plus que de misère.

Tel est le fruit des jalousies nationales, de cette cupidité des Gouvernements qui dévore les terres & les hommes. On compte pour une perte tout ce que gagne un voisin, pour un gain tout ce qu'on lui fait perdre. Quand

on ne peut prendre une place, on l'affame pour en faire mourir les habitants; si l'on ne peut la garder, on la met en cendres, on la rase. Plutôt que de se rendre, on fait sauter un vaisseau, une fortification, par le jeu des poudres & des mines. Le Gouvernement despotique met de grands déserts entre ses ennemis & ses esclaves, pour empêcher l'irruption des uns & l'émigration des autres. L'Espagne a mieux aimé se dépeupler elle-même, & faire de l'Amérique méridionale un cimetière, que d'en partager les richesses avec les Européens. Les Hollandois ont commis tous les crimes secrets & publics, pour dérober aux autres nations commerçantes la culture des épiceries: souvent ils en ont jetté des cargaisons entières dans la mer, plutôt que de les vendre à bas prix. Les François ont livré la Louisiane aux Espagnols, de peur qu'elle ne tombât aux mains des Anglois. L'Angleterre fit périr les François neutres de l'Acadie, pour qu'ils ne retournassent pas à la France. Et l'on dit ensuite que la police & la société sont faites pour le bonheur de l'homme! Oui, de l'homme puissant; oui, de l'homme méchant.

XXXIX. Depuis l'émigration d'un peuple qui devoit son bonheur & ses vertus à son obscurité, la Nouvelle-Ecosse ne compte que peu de colons. Il semble que l'envie qui dépeupla cette terre, l'ait flétrie. Du moins la peine de l'injustice y retombe-t-elle sur les auteurs de l'injustice. On n'y voit pas un seul habitant établi sur la longue côte qui s'étend depuis le fleuve Saint-Laurent jusqu'à la péninsule; & les rochers, les sables, les marais qui la couvrent, ne permettent pas d'espérer qu'elle soit jamais bien peuplée. Tout au plus, la morue qui foisonne dans quelques-unes de ses anses, y attire pendant la saison de la pêche un petit nombre de navigateurs.

État actuel de la Nouvelle-Ecosse.

Le reste de la Province n'a que trois établissemens. Annapolis, le plus ancien, attend à l'entrée d'une longue baye, des cultivateurs qui viennent remplacer les malheureux François, qu'une terre féconde & déserte y paroît regretter. Elle promet encore d'abondantes récoltes aux mains qui la consoleront de cette perte.

La nature a traité moins favorablement Lunebourg, qui fut, il y a peu d'années, fondé par huit cents Allemands sortis d'Hallifax. Cette peuplade fait cependant tous les jours de nouveaux progrès. Elle les doit à cette économie, à cet amour du travail, caracteres distinctifs d'une nation sage & belliqueuse, qui, contente de défendre son pays, n'en sort guère que pour aller cultiver ceux qu'elle n'est point jalouse de conquérir. Elle a fertilisé toutes les contrées de la domination Angloise, où la fortune a conduit ses pas.

Hallifax est toujours le lieu de la colonie le plus important, grace aux encouragemens que la métropole n'a cessé de lui prodiguer. Ils montoient, depuis sa fondation jusqu'en 1769, à plus de 90,000 livres par an. On ne pouvoit pas accorder moins de faveur à une ville qui, par sa situation, est l'entrepôt naturel des forces de terre & de mer, que la Grande-Bretagne croit devoir entretenir quelquefois en Amérique pour la défense de ses pêcheries, pour la protection de ses isles à sucre, pour l'entretien de ses liaisons avec ses colonies septentrionales. Hallifax a tiré plus d'éclat & d'activité du mouvement que sa destination excite dans ses rades, qu'elle n'en pouvoit espérer de ses cultures, qui sont peu de chose; & de ses pêches, qui n'ont pas reçu de grands accroissemens, quoiqu'elles comprennent la morue, le maquereau, & le loup-marin. Elle n'est pas même ce qu'elle devroit être, comme

place de guerre. Les malversations, qui ont réduit toutes les fortifications, ordonnées & payées par la métropole, à quelques batteries sans fossés autour de la ville, l'exposent à tomber, sans défense, au pouvoir du premier qui l'attaquera. Les habitants du Comté d'Hallifax estimoient, en 1757, la valeur de leurs maisons, leurs bestiaux & leurs marchandises, environ 6,750,000 livres. Cette fortune, qui n'a guère augmenté que d'un quart, forme les deux tiers des richesses de toute la colonie.

Cet état de langueur durera-t-il long-temps ? Ne seroit-ce pas pour y mettre fin, que le Gouvernement Britannique auroit érigé en 1763 à Hallifax, une cour d'amirauté pour toute l'Amérique Anglaise ? Jusqu'à l'époque de cet établissement, c'étoient les juges de paix qui avoient décidé de tous les délits qui violoient l'acte de navigation. Mais la partialité de ces Magistrats pour la colonie où ils étoient nés, & qui les avoit choisis, rendoit leur ministère inutile ou préjudiciable à la métropole. On espéra que des hommes éclairés & soutenus, qui seroient envoyés d'Europe, imprimeroient plus de respect ou plus de crainte. L'événement a justifié cette politique. Les loix du commerce ont été mieux observées depuis cet arrangement ; mais il a résulté de grands inconvénients, de l'éloignement prodigieux où plusieurs Provinces se trouvoient du nouveau siège. La justice & la nécessité forceront à multiplier les tribunaux de cette administration, à les distribuer à des distances convenables pour les peuples qui doivent y avoir recours. Alors la Nouvelle-Ecosse perdra l'avantage précaire d'appeller à elle toutes les causes de l'amirauté ; mais elle cherchera dans son propre fonds les sources de prospérité que la nature lui a données. Elle en a qui lui sont particulières. Son aptitude à produire de très-beau lin, dont

dont les trois Royaumes ont un si grand besoin, doit accélérer les progrès de son amélioration. Cependant la Nouvelle-Ecosse ne doit pas se flatter de pouvoir jamais égaler la Nouvelle-Angleterre.

La Nouvelle-Angleterre s'est signalée, comme l'ancienne, par des fureurs sanglantes. La fille se ressentit de l'esprit de vertige qui tourmentoit la mere. Elle dut sa naissance à des temps orageux; & les convulsions les plus horribles affligèrent son enfance. Découverte au commencement du siècle dernier, sous le nom de Virginie septentrionale, elle ne reçut des Européens qu'en 1608. Cette première peuplade, foible & mal dirigée, se perdit dans ses fondements. On y vit ensuite arriver par intervalles quelques aventuriers, qui, plantant des cabanes durant l'été, pour faire un commerce d'échange avec les sauvages, disparoissoient comme ceux-ci le reste de l'année. Le fanatisme, qui avoit dépeuplé l'Amérique au midi, devoit la repeupler au Nord. Les Presbytériens Anglois, que la persécution avoit rassemblés en Hollande, ce port universel de la paix & de la liberté, lassés de n'être rien dans le monde, après avoir été martyrs dans leur patrie, résolurent d'aller fonder une Eglise pour leur secte, dans un nouvel hémisphere. Ils acheterent donc, en 1621, les droits de la compagnie Angloise de la Virginie septentrionale: car ils n'étoient pas assez pauvres pour attendre leur prospérité de leur patience & de leurs vertus.

Quarante & une famille de cent vingt personnes partirent sous les drapeaux de l'enthousiasme, qui, fondé sur la vérité, fait toujours de grandes choses. Elles arriverent au commencement d'un hyver qui fut très-rigoureux. Le pays, entièrement couvert de bois, n'offroit

XL.

Fonda-
tion de la
Nouvelle-
Angleter-
re.

aucune ressource à des hommes épuisés par la fatigue du voyage qu'ils venoient de faire. Il en périt près de la moitié, de froid, de scorbut & de misère. Le reste se soutint par cette vigueur de caractère, que la persécution religieuse excitoit dans des victimes échappées au glaive spirituel de l'épiscopat. Mais ce courage commençoit à s'affoiblir, lorsque la visite de soixante guerriers sauvages qui vinrent au printemps avec un chef à leur tête, ranima toutes les espérances. La liberté s'applaudit d'avoir rapproché, des extrémités du monde, ces deux peuplades si différentes. Elles se lièrent par des promesses solennelles de service & d'amitié. Les anciens habitants cédèrent aux nouveaux, à perpétuité, toutes les terres voisines de l'établissement que ceux-ci venoient de former sous le nom de Nouvelle Plymouth. Un Sauvage, qui savoit un peu la langue Angloise, resta chez les Européens, pour leur enseigner la culture du maïs, & la manière de pêcher sur la côte qu'ils habitoient.

Cette humanité mit les premiers colons en état d'attendre des compagnons, des animaux domestiques, des graines, tous les secours qui devoient leur venir d'Europe. Ces moyens d'établissement arriverent d'abord lentement; mais la persécution contre les Puritains, en Angleterre, hâta leur accroissement en Amérique. Le sang des martyrs fut, dans tous les temps & dans tous les lieux, la semence du prosélytisme. En 1630, la nouvelle secte s'étoit tellement multipliée, qu'il fallut la distribuer en plusieurs peuplades. Celle de Boston devint bientôt la plus considérable. Ce n'étoit pas uniquement des ecclésiastiques privés de leurs bénéfices pour leurs opinions, ni de ces sectaires que les dogmes nouveaux s'attachent en foule parmi le peuple. Des Seigneurs, que l'ambition, l'humeur,

ou même la conscience avoient entraînés dans le puritanisme, se ménageoient d'avance un asyle dans ces climats éloignés. Ils y faisoient bâtir des maisons & défricher des terres, dans le dessein de s'y retirer, s'ils échouoient dans le projet d'établir la liberté civile sous l'abri de la réforme. Le fanatisme, qui répandoit l'anarchie dans la métropole, introduisoit la subordination dans la colonie; ou plutôt, des mœurs austères tenoient lieu de loix dans un pays sauvage.

Les habitants de la Nouvelle-Angleterre vécurent longtemps en paix, sans aucune forme régulière de police. Ce n'est pas que leur charte ne les eût autorisés à établir le Gouvernement qui leur conviendrait : mais ces enthousiastes ne s'accordoient pas sur le plan de leur république; & le ministère ne prenoit pas assez d'intérêt à leur destinée, pour les presser d'assurer leur tranquillité. Ils sentirent enfin la nécessité d'une législation. Cet ouvrage, que le génie & la vertu n'ont jamais tenté sans défiance, fut hardiment entrepris par l'aveugle fanatisme. Tout y porta l'empreinte des barbares préjugés qui l'avoient dicté. La police des Juifs en fut la base.

Un mélange singulier de bien & de mal, de sagesse & de folie, entra dans ce code. Personne ne pouvoit avoir part au Gouvernement, sans être membre de l'Eglise établie. La peine de mort étoit infligée, soit contre le fornicateur, le blasphème & le faux témoignage, soit contre l'adultère, soit contre les enfants qui maudiroient, qui battoient les auteurs de leur vie. D'un autre côté, le mariage devoit être fait par le Magistrat. Le prix du bled étoit fixé à 3 livres 7 sols 6 deniers le boisseau. En même-temps on privoit de la propriété de leur terre, les sauvages qui ne la cultiveroient pas; & l'on défendoit, sous

peine d'une forte amende, aux Européens, de leur vendre des liqueurs fortes ou des munitions de guerre. On condamnoit à être fouettés publiquement, tous ceux qui seroient surpris en mensonge, dans l'ivresse, ou dans le divertissement de la danse. Le plaisir étoit interdit comme le vice ou le crime. Du reste, on pouvoit jurer pour 1 livre 2 sols 6 deniers d'amende, & violer le dimanche pour 67 livres 10 sols. C'étoit encore une douceur, d'expié avec de l'argent une omission de priere ou un serment indiscret. Mais ce qu'on aura de la peine à croire, c'est que le culte des images fut défendu, sous peine de mort, aux Puritains, comme Moïse avoit autrefois défendu le culte des Dieux étrangers au peuple Hébreu. On décerna la même peine aux Prêtres Catholiques qui reviendroient dans la colonie, après en avoir été bannis; & la même peine encore aux Quakers qui reparoîtroient, après avoir été fouettés, marqués & chassés. Telle étoit l'horreur qu'on avoit pour ces nouveaux sectaires, ennemis de toute cruauté, qu'on ne pouvoit en ramener aucun dans le pays, ou l'y garder une heure, sans s'exposer à payer une amende fort considérable.

Toute l'Europe fut étonnée d'une intolérance si révoltante. Mais chaque secte Chrétienne n'a-t-elle pas toujours borné le mot d'injustice, de violence & de persécution, aux rigueurs dont elle étoit la victime? N'a-t-elle pas mis au nombre de ses dogmes ou de ses préjugés, que la punition, l'exil, le supplice de ceux qu'elle appelloit impies, étoit un hommage à la vengeance céleste, un droit des élus de Dieu contre ses ennemis? Cette rage a été bien plus active contre des partisans dont on se voyoit abandonné. Dans les familles religieuses, comme dans les autres, la haine fraternelle est la plus sanglante de tou-

tes. Les apostats font les premiers dévoués à l'exécration, à l'anathème des dévots.

C'est ce qu'éprouverent les infortunés colons qui, moins furieux que leurs freres, osèrent dire que le Magistrat n'avoit pas le droit de contrainte, en matière de religion. Ce fut un blasphème devant des théologiens qui avoient mieux aimé quitter leur patrie, que de montrer quelque déférence pour l'épiscopat. Par cette pente du cœur humain qui marche de l'indépendance à la domination, ils avoient changé de maxime en changeant de climat; & sembloient ne s'être arrogé la liberté de penser, que pour l'interdire aux autres. Ce système d'intolérance fut appuyé du glaive de la loi, qui voulut trancher sur les opinions, en frappant les dissidents de peines capitales. Les hommes convaincus ou soupçonnés de tolérantisme, furent exposés à de si cruelles vexations, qu'ils se virent obligés d'abandonner leur nouvel asyle, pour en chercher un autre. Ils le trouverent dans le même continent. Une première persécution avoit fondé la Nouvelle-Angleterre, une seconde persécution servit à la propagation de cette colonie.

Cette maladie de religion étendit sa sévérité jusqu'aux objets les plus indifférents de leur nature. On en a pour garant une délibération publique, copiée sur les registres même de la colonie.

„ C'est une chose universellement reconnue, que l'usage de porter les cheveux longs, à la manière des personnes sans mœurs & des barbares Indiens, n'a pu s'introduire en Angleterre, qu'au mépris sacrilège de l'ordre exprès de Dieu, qui dit qu'il est honteux à un homme qui a quelque soin de son âme, de porter des cheveux longs. Cette abomination excitant l'indignation

XLI.

Le fanatisme remplit de calamités la Nouvelle-Angleterre.

„ de tous les gens pieux, nous, Magistrats, zélés pour
„ la pureté de la foi, déclarons expressement & authentiquement que nous condamnons l'impie usage de laisser croître sa chevelure; usage que nous regardons comme une chose évidemment indécente & mal-honnête, qui défigure horriblement les hommes, offense les âmes sobres & modestes, autant qu'elle corrompt les bonnes mœurs. Justement indignés contre ce scandaleux usage, nous prions, exhortons, invitons instamment tous les anciens de notre continent, de faire éclater leur zèle contre cette odieuse coutume, de la proscrire par toutes sortes de moyens, & sur-tout d'avoir soin que les membres de leurs Eglises n'en soient point souillés; afin que ceux qui, malgré ces sévères défenses & les voies de correction qui seront pratiquées à ce sujet, ne se hâteront pas de s'interdire cet usage, aient Dieu & les hommes en même-temps contre eux. „

Ce rigorisme, qui rend l'homme dur à lui-même, puis infociable, d'abord victime, ensuite tyran, se déchaîna contre les Quakers. Ils furent emprisonnés, fouettés & bannis. La fière simplicité de ces nouveaux enthousiastes qui bénissoient le ciel & les hommes au milieu des tourments & de l'ignominie, inspira de la vénération pour leurs personnes, fit aimer leurs sentiments, & multiplia leurs prosélytes. Ce succès aigrit leurs persécuteurs, & les porta aux extrémités les plus sanguinaires. Ils firent pendre cinq de ces malheureux, qui étoient furtivement revenus de leur exil. On eût dit que les Anglois n'étoient allés en Amérique, que pour exercer sur leurs compatriotes toutes les cruautés que les Espagnols avoient exercées contre les Indiens; soit que le changement de climat ren-

dît les Européens plus féroces, soit que la fureur de religion ne puisse trouver de terme que dans l'extinction de ses Apôtres ou de ses Martyrs. La persécution fut enfin arrêtée par la métropole même, d'où elle avoit été portée.

Cromwel avoit disparu. L'enthousiasme, l'hypocrisie, le fanatisme concentrés dans son ame comme dans leur foyer, les factions, les révoltes, les proscriptions, tous ces monstres étoient descendus avec lui dans la tombe. Un jour plus serein luisoit sur l'Angleterre. Charles II, en recouvrant l'Empire, avoit introduit parmi ses sujets l'esprit de société, le goût de la table, de la galanterie, de la conversation, des spectacles, de tous les plaisirs qu'il avoit trouvés répandus en Europe, quand il erroit d'une Cour à l'autre, pour recouvrer une couronne que son père avoit perdue sur l'échafaud. Il ne falloit pas moins qu'une semblable révolution dans les mœurs, pour assurer la tranquillité de son administration sur un trône ensanglanté. Ce Prince étoit un de ces voluptueux délicats, que l'amour des plaisirs sensuels rend quelquefois humains & sensibles à la pitié. Touché des supplices des Quakers, il en interrompit le cours en Amérique, par une ordonnance de 1661; mais il ne put y étouffer entièrement l'esprit persécuteur.

La colonie avoit mis à sa tête Henri Vane, fils de ce Vane qui s'étoit si fort signalé dans les troubles de sa patrie. Ce jeune homme, enthousiaste, entêté, digne en tout de son père, ne pouvant ni vivre en paix lui-même, ni y laisser les autres, ressuscita les disputes également ridicules & surannées de la grace & du libre arbitre. On se passionna pour ces obscures & frivoles questions. Peut-être auroient-elles allumé une guerre civile, si des nations Sauvages, réunies entr'elles, tombant sur les plantations des

Anglois, n'en eussent massacré grand nombre. Graces à leurs querelles théologiques, les colons sentirent d'abord foiblement une si rude perte. Mais enfin, le danger universel devint si pressant, qu'on courut aux armes. L'ennemi repoussé, la colonie rentra dans son caractère de dissension. Cet esprit de vertige éclata même en 1692, par des atrocités dont l'histoire offre peu d'exemples.

Dans une ville de la Nouvelle-Angleterre, nommée Salem, vivoient deux filles, sujettes à des convulsions, qui étoient accompagnées de symptômes extraordinaires. Leur pere, Pasteur de cette Eglise, les crut enforcélées. Soupçonnant une servante Indienne, qui étoit chez lui, d'avoir jetté quelque sort sur sa famille, à force de mauvais traitements, il lui fit avouer qu'elle étoit forcieri. D'autres femmes, séduites par le plaisir d'intéresser le public, crurent que des convulsions qu'elles ne devoient qu'à la nature de leur sexe, avoient la même origine. Trois citoyens, qu'on nomme au hasard, sont aussi-tôt mis en prison, accusés de sortilege, condamnés à être pendus, & leurs cadavres sont abandonnés aux bêtes féroces, aux oiseaux de proie. Peu de jours après, seize personnes subissent le même sort, avec un jurisconsulte, qui, refusant de plaider contr'elles, est, dès-lors, convaincu d'être leur complice. Ces horribles & lugubres scenes embrasent l'imagination de la multitude. La foiblesse de l'âge, les infirmités de la vieillesse, l'honneur du sexe, la dignité des places, la fortune, la vertu, rien ne met à couvert d'un odieux soupçon, dans l'esprit d'un peuple obsédé par les fantômes de la superstition. On immole des enfants de dix ans; on dépouille de jeunes filles; on cherche sur tout leur corps, avec une imprudente curiosité, des marques de forcellerie; on prend des taches scorbutiques que l'âge

imprime à la peau des vieillards, pour des empreintes du pouvoir infernal. Le fanatisme, la méchanceté, la vengeance choisissent, à leur gré, leurs victimes. Au défaut de témoins, on employe les tortures; & les bourreaux dictent eux-mêmes les aveux qu'ils veulent obtenir. Si les Magistrats se refusent à continuer ces horribles exécutions, ils sont accusés des forfaits imaginaires qu'ils cessent de punir. Les ministres de la Religion leur suscitent des délateurs, qui leur font payer de leur tête les remords tardifs que leur arrache l'humanité. Les spectres, les visions, la terreur & la consternation, multiplient ces prodiges de folie & d'horreur. Les prisons se remplissent, les gibets restent toujours dressés. Tous les citoyens sont plongés dans une morne épouvante. Les plus sages s'éloignent, en gémissant, d'une terre maudite, ensanglantée; & ceux qui y restent, ne lui demandent qu'un tombeau. On s'attendoit à la subversion totale de cette déplorable colonie, lorsqu'au plus fort de l'orage, les vagues tombent & s'apaisent. Tous les yeux s'ouvrent à la fois. L'excès du mal réveille les esprits qu'il avoit engourdis. A cette stupidité profonde, succede un remords cuisant & douloureux. Un jeûne général, des prières publiques, demandent pardon au ciel de l'avoir invoqué pour de tels sacrifices, d'avoir cru le fléchir par le sang qui l'irrite. On baigne de larmes une terre qui fut innocente & pure, avant d'être souillée par le culte sacrilege & parricide des Européens.

La postérité ne saura jamais, sans doute, quelle fut l'origine, quel fut le remède de cette épidémie. Elle avoit peut-être sa source dans la mélancolie que des enthousiastes persécutés avoient apportée de leur pays; qui s'étoit nourrie avec le scorbut qu'ils avoient pris sur mer; qui

s'étoit fortifiée par des vapeurs & les exhalaisons d'une terre nouvellement défrichée, par les incommodités & les peines inséparables d'un changement de climat & de genre de vie. Cette contagion cessa, comme tous les maux épidémiques, par la communication même qui l'épuisa; comme tous les maux de l'imagination, qui s'évaporent par les transports du délire. Le calme vint après la fièvre ardente; & ce sombre accès d'enthousiasme ne reprit plus aux Puritains de la Nouvelle-Angleterre.

XLII. Mais en renonçant à l'esprit de persécution qui a marqué de sang toutes les sectes, les habitants de cette colonie ont conservé, si ce n'est pas un reste d'intolérance, du moins une sorte de rigorisme qui se ressent des tristes jours de sa naissance. Des loix trop sévères y subsistent encore. On en jugera par le discours que tint, il n'y a pas long-temps, devant les Magistrats, une fille convaincue d'avoir produit, pour la cinquième fois, un fruit illégitime.

„ J'ose espérer, dit-elle, que la Cour me permettra de dire un mot en ma faveur.

„ Je suis une fille pauvre, infortunée, qui pouvant à peine gagner ma subsistance, n'ai pas le moyen de payer des avocats pour plaider ma cause. Je vais donc faire parler la raison. Comme elle a seule le droit de dicter des loix, elle peut les examiner toutes. Celle qui me conduit à votre tribunal, m'a déjà jugée. Je ne demande pas qu'on s'en écarte pour me faire grace. Mais je vous prie, Messieurs, d'intercéder auprès du Gouvernement, pour qu'il daigne me remettre l'amende à laquelle vous m'allez condamner.

„ C'est la cinquième fois que je parois devant vous, pour le même délit. Deux fois, j'ai payé de fortes amen-

„ des ; & deux fois trop indigente pour expier ma faute
„ par une peine pécuniaire , j'ai subi un châtement dou-
„ loureux & flétrissant. Ces peines sont ordonnées par la
„ loi ; je le fais. Mais si l'on doit abroger les loix , quand
„ elles sont déraisonnables ; si l'on doit les mitiger , quand
„ elles sont trop sévères , j'ose vous dire que celle qui me
„ poursuit , est à la fois injuste & cruelle à mon égard.
„ Au crime près , dont ce tribunal m'accuse , & dont le
„ ciel m'absout , j'ai mené jusqu'à présent une vie irrépro-
„ chable. Je défie mes ennemis , si j'ai le malheur d'en
„ avoir que je n'ai pas mérités , de me charger de la
„ moindre injustice. J'examine ma conscience & ma con-
„ duite ; l'une & l'autre , je le dis hardiment , me pa-
„ roissent pures comme le jour qui m'éclaire : & lorf-
„ que je cherche mon crime , je ne le trouve que dans
„ la loi. „

„ C'est au risque de ma vie que j'ai donné le jour à
„ cinq enfants. Je les ai nourris de mon lait & de mon
„ travail , sans être à charge au public , ni à personne. Je
„ me suis dévouée avec tout le courage de la tendresse
„ maternelle , aux pénibles soins qu'exigeoient leur foi-
„ ble & leur âge. Je les ai formés à la vertu , qui n'est
„ que la raison. Ils aiment déjà leur patrie , comme moi.
„ Ils seront citoyens comme vous-mêmes ; à moins que
„ vous ne leur ôtiez par de nouvelles amendes le fonds
„ de leur subsistance , & que vous ne les forciez à fuir une
„ région qui les repoussa dès le berceau.

„ Est-ce donc un crime de féconder ou de procréer , à
„ l'exemple de la terre , notre mere commune ; d'au-
„ gmenter le nombre des colons dans un pays nouveau ,
„ qui ne demande que des habitants ? Je n'ai débauché le
„ mari d'aucune femme ; je n'ai jamais attiré dans mes

„ filets aucun jeune homme. Personne n'a sujet de se
„ plaindre de moi ; si ce n'est peut-être le ministre de l'é-
„ vangile, & le juge de paix, qui sont fâchés d'avoir
„ perdu les honoraires de leurs fonctions, parce que j'ai
„ eu des enfants sans être mariée devant eux. Mais est-
„ ce ma faute à moi ? J'en appelle à vous, Messieurs.
„ Vous convenez que je ne manque point de jugement.
„ Ne seroit-ce pas une folie, une stupidité, si m'étant
„ livrée aux devoirs les plus pénibles du mariage, je n'en
„ avois pas recherché les honneurs ? J'ai toujours été, je
„ suis encore disposée à me marier ; & je me flatte que je
„ serois digne d'un état si respectable, avec la fécondité,
„ l'industrie, l'économie & la frugalité dont la nature m'a
„ douée : car elle m'avoit destinée à être une femme hon-
„ nête & vertueuse. J'espérois le devenir ; lorsqu'étant en-
„ core vierge, je n'écoutai les premiers vœux de l'amour
„ qu'avec le serment du mariage. Mais la confiance indis-
„ crete que j'eus dans la sincérité du premier homme que
„ j'aimai, m'a fait perdre mon honneur, en comptant sur
„ le sien. J'eus un enfant de lui ; puis il m'abandonna.
„ Cet homme est connu de vous tous : il est devenu ma-
„ gistrat comme vous. Je devois croire qu'il se seroit mon-
„ tré dans cette Cour aujourd'hui, pour modérer la ri-
„ gueur de votre sentence. S'il eût paru, je n'aurois rien
„ dit. Mais comment pourrois-je ne pas accuser l'injus-
„ tice de mon sort, qui veut que celui qui m'a séduite &
„ ruinée, après avoir été la cause de ma perte, jouisse
„ des honneurs & du pouvoir, soit assis dans les tribu-
„ naux où l'on punit mon malheur par les verges & par
„ l'infamie ? Quel étoit le législateur barbare qui, pronon-
„ çant entre les deux sexes, favorisa le plus fort, & sé-
„ vit sur le plus foible ; sur ce sexe malheureux qui, pour

„ une jouissance , compte mille dangers & mille infirmi-
„ tés ; sur ce sexe à qui la nature vend , à un prix capa-
„ ble d'épouvanter les passions les plus effrénées , ces
„ mêmes plaisirs qu'à vous elle vous donne si libéra-
„ lement ?

„ Je n'ai point craint , pour ne pas trahir la nature , de
„ m'exposer au déshonneur injuste , aux châtimens hon-
„ teux. J'ai mieux aimé tout souffrir , que d'être parjure
„ au vœu de la propagation , que d'étouffer mes enfants
„ avant de les concevoir , ou après les avoir conçus. Je
„ n'ai pu , je l'avoue , après avoir perdu ma virginité , gar-
„ der le célibat dans une prostitution secrète & stérile ; &
„ je demande encore la peine qui m'attend , plutôt que
„ de cacher les fruits de la fécondité que le ciel a donnée
„ à l'homme & à la femme , comme sa première bénédic-
„ tion.

„ On dira , sans doute , qu'indépendamment des loix
„ civiles , j'ai violé les préceptes de la Religion ? Mais
„ c'est à la Religion de me punir , si j'ai péché contr'elle.
„ Eh ! n'est-ce pas assez qu'elle m'ait exclue de la com-
„ munion de mes freres , qui seroit une consolation pour
„ moi ? J'ai , dites-vous , offensé le ciel , & je dois m'at-
„ tendre à des feux éternels. Si vous le croyez , pour-
„ quoi m'accabler de châtimens en ce monde ? Non ,
„ Messieurs , le ciel n'est pas impitoyable , injuste com-
„ me vous. Si je croyois que ce que vous appelez un
„ péché fut réellement un crime , je n'aurois pas l'auda-
„ ce , ni la méchanceté de le commettre. Mais comment
„ oserois-je penser que Dieu soit irrité de me voir pro-
„ créer des enfants , quand il leur donna un corps sain &
„ robuste qu'il se plaît à douer d'une ame immortelle ?
„ Dieu juste & bon ; Dieu réparateur des maux & des in-

„ justices, c'est à toi que j'en appelle ici de la sentence de
„ mes juges ! Ne me venge point ; ne les punis pas ; mais
„ daigne les éclairer & les attendrir ! Si tu as donné à
„ l'homme la femme pour compagne sur cette terre hé-
„ rissée de ronces , qu'il n'accable pas d'opprobre un sexe
„ qu'il a lui-même corrompu ; qu'il ne fesse pas la honte
„ & la misère dans le plaisir où tu as attaché la conso-
„ lation de ses peines ! qu'il ne soit pas ingrat & dénaturé
„ jusqu'au sein du bonheur, en livrant aux supplices les
„ victimes de ses voluptés ! Fais qu'il respecte dans ses
„ desirs la pudeur qu'il honore ; ou qu'après l'avoir vio-
„ lée dans ses plaisirs, il la plaigne du moins au-lieu de
„ l'outrager : ou plutôt fais qu'il ne change point en cri-
„ mes, des actions que toi-même as permises ou com-
„ mandées, quand tu dis à sa race de croître & de se mul-
„ tiplier ! „

Ce discours produisit une révolution touchante dans tous les esprits. Le tribunal dispensa Polly Baker, c'étoit le nom de l'accusée, de l'amende ou du châtiment ; & pour comble de triomphe, un de ses juges l'épousa : tant la voix de la raison est au-dessus des prestiges d'une éloquence étudiée. Mais le préjugé public a repris son ascendant ; soit que le bien politique & social fasse taire souvent les cris de la nature isolée, soit que dans le Gouvernement Anglois, où la Religion ne porte point au célibat, le commerce illicite des deux sexes trouve moins d'excuses que dans les états où le Clergé, la noblesse, le luxe, la misère, l'exemple scandaleux de la Cour & de l'Eglise, corrompent, surchargent, avilissent & déconseillent le mariage.

La Nouvelle-Angleterre a du moins des ressources contre les mauvaises loix, dans la constitution même de sa

métropole, où le peuple législateur peut corriger aisément des abus qu'il ressent; elle en a dans sa situation locale, qui laisse un vaste champ ouvert à l'industrie, à la population.

Cette colonie, bornée au Nord par le Canada, à l'Ouest par la Nouvelle-Yorck, à l'Est & au Sud par la Nouvelle-Ecosse & par l'Océan, n'a pas moins de trois cents milles sur les bords de la mer, & s'étend à plus de cinquante milles dans les terres.

Les défrichements ne s'y font pas au hasard, comme dans les autres Provinces. Dès les premiers temps, ils furent assujettis à des loix qui depuis ont été immuables. Un citoyen, quel qu'il soit, n'a pas la liberté de s'établir, même dans un terrain vague. Le Gouvernement, qui a voulu que tous ses membres fussent à l'abri des incursions des sauvages, qu'ils fussent à portée des secours d'une société bien ordonnée, a réglé que des villages entiers seroient formés dans le même temps. Dès que soixante familles offrent de bâtir une Eglise, d'entretenir un Pasteur, de solder un maître d'école, l'assemblée générale leur assigne un emplacement, & leur donne le droit d'avoir deux représentants dans le corps législatif de la colonie. Le district qu'on leur assigne est toujours limitrophe des terres déjà défrichées, & contient le plus ordinairement six milles quarrés d'Angleterre. Ce nouveau peuple choisit un assiette convenable à l'habitation, dont la forme est généralement quarrée. Le temple est au milieu. Les colons partagent le terrain entr'eux, & chacun enferme sa propriété d'une haye vive. On réserve quelques bois pour une commune. Ainsi s'agrandit continuellement la Nouvelle-Angleterre, sans cesser de faire un tout bien organisé.

Quoique placée au milieu de la Zone Tempérée, la co-

XLIII.

Gouvernement, population, cultures, manufactures, commerce, navigation de la Nouvelle-Angleterre.

lonie ne jouit pas d'un climat aussi doux que celui des Provinces de l'Europe qui sont sous les mêmes parallèles. Elle a des hyvers plus longs & plus froids, des étés plus courts & plus chauds. Le ciel y est communément serein, & les pluies y sont plus abondantes que durables. L'air y est devenu plus pur, à mesure qu'on a facilité sa circulation, en abattant les bois. Personne ne se plaint plus de ces vapeurs malignes, qui, dans les premiers temps, emportèrent quelques habitants.

Le pays est partagé en quatre Provinces, qui, dans l'origine, n'avoient presque rien de commun. La nécessité d'être en armes contre les sauvages, les décida à former en 1643 une confédération, où elles prirent le nom de *Colonies unies*. En vertu de cette union, deux députés de chaque établissement devoient se trouver dans un lieu marqué, pour y décider des affaires de la Nouvelle-Angleterre, suivant les instructions de l'assemblée particulière qu'ils représentoient. Cette association ne bleffoit en rien le droit qu'avoit chacun de ses membres de se conduire en tout à sa volonté, sans avoir besoin, ni de la permission, ni de l'approbation de la métropole. Ces Provinces bornoient toute leur soumission, à reconnoître vaguement les Rois d'Angleterre pour leurs Souverains.

Une dépendance si foible déplut à Charles II. La baye de Massachusset, qui étoit la plus riche & la plus peuplée des quatre Provinces, quoique la moins étendue, se rendit coupable de quelque faute envers le Gouvernement. Le Roi saisit cette occasion, en 1684, pour révoquer les privilèges de cette Province. Elle fut sans charte jusqu'à la révolution. On lui en accorda une alors, mais qui ne répondit, ni à ses prétentions, ni à ses espérances. La Cour s'y réservoit le droit de nommer le Gouverneur; tous
les

les emplois militaires, les principales places de finance & de judicature. En maintenant le peuple dans son pouvoir législatif, on attribua la voix négative & le commandement des armes au chef de la colonie; ce qui lui assuroit une influence suffisante pour conserver dans son entier la prérogative de la métropole. Les Provinces de Connecticut & de Rhode-Island, ayant prévenu le châtement par leur soumission, lorsqu'on dépouilloit Massachusset, restèrent en possession de leur contrat primitif. Pour le nouvel Hampshire, il fut toujours conduit à peu près sur la forme d'administration qu'on a imposée à Massachusset. Un même Gouverneur régit toute la colonie; mais avec les maximes qui conviennent à la constitution de chaque Province.

Les dénombremens les plus exacts portent la population actuelle de la Nouvelle-Angleterre à quatre cents mille habitants, plus multipliés au midi qu'au Nord de la colonie; où le sol est moins fertile. Parmi tant de citoyens, il ne se trouve que peu de propriétaires assez riches, pour abandonner le soin de leurs plantations à des économes ou à des fermiers : la plupart sont des cultivateurs aisés, qui vivent sur leur héritage, occupés de travaux champêtres. Cette égalité de fortune, jointe aux principes religieux & à la nature du gouvernement, donne à ce peuple un génie plus républicain qu'on ne le remarque dans les autres colonies.

Aucun des fruits qui font les délices de nos tables, n'a dégénéré dans la Nouvelle-Angleterre. On prétend même que la pomme s'y est perfectionnée. Du moins, elle s'y est extrêmement multipliée; & le cidre y est devenu une boisson plus commune qu'en aucun lieu du monde. Toutes les racines, tous les légumes d'Europe, y réussissent

admirablement. Nos grains n'y ont point constamment le même succès. Le froment est sujet à se brouir, l'orge à se dessécher, & l'avoine à donner plus de paille que de grain. Mais à leur défaut, le maïs, qui se consomme ordinairement en bière, devient la ressource du peuple. De vastes & abondantes prairies nourrissent de nombreux troupeaux.

L'industrie, quoique beaucoup plus avancée dans cette colonie que dans les autres, n'y a pas fait à beaucoup près les mêmes progrès que la culture. On n'y voit que quatre ou cinq manufactures de quelque importance.

La première qui s'y forma, fut la construction des vaisseaux. Elle eut long-temps de la réputation. Les bâtimens qui sortoient de ce chantier, étoient recherchés. On en trouvoit les matériaux moins poreux, moins sujets à se fendre, que ceux des Provinces plus méridionales. Leur nombre diminue sensiblement depuis 1730; parce que les bois de construction ont été peu ménagés, & employés à d'autres usages. On a proposé d'en défendre la coupe depuis les bords de la mer jusqu'à dix milles dans les terres. Cette loi, dont tout concouroit à démontrer la nécessité, n'a pas été reçue. On ne fait pourquoi.

La manufacture des eaux-de-vie de sucre s'est mieux soutenue que celle des vaisseaux. Elle dut son origine à la facilité qu'avoient les nouveaux Anglois, de tirer des Antilles une grande abondance de mélasse. On les employa d'abord en nature, à divers usages. Bientôt on apprit à les distiller. Réduites en rum, elles servirent à l'approvisionnement des sauvages voisins, des pêcheurs de Terre-Neuve, des autres Provinces septentrionales, des navigateurs même qui fréquentoient les côtes d'Afrique. L'imperfection où cet art est resté dans la colonie, n'en

a pas fait tomber le produit ; parce qu'elle a toujours pu vendre ces eaux-de-vie à un prix extrêmement modique.

La même raison a soutenu , a étendu la fabrique de chapeaux. Bornée au commencement par les réglemens de la métropole à la consommation intérieure de la colonie , elle est parvenue à franchir ces barrières. On en fait passer en fraude une assez grande quantité , dans les établissemens voisins.

La colonie ne vend pas des draps , mais elle en achète peu. La toison de ses moutons , aussi longue , quoique moins fine que celle d'Angleterre , donne des étoffes dont le tissu grossier & serré , convient singulièrement à des hommes modestes qui habitent la campagne.

Quelques Presbytériens , chassés autrefois du nord de l'Irlande par l'oppression du Gouvernement ou du Clergé , allèrent apprendre aux nouveaux Anglois à cultiver le chanvre & le lin , & à les mettre en œuvre. Ces toiles sont devenues , avec le temps , une des plus grandes ressources de la colonie.

La métropole , dont les calculs politiques n'ont pas toujours soutenu la haute opinion qu'on avoit de ses lumières , n'a rien oublié pour traverser ces différentes manufactures. Elle ne voyoit pas que , par cette conduite oppressive du Gouvernement , ceux de ses sujets qui défrichoient cette partie considérable du nouveau monde , étoient réduits à l'alternative d'abandonner un si bon pays , ou de se procurer eux-mêmes les choses d'un usage général & de nécessité première. Les colons n'auroient pas même réussi à se soutenir par ces seuls moyens , s'ils n'avoient eu l'adresse & le bonheur de s'ouvrir un grand nombre de canaux de subsistances , dont il faut suivre le cours , & indiquer la source.

La premiere ressource qu'ils trouverent au-dehors , ce fut la pêche. On l'a encouragée jusqu'à régler, que toute famille qui déclareroit sous serment, avoir vécu durant toute l'année deux jours par semaine de poisson salé, seroit déchargée d'une partie de son imposition. Ainsi le commerce invite les Protestants à l'abstinence de la viande, comme la religion la prescrit aux Catholiques. Le maquereau se pêche uniquement au printemps, à l'embouchure du Pentagoet, riviere considerable qui se perd dans la baye Françoisse, à l'extrémité de la colonie. Au centre même de la côte, & près de Boston, la morue donne toujours en telle abondance, que le Cap-Cod, malgré la stérilité de son terroir, est une des parties du pays les plus peuplées. Non contente de la pêche qu'elle fait dans ses propres parages, la Nouvelle-Angleterre envoie au grand Banc, à Terre-Neuve, à l'Isle-Royale, environ deux cents bâtimens de trente-cinq à quarante tonneaux, qui font communément trois voyages durant la saison, & qui en rapportent au moins cent mille quintaux de morue. D'autres navires plus considerables, expédiés des mêmes ports, vont échanger des vivres contre la pêche des Anglois, qui sont fixés dans ces contrées stériles & glaciales. Tous ces produits en morue sont distribués ensuite au midi de l'Europe & de l'Amérique.

Ce n'est pas le seul objet que les Isles Britanniques du nouveau monde tirent de la Nouvelle-Angleterre. Elle leur fournit des chevaux, des bœufs, des porcs, des viandes salées, du beurre, du suif, du fromage, des farines, du biscuit, du bled d'inde, des pois, des fruits, du cidre, du lin, du chanvre, des bois de toutes les especes. Ces mêmes denrées passent la plupart dans les Isles des autres nations, tantôt ouvertement, tantôt en fraude ; mais

toujours en moindre quantité durant la paix, que dans les temps de guerre. Honduras, Surinam, d'autres parties du continent Américain, ouvrent de semblables débouchés à la Nouvelle-Angleterre.

Elle va chercher à Madere & aux Açores, du vin & des eaux-de-vie, qu'elle paye avec du grain & des morues.

Les ports d'Italie, d'Espagne & de Portugal, reçoivent annuellement soixante ou soixante-dix de ses bâtimens. Ils y arrivent chargés de morue, de bois de construction, de munitions navales, de bled, d'huile de poisson; & plusieurs s'en retournent avec des huiles d'olive, du sel, du vin, de l'argent, à la Nouvelle-Angleterre; où ils déchargent clandestinement leurs cargaisons. C'est ainsi qu'ils éludent les droits qu'ils payeroient dans la Grande-Bretagne, en y faisant leur retour, comme ils y sont tenus par une loi formelle. Les vaisseaux qui ne reprennent pas la route de leur premier port, sont achetés dans ceux où ils ont fait leur vente. Souvent, ils sont frétés indifféremment pour tous les négociants & pour tous les marchés, jusqu'à ce qu'on en trouve un prix convenable.

La métropole reçoit de sa colonie des vergues & des mâtures pour la marine Royale, des planches, de la potasse, de la poix, du goudron, de la térébenthine, quelques fourrures, & même des grains dans ses années de disette. Ces cargaisons lui viennent sur des vaisseaux que ses propres négociants ont fait construire, ou qu'ils ont achetés des armateurs qui construisent par spéculation.

La Nouvelle-Angleterre, outre le commerce qu'elle fait de ses productions, s'est approprié une partie des denrées de l'Amérique, soit méridionale, soit septentrionale, en faisant passer par ses mains les échanges de ces deux

contrées. Aussi les nouveaux Anglois sont-ils regardés comme les courtiers, ou les Hollandois de l'Amérique.

Malgré cette activité si vive & si soutenue, la colonie n'a jamais été sans dettes. Jamais elle n'a pu payer exactement ce que la Grande-Bretagne lui fournissoit, ou de son industrie, ou de l'industrie étrangère, ou des Indes orientales : objets de commerce qui s'élèvent chaque année à plus de 9, 000, 000 de livres.

Cependant sa navigation est assez animée, pour occuper habituellement six mille matelots. Indépendamment des petits bâtimens qui font la pêche ou le cabotage, & qui sortent indifféremment de toutes les rades ouvertes en grand nombre sur les côtes, sa marine consiste en cinq cents navires, qui forment quarante mille tonneaux de port. La plupart prennent leur chargement à Boston; la plupart y font leur décharge.

Cette Ville, la Capitale de la Nouvelle-Angleterre, est située dans une péninsule de quatre milles de long, au fond de la belle baie de Massachusset, qui s'enfonce environ huit milles dans les terres. L'ouverture de cette baie est défendue contre l'impétuosité des vagues, par quantité de rochers qui s'élèvent au-dessus de l'eau, & par une douzaine de petites Isles, la plupart fertiles & habitées. Ces digues, ces remparts naturels, ne laissent une libre entrée qu'à trois vaisseaux de front. Sur ce canal unique & très-étroit, fut élevée à la fin du siècle dernier, dans l'Isle du Château, une citadelle régulière sous le nom de Fort-Guillaume. Elle a cent canons de quarante-deux livres de balles, tellement disposés, qu'ils peuvent battre un vaisseau par l'avant & par l'arrière, avant qu'il se soit mis en état de lâcher sa bordée. A une lieue en-avant, est un fanal fort élevé, dont les signaux peu-

vent être apperçus de la forteresse, qui les répète pour la côte, tandis que Boston a les siens, qui répandent en même-temps l'alarme dans l'intérieur des terres voisines. Hors les moments d'une brume épaisse, dont quelques vaisseaux pourroient profiter pour se glisser dans les Isles, la ville a toujours cinq ou six heures pour se préparer à recevoir l'ennemi, en attendant dix mille hommes de milice, qu'elle peut rassembler en vingt-quatre heures. Quand même une flotte passeroit impunément sous l'artillerie du château, elle trouveroit au Nord & au Sud de la place, deux batteries qui, commandant toute la baie, l'arrêteroient à coup sûr, & donneroient le temps à tous les bâtimens, à tous les magasins du commerce, de se mettre à couvert du canon dans la riviere de Charles.

La rade de Boston est assez vaste, pour que six cents voiles y puissent mouiller sûrement & commodément. On y a construit un magnifique môle, assez avancé, pour que les vaisseaux, sans le secours du moindre allege, déchargent dans les magasins qu'on a bâtis au Nord. A l'extrémité du môle, on voit la ville disposée en forme de croissant autour du port. La liste des naissances & des morts, qui est devenue, avec raison, la regle unique des arithméticiens politiques, prouve que la place doit avoir environ trente mille habitants, Anabaptistes, Quakers, réfugiés François, Anglicans ou Presbytériens. Le logement, les meubles, les vêtements, la nourriture, la conversation, les usages, les mœurs, tout y ressemble si fort à la vie qu'on mene à Londres, qu'il est difficile d'y trouver d'autre différence, que celle qu'entraîne toujours l'excessive population des grandes Capitales.

La Nouvelle-Angleterre, semblable à l'ancienne par tant de rapports, a, dans son voisinage, la Nouvelle-

Yorck. Celle-ci , resserrée à l'Est par cette principale colonie , & bornée à l'Ouest par le Nouveau-Jersey , occupe un espace étroit de vingt milles sur le bord de la mer , s'élargit insensiblement , & s'enfonce dans le Nord à plus de cent cinquante milles dans les terres.

XLIV. Cette contrée fut découverte , en 1609 , par Henri Hudson. Ce fameux navigateur , après avoir fait d'inutiles efforts sous les auspices de la compagnie Hollandoise des Indes orientales , pour trouver dans le Nord un passage à la mer de l'Ouest , revira au Sud le long du continent , dans l'espérance de dédommager , par quelque utile découverte , la société qui l'avoit honoré de sa confiance. Il entra dans un fleuve considérable , auquel il donna son nom ; & content d'avoir reconnu les terres & les habitants de ses bords , il remit à la voile pour Amsterdam , d'où il étoit parti.

Dans le système des Européens , qui comptent pour rien les peuples du nouveau monde , ce pays devoit appartenir aux Hollandois. Un homme , qui étoit à leur service , l'avoit découvert. Il en avoit pris possession en leur nom ; & il leur cédoit tous les droits qu'il pouvoit y avoir personnellement. Sa qualité d'Anglois n'ôtoit rien à ces titres incontestables. On ne put donc qu'être étonné , d'apprendre que Jacques I^r revendiquoit cette contrée , parce que Hudson étoit né son sujet ; comme si la patrie n'étoit pas le pays qui fait vivre. Aussi ce Prince insista-t-il légèrement , sur une prétention si peu fondée. La République , après quelques discussions , envoya , dès 1610 , jeter les fondemens de la culture & du commerce , dans une région qu'elle s'appropriâ , sous le nom de Nouvelle-Belge. Tout y prospéroit. D'heureux commencemens annonçoient de plus grands progrès , lorsque la colonie vit

fondre sur elle, en 1664, un orage auquel rien ne l'avoit préparée.

L'Angleterre, qui n'avoit point alors avec la Hollande, ces liaisons intimes, que l'ambition & les succès de Louis XIV cimenterent dans la suite entre les deux Puissances, voyoit d'un œil jaloux, un petit Etat à peine formé dans son voisinage, étendre dans tout l'univers les branches de sa prospérité. Elle frémissait en secret de ne pouvoir atteindre à l'égalité d'une puissance, qui ne devoit pas même lui disputer la supériorité. Ces rivaux, en commerce comme en navigation, l'écrasoient par leur vigilance & leur économie, dans les grands marchés du monde entier, & par-tout la réduisoient au rôle subalterne. Chaque effort qu'elle faisoit pour établir la concurrence, tournoit à son déshonneur ou à sa perte; & le commerce universel se concentroit visiblement dans les marais de la République. La nation s'indigna des disgrâces de ses négociants, & résolut de leur assurer, par la force, ce qu'ils ne pouvoient obtenir de leur industrie. Charles II, malgré sa nonchalance pour les affaires, malgré son goût effréné pour les plaisirs, adopta vivement un plan qui pouvoit faire tomber dans ses mains les richesses des régions éloignées, avec l'Empire maritime de l'Europe. Son frère, plus actif, plus entreprenant que lui, l'affirma dans ces dispositions; & d'un commun accord, ils firent attaquer les établissements, les vaisseaux Hollandois, sans déclaration de guerre.

Une flotte Angloise se montra au mois d'août devant la Nouvelle-Belge. Elle portoit trois mille hommes de débarquement. Ces forces ôtèrent toute idée, comme tout espoir de résistance; & la colonie entière se soumit à la première sommation. Cette conquête fut assurée au vain-

queur par la paix de Breda ; mais il en fut dépouillé par la République , en 1673 , quand les intrigues de la France eurent brouillé ces deux Puissances maritimes , qui , pour leurs intérêts , n'auroient jamais dû l'être. Un second traité rendit encore les Anglois maîtres de la Nouvelle-Belge , qui , depuis , resta sous leur domination , avec le titre de Nouvelle-Yorck.

Elle avoit pris ce nom dès 1664 , que le Duc d'Yorck en avoit reçu la propriété du Roi de son frere. Dès qu'il l'eut recouvrée , il y fit passer ce despotisme , qui depuis le précipita du trône. Ses Lieutenants , qui tenoient de ses mains tous les pouvoirs ensemble , non contents d'y exercer l'autorité publique , s'étoient constitués arbitres de toutes les causes civiles. Le pays étoit alors habité par des Hollandois , qui avoient préféré leurs plantations à leur patrie , & par des colons sortis de la Nouvelle-Angleterre. Accoutumés à la liberté , ces peuples ne devoient pas souffrir long-temps une administration absolue , arbitraire. On ne pouvoit que prévoir un soulèvement ou une émigration , lorsque la colonie fut invitée , en 1683 , à choisir des représentants , pour régler son administration. Le temps amena d'autres changements ; mais ce ne fut qu'en 1691 que fut arrêté un plan de Gouvernement , dont on ne s'est pas écarté depuis.

A sa tête est un chef , nommé par la Couronne. Elle lui donne douze conseillers , sans le consentement desquels il ne peut signer aucun acte. Vingt-sept députés , choisis par les habitants , représentent la commune. Tous les pouvoirs sont concentrés dans l'assemblée , composée de ses différents membres. Au commencement , sa durée fut illimitée. On la fixa depuis à trois ans. Elle l'est aujourd'hui à sept , comme celle du Parlement d'Angleterre , dont elle a suivi les révolutions.

Appuyée sur une base de Gouvernement si solide, si XLV.
 convenable à la liberté qui fait tout prospérer, la colonie État flo-
 se livra sans inquiétude à tous les travaux que sa situation riffant de
 pouvoit prescrire & encourager. Un climat plus doux que la Nou-
 celui de la Nouvelle-Angleterre, un sol beaucoup plus fa- Yorck.
 vorable à la culture du grain, aussi propre à toutes les au- Causes de
 tres denrées, lui donnerent une concurrence rapide & vi- ses suc-
 ve, avec un établissement qui l'avoit devancée dans tou- cès.
 tes les productions, dans tous les marchés. Si elle ne l'é-
 galoit pas dans les manufactures, ce désavantage étoit
 compensé par la supériorité d'un commerce en pelleteries,
 vingt fois plus considérable. Ces moyens de prospérité,
 soutenus d'une grande tolérance religieuse, ont élevé sa
 population à cent cinquante mille habitants, dont vingt-
 cinq mille en état de porter les armes, forment une milice
 nationale.

Cette colonie auroit encore fleuri davantage, sans le
 fanatisme de deux Gouverneurs, sans les vexations de quel-
 ques autres, sans les concessions immenses faites à des
 particuliers trop accrédités. Mais ces inconvénients sont
 passagers dans le Gouvernement Anglois. Les uns ont
 cessé, & les autres diminuent. Ainsi la Province pourra
 voir un jour doubler ses productions; si les deux tiers de
 son territoire, qui sont encore en friche, doivent rendre
 autant que le tiers déjà cultivé.

Il n'est pas donné de prévoir quelle influence auront ces
 richesses sur l'esprit & le sort des habitants : mais on peut
 dire qu'ils n'ont pas abusé, jusqu'ici, de celles qu'ils ont
 acquises. Les Hollandois, premiers fondateurs de cette
 colonie, y établirent cet esprit d'ordre & d'économie, qui
 caractérise leur nation. Comme ils formerent toujours le
 plus grand nombre des habitants, même après le change-

ment de domination, l'exemple de leurs bonnes mœurs fit l'esprit général des nouveaux colons, que la conquête leur associa. Les Allemands, poussés en Amérique par la persécution religieuse, qui les chassoit du Palatinat ou des autres Provinces de l'Empire, se trouverent disposés, par la nature, à ce ton simple & modeste; & les François ou les Anglois, que l'habitude n'avoit pas accoutumés à tant de frugalité, se conformerent, ou par sagesse, ou par émulation, à cette maniere de vivre moins coûteuse, & plus aisée que les modes & les airs du faste.

Qu'est-il arrivé delà? Que les colons n'ont pas contracté de dettes envers la métropole, qu'ils ont conservé une entière liberté dans leurs ventes & dans leurs achats, & qu'ils ont toujours donné à leurs affaires, la direction qui leur étoit la plus avantageuse. Si leurs représentants avoient porté les mêmes principes dans l'administration, la Province n'auroit pas été précipitée dans des engagements, dont elle ressent déjà le fardeau ou la surcharge.

Toutes les plantations de la colonie animent & décorent les bords de la rivière d'Hudson. Ce fleuve est navigable jour & nuit, dans toutes les saisons. On peut le remonter, on peut le descendre, par la marée qui va jusqu'à cent soixante milles dans les terres. C'est sur ce magnifique canal qu'on embarque, dans des bâtimens de quarante à cinquante tonneaux, tout ce qui doit arriver au marché général. Cet entrepôt, voisin de l'Océan, est propre, par sa situation, à recevoir, à déboucher toutes les denrées de la Province, toutes celles de l'Isle-Longue, qui n'est séparée du continent que par un canal étroit.

Cette isle, qui tire son nom de sa figure, a cent vingt milles de long sur douze de large. Elle étoit autrefois fin-

guliérement connue, par le nombre de baleines & de veaux marins qu'on y prenoit. Mais soit que la pêche ait épuisé ou chassé ces races, qui cherchent les mers tranquilles & les côtes désertes, elles ont disparu. Une autre industrie a rempli ce vuide. L'excellence des pâturages a fait multiplier les bestiaux, sur-tout les chevaux, sans qu'on ait pour cela négligé aucune espèce de culture. Le produit de ces richesses coule au grand entrepôt. Il s'y trouve grossi par des productions qui viennent de plus loin. Quelques plages de la Nouvelle-Angleterre, du Nouveau-Jersey, gagnent à verser leurs denrées dans ce magasin.

Ce marché général est une ville importante, aujourd'hui désignée, comme la colonie entière, sous le titre de Nouvelle-Yorck. Elle fut autrefois bâtie par les Hollandois, sous le nom de Nouvelle-Amsterdam, dans l'isle de Manahatan, longue de quatorze lieues, sur une largeur médiocre. Sa population étoit, en 1756, de dix mille quatre cents soixante-huit blancs, & de deux mille deux cents soixante-quinze noirs. Peut-être n'est-il point de ville où l'on respire un air plus sain, où l'on apperçoive une aisance plus universelle & mieux répartie. Ses édifices publics, ses maisons particulières, sont solides & commodes. Mais si cette cité se voyoit vigoureusement attaquée, à peine tiendrait-elle vingt-quatre heures, avec le mauvais fort & les retranchements de pierre qui défendent la rade & la ville.

La Nouvelle-Yorck, placée à deux milles de l'embouchure de la rivière d'Hudson, n'a proprement ni port, ni bassin; mais elle n'en a pas besoin. Sa rade lui suffit. C'est delà qu'on expédie tous les ans plus de trois cents navires, pour les différents parages de l'Amérique ou de l'Europe. L'Angleterre n'en reçoit que le plus petit nombre;

mais ce sont les plus riches, parce qu'ils sont chargés de castor & de fourrures. Comment est-ce que la colonie se procure ces pelleteries? On va le voir.

Dès que les Hollandois eurent élevé la Nouvelle-Amsterdam dans une position favorable pour communiquer avec l'Europe, ils chercherent les moyens d'y former un commerce. On ne demandoit alors que des fourrures à l'Amérique septentrionale. Les sauvages voisins de la ville en fournissoient peu, & n'en offroient que de médiocres. Il falloit pousser au Nord, pour en avoir davantage & de meilleures. On forma le projet d'un établissement sur les bords du fleuve Hudson, à cent cinquante milles de la capitale; & les circonstances se trouverent favorables pour obtenir le consentement des Iroquois, de qui dépendoit le territoire sur lequel on avoit jetté les yeux. Cette brave nation se trouvoit alors engagée dans une guerre opiniâtre avec les François arrivés depuis peu dans le Canada. On lui offroit des armes semblables à celles de l'ennemi qu'elle avoit à combattre. Elle permit à ce prix de bâtir le fort d'Orange, qui fut appelé depuis Albany. Jamais il n'y eut d'hostilités, jamais de démêlés entre les Iroquois & les Hollandois. Avec de la poudre, du plomb, des fusils, que ceux-ci donnerent en échange des pelleteries, ils parvinrent à attirer sans concurrence la chasse entière des cinq cantons, le butin même que les guerriers Iroquois faisoient dans leurs expéditions.

Les Anglois, en s'emparant de la colonie, conserverent l'union avec les sauvages; mais ils ne songerent sérieusement à étendre la traite des pelleteries qu'ils avoient trouvée établie, que lorsque la révocation de l'Edit de Nantes eut fait passer chez eux, en 1685, l'art de fabriquer les chapeaux de castor. Leurs efforts furent long-temps

impuissants. Deux obstacles s'opposoient principalement à leur progrès. Les François tiroient d'Albany même, des couvertures, de grosses étoffes de laine, des ouvrages de fer & de cuivre, des armes & des munitions qu'ils vendoient aux sauvages, avec d'autant plus d'avantage, que ces marchandises achetées à Albany, leur coûtoient un tiers de moins par cette voie que par toute autre. D'ailleurs, les nations Américaines, qui étoient séparées de la Nouvelle-Yorck, par le pays des Iroquois, où l'on craignoit de s'engager, ne pouvoient guere traiter qu'avec les François.

Burnet, qui gouvernoit la colonie Angloise en 1720, fut le premier qui connut le mal, ou qui osa l'attaquer dans sa source. Il fit défendre, par l'assemblée générale, toute communication entre Albany & le Canada; il amena les Iroquois à consentir qu'il élevât & qu'il fortifiât à ses fraix le comptoir d'Oswego, sur le lac Ontario, dans un endroit où passaient la plupart des nations, en allant à Montréal. Après ces deux opérations, le castor & les autres fourrures furent à-peu-près partagées entre les Anglois & les François. La perte du Canada ne peut que grossir aujourd'hui la part de la Nouvelle-Yorck, mieux située, pour le commerce, que le pays qui le lui disputoit.

Si la colonie Angloise a gagné par l'acquisition du Canada, elle ne paroît pas avoir perdu par la séparation du Nouveau-Jersey, qui fut autrefois attaché à la Nouvelle-Belge, sous le nom de Nouvelle-Suede.

Les Suédois furent en effet les premiers Européens qui s'établirent dans cette contrée, vers l'an 1639. Mais l'abandon où les laissoit leur patrie, trop foible pour étendre ses bras si loin, les réduisit, au bout de seize ans, à se donner eux-mêmes aux Hollandois, qui réunirent cette

XLVI.

Comment
le Nou-
veau-Jer-
sey est
tombé
dans les

mains des
Anglois.
Son état
actuel.

acquisition à la Nouvelle-Belge. Le Duc d'Yorck l'en détacha, quand il reçut l'investiture de ces deux Provinces; & il partagea la moins considérable entre deux de ses favoris, sous le nom du Nouveau-Jersey.

Carteret & Berkeley, qui possédoient, le premier la partie de l'Est, & le second la partie de l'Ouest, n'avoient sollicité ce vaste territoire que pour le vendre. Des hommes à spéculation, leur en achetèrent à vil prix de grandes portions, qu'ils revendirent en détail. Au milieu de toutes ces sous-divisions, la colonie resta partagée en deux Provinces, séparément gouvernées par les héritiers des premiers propriétaires. Les difficultés qu'éprouvoit leur administration, les dégoûtèrent de cette espèce de souveraineté, qui ne convenoit guere à des sujets. Ils remirent, en 1702, leur charte à la Couronne. Depuis cette époque, les deux Provinces n'en ont fait qu'une, qui, comme la plupart des autres colonies Angloises, est dirigée par un Gouverneur, un conseil, une assemblée générale.

Le Nouveau-Jersey, situé entre les trente-neuf & quarante degrés de latitude septentrionale, a pour limites, la Nouvelle-Yorck à l'Est, & la Pensylvanie à l'Ouest; au Nord, il a des terres inconnues; au Sud-Est, l'Océan qui baigne ses côtes, dans une étendue de cent vingt milles.

Avant la dernière révolution, on ne voyoit dans un pays si vaste, que seize mille habitants. C'étoient les descendants des Suédois, des Hollandois, ses premiers cultivateurs. Quelques Quakers, quelques Anglicans, un plus grand nombre de presbytériens Ecoissois, s'étoient joints à ces colons de deux nations. Les vices du Gouvernement arrêtoient les progrès, & causoient l'indigence de cette foible population. L'époque de la liberté sem-
bloit

bloit devoir être pour cette colonie, l'époque de la prospérité; mais presque tous les Européens qui cherchoient un asyle ou la fortune dans le nouveau monde, préférant la Pensylvanie & la Caroline, où la douceur du climat & la fertilité du sol les attiroient puissamment, le Nouveau-Jersey ne put se rétablir de sa langueur primitive. Encore aujourd'hui, l'on n'y compte guere plus de cinquante mille blancs, réunis dans quelques bourgades, ou dispersés dans des habitations, avec vingt mille noirs.

La pauvreté de cette Province ne lui permettant pas, dans les commencements, d'ouvrir un commerce direct avec les marchés étrangers ou éloignés, elle prit l'habitude de vendre ses denrées à Philadelphie, & plus encore à la Nouvelle-Yorck, où elles arrivoient par des rivières d'une navigation facile. C'est la route que prennent encore la plupart de ses productions. Les deux Villes lui donnent en échange quelques marchandises de la métropole. Loin de pouvoir se procurer des objets de luxe, elle ne peut même acheter tous ceux de premier besoin, & se voit obligée à fabriquer elle-même la plus grande partie de ses vêtements.

Aussi n'entre-t-il que peu de métaux dans la colonie. Elle est réduite au papier-monnoie, qui n'en est que le signe précaire. La masse de ses billets monte à 1, 350, 000 livres. Comme ils ont un cours égal dans la Pensylvanie & dans la Nouvelle-Yorck, qui ne reçoivent pas du papier l'une de l'autre, ils obtiennent une prime de faveur sur les billets de ces deux colonies, en servant à tous les payements que celles-ci font entre elles.

Mais un si léger avantage ne donnera jamais de l'importance au Nouveau-Jersey. C'est de son sein, c'est du défrichement de ces déserts immenses, qu'il doit tirer sa vigueur

& sa prospérité. Il ne se relèvera point de sa langueur, tant qu'il aura besoin d'agents intermédiaires. La colonie en est persuadée; & toute son ambition se borne maintenant à agir par elle-même. Elle a déjà fait quelques efforts heureux. Dès l'an 1751, elle expédia de ses propres fonds trente-huit bâtimens pour l'Europe, ou pour les îles méridionales de l'Amérique. Ces vaisseaux portoient cent soixante-huit mille quintaux de biscuit, six mille quatre cents vingt-quatre barils de farine; dix-sept mille neuf cents quarante & un boisseaux de bled; trois cents quatorze barils de bœuf & de porc salés; quatorze cents quintaux de chanvre; une assez grande quantité de jambons, de beurre, de bière, de graine de lin, de fer en barre & de bois de charpente. On présume que ses expéditions directes peuvent avoir augmenté d'un tiers.

Ce commencement de richesse doit inspirer de l'émulation, de l'industrie, des espérances, des projets, des entreprises, à une colonie, qui, jusqu'à présent, n'a pu soutenir dans le commerce le rang & le rôle où l'appelloit sa situation. S'il est des Etats pauvres & foibles qui tirent leur subsistance & leur soutien du voisinage des Etats riches & brillants, il en est bien plus encore qui sont affoiblis ou écrasés par ce même voisinage. Tel a peut-être été le sort du Nouveau-Jersey. C'est ce qu'on va voir dans l'histoire de la Pensylvanie, qui, serrant de trop près cette colonie, l'a jusqu'ici tantôt étouffée de son ombre, tantôt offusquée de son éclat.

Fin du dix-septieme Livre.

T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce sixieme Volume.

A.

- A**BÉNAQUIS (les) se liguent avec les François contre les Anglois, Page 231
- Acadie (l') cédée aux Anglois par Louis XIV, 82. Description de cette presqu'isle, 229. Les François s'y établissent, *ibid.* Leurs guerres avec les habitants de la Nouvelle-Angleterre, 231 & *suiv.* La France obligée de céder l'Acadie & ses dépendances à l'Angleterre. 232
- Acadiens (les) refusent de s'établir à Louisbourg, 88. Ils se fixent à l'isle Saint-Jean. Entraves que le Gouvernement François met à leur industrie, 93 & *suiv.*
- Acanzas, (colonie des) son état actuel, 120
- Algonquins, leur guerre contre les Iroquois, 43 & *suiv.*
- Américains, (les) sont une race d'hommes encore dans son enfance, 188 & *suiv.* Quelle est leur origine, *ibid.* & *suiv.*
- Amérique, (l') est une terre nouvelle, 186 & *suiv.* ou plutôt une terre nouvellement abandonnée par les eaux, 189 & *suiv.*
- Amérique septentrionale; en quel état les Anglois la trouverent, & ce qu'ils en firent, 198 & *suiv.*
- Amherst (le Général) prend Louisbourg, 152 & *suiv.*
- Amirauté (Cour d') établie à Hallifax, 240 & *suiv.*
- Angleterre, (Nouvelle-) fondation de cette colonie, 241 & *suiv.* Législation féroce établie par les nouveaux colons, 243 & *suiv.* Calamités qui en sont la suite, 245 & *suiv.* La persécution cesse enfin: mais les loix de ce pays gardent encore des traces de leur ancienne dureté, 249 & *suiv.* Discours d'une fille convaincue d'avoir eu cinq enfants illégitimes, 250 & *suiv.* Etendue & climat de la

- Nouvelle-Angleterre , 254 & *suiv.* Son Gouvernement , 256 & *suiv.* Sa population , 257. Sa culture , *ibid.* Son industrie , 258 & *suiv.* Ses différentes pêches , 260 & *suiv.* Son commerce , *ibid.* Ses dettes , 262. Sa navigation , *ibid.* & *suiv.*
- Anglicane*, (Religion) comment elle se forma , 179
- Anglois*, (les) ils se joignent aux Iroquois contre les François du Canada , 51 & *suiv.* Avantage que les Anglois de la Nouvelle Yorck ont sur les François pour le commerce des pelleteries , 73 & *suiv.*
- Annapolis*, nom que les Anglois donnerent au Port-Royal , 232
- Augustin*, (le fort Saint-) seule place que la France eût dans la Floride depuis le massacre qu'y firent les Espagnols , 8

B.

- B**AKER, (Polly) discours de cette fille convaincue d'avoir eu cinq enfants illégitimes , 250 & *suiv.*
- Balcine*, le Gouvernement François a négligé cette pêche au Canada , 147 & *suiv.*
- Balise*, (la) espèce de citadelle à l'embouchure du Mississipi , 114
- Barbe*, (mines de Sainte-) opinion qu'on avoit de leurs richesses. Parti que Law fut tirer de ce préjugé , 101
- Basques*, raison qui les a dégoûtés de la pêche de la baleine , 147
- Bélge*, (la Nouvelle-) après l'expulsion des Hollandois par les Anglois, porte le nom de Nouvelle-Yorck , 51
- Belle-Isle*, (détroit de) entre la côte de Labrador & l'isle de Terre-Neuve , 213
- Berkeley*, Gouverneur de la partie occidentale du Nouveau-Jersey , 272
- Biainville*, successeur de Perrier, battu par les Chicachas , 112 & *suiv.*
- Bilosei*, lieu stérile dans la Louisiane , où s'établit la colonie d'Yberville , 98
- Boscawen* (l'Amiral) prend Louisbourg , 153 & *suiv.*
- Boston*, fondation de cette Ville , 242. Son port , ses fortifications , sa population , 262 & *suiv.*
- Braddock*, son armée exterminée par deux cents cinquante François , 157

C.

CABOT a la premiere idée d'un passage par le Nord-Ouest à la mer du Sud. Il découvre l'isle de Terre-Neuve, 208 & *suiv.*

Canada, premiers établissemens qu'y forment les François, 8 & *suiv.* Description de ce pays, 9 & *suiv.* Gouvernement, habitudes, vertus, vices, guerres des Sauvages qui l'habitoient, 10 & *suiv.* Les François se liguent avec les Algonquins & d'autres Sauvages contre les Iroquois, 44 & *suiv.* La colonie François du Canada ne fait pas de progrès. Pourquoi, 46 & *suiv.* Le Canada pris & rendu aux François par les Anglois, 48. Guerres des François contre les Iroquois soutenus par les Anglois, 50 & *suiv.* La paix de Riswick fait cesser toutes les hostilités, 56. Les pelleteries deviennent la base du commerce des François au Canada, 57 & *suiv.* Etat de ce pays à la paix d'Utrecht, 128. Population, culture, mœurs, gouvernement, pêcheries, industrie du Canada depuis cette époque, 129. Son commerce dans le temps de sa plus grande prospérité, 139 & *suiv.* Dépense du Gouvernement François pour l'entretien de cette colonie, 143 & *suiv.* Avantages que la France pouvoit en tirer, 147 & *suiv.* Origine de la guerre des Anglois & des François dans le Canada, 150 & *suiv.* Cession du Canada aux Anglois : ce qu'ils peuvent faire de cette colonie, 166 & *suiv.*

Cap-Breton, (isle du) nommée depuis Isle-Royale, 85

Caribou, nom qu'on donne à la peau de renne dans le Canada, 60

Carillon, fort attaqué inutilement par les Anglois, 159 & *suiv.*

Carteret, Gouverneur de la partie occidentale du Nouveau-Jersey, 272

Cartier (Jacques) entre dans le fleuve Saint-Laurent : mais cette expédition n'a pas de suites, 8 & *suiv.*

Casteins, (Saint-) Capitaine du Régiment de Carignan, choisi pour chef par les Abénaquis, 231

Castor, description, mœurs, travaux & chasses différentes de cet amphibie, 61 & *suiv.*

Castors, la France perd, par sa faute, le commerce qu'elle en faisoit avec les Sauvages du Canada, 146

- Cataracani*, plus connu sous le nom de fort de Frontenac, 132
Champlain (Samuel de) jette les fondements de Québec, 9 & suiv. Il bat les Iroquois, 45 & suiv.
Charles IX se réjouit du massacre de ses sujets, par les Espagnols dans la Floride, 6
Chat-cervier, nom qu'on donne au loup-cervier de l'Amérique septentrionale, 59
Chevres, (l'isle au) à l'entrée du port de Louisbourg, 87
Chibouctou, nommé depuis Hallifax par les Anglois, 236
Chicachas (les) battent les François, & finissent par un accommodement avec eux, 112 & suiv.
Civilisés, malheurs des peuples civilisés, 193
Coligny envoie Jean Ribaud dans la Floride, 3
Colliers de porcelaine des Sauvages; usage qu'ils en font, 18 & suiv.
Compagnies, deux compagnies Angloises; l'une de la Virginie méridionale, l'autre de la septentrionale: elles ne réussirent ni l'une ni l'autre, 174 & suiv.
Connecticut, Province de la Nouvelle-Angleterre, 257
Continent, parallele de l'ancien & du nouveau continent, 183 & suiv.
Crosat obtient le commerce exclusif de la Louisiane, 99. Ses vues ne réussissent pas, *ibid.* & suiv.

D.

- D** *AUPHIN*, (le fort) pourquoi les François l'ont abandonné, 86
Dauphine, (isle) située vis-à-vis la Mobile, 94
Dénonville, sa perfidie envers les Iroquois, 51 & suiv.
Détroit, pays fertile au-delà du lac Errée, 133
Dîmes, l'obligation de la dîme imposée aux Canadiens, 137
Drake (François) ramene en Angleterre les restes de la colonie Angloise, à la baye de Roënoque, 172 & suiv.
Drucourt, (Madame de) son courage au siege de Louisbourg, 155
Druides, premiers Prêtres des Bretons: leur puissance, 175 & suiv.

E.

- E** *AU-DE-VIE*, maux que cette liqueur a faits aux Sauvages, 77 & suiv.

Ecosse, (Nouvelle-) ce qu'on comprend aujourd'hui, & ce qu'on comprenoit autrefois sous ce nom, 228. La France en est dépouillée par l'Angleterre, 232. A quelles conditions les François de la Nouvelle-Ecosse se soumirent à l'Angleterre, *ibid.* & *suiv.* Innocence de leurs mœurs, 233 & *suiv.* Les Anglois envoient parmi eux une colonie, 236. La plupart des François se retirent dans la Nouvelle-France, 237. Trahison des Anglois contre ceux qui resterent, *ibid.* & *suiv.* Etat actuel de la Nouvelle-Ecosse, 238 & *suiv.*

Edouard, la Religion Anglicane se forme sous son regne, 179

Elan, à quelle latitude on le trouve dans le nouveau-monde, 60

Elisabeth, ce qu'elle vouloit faire pour la réforme de la religion, 179

Espagnols, massacrés par les Missouris, 109 & *suiv.*

Eskimaux, petitesse & difformité de ces peuples, 202. Leurs mœurs, *ibid.* & *suiv.*

F.

FÉODAL, image de ce Gouvernement, introduite au Canada, 137

Floride, Coligny y envoie Jean Ribaud, 3. Etendue de ce pays, *ibid.* & *suiv.* Pourquoi les Espagnols y renoncèrent, & les François s'y établirent, 4 & *suiv.* Ceux-ci sont massacrés par une flotte que Philippe II envoie contre eux de Cadix, 6. Il ne leur reste plus, dans la Floride, que le fort Saint-Augustin, 8

Fontaine, prétendue dans la Floride, dont les eaux rajeunissoient, 3

Fouine, description & diverses especes de cet animal, 58

Frontenac, (le fort de) premier établissement des François au-dessus de la source du fleuve Saint-Laurent, 132

François, leurs premieres expéditions dans l'Amérique septentrionale, 3. Ils s'établissent à la Floride, & y sont massacrés par les Espagnols, 4 & *suiv.* Ils tournent leurs vues vers le Canada, 8 & *suiv.* Ils se liguent avec les Algonquins contre les Iroquois, 44. Malgré leurs victoires, la colonie du Canada ne fait pas de progrès. Pourquoi, 46. Ils perdent & recouvrent le Canada, 48. Ils sortent enfin de leur inaction; par quels moyens, 49.

Leurs guerres contre les Anglois & les Iroquois, terminées par la paix de Riswick, 51 & *suiv.* Les pelleteries sont la base de leurs liaisons avec les Sauvages, 57 & *suiv.* Concurrence & avantage des Anglois dans ce commerce, 73. Pour y remédier, on rend plus fréquentes les permissions de franchir les limites de la colonie, 74. Abus de ces congés, *ibid.* & *suiv.*
Françoise, (baye) premier poste où les François s'établirent en Acadie, 229

G.

G *ABARUS*, baye à une demi-lieue de Louisbourg, 153
Galiffonniere, (la) comment il veut s'opposer aux usurpations des Anglois en Canada, 150 & *suiv.*
Georges (le fort Saint-) emporté par les François, 158
Gin-Seng, commerce que le Canada commençoit à faire de cette plante avec la Chine; avidité qui l'a ruiné, 144
Gosnold, découvre une partie de la Nouvelle-Angleterre, 174
Gourgue, (Dominique de) courage avec lequel il venge ses compatriotes massacrés dans la Floride par les Espagnols, 6 & *suiv.*
Grofeillers & Radisson établissent une colonie Angloise à la baye d'Hudson, 205 & *suiv.*

H.

H *ALLIFAX*, nommé auparavant Chibouctou, 236. Etat actuel de cet établissement, 238 & *suiv.*
Hampshire, Province de la nouvelle-Angleterre, 257
Henri VIII s'arroge la suprématie d'Angleterre, 179 & *suiv.*
Hermine, description de cet animal, 59
Hudson, (la baye d') cédée aux Anglois par Louis XIV, 82. Description de cette baye, 199. Dangers auxquels on y est exposé, 200. Climat du pays, *ibid.* Froid excessif, effet qu'il produit sur le poil des animaux, 201. Stérilité du sol, *ibid.* Petiteesse & difformité des naturels, *ibid.* Mammelles longues & molles des femmes, 202. Cabane, nourriture, pêche, maladies de ces Sauvages, 203. Amour qu'ils ont pour leur patrie, 204. Premier établissement des Anglois à la baye d'Hudson, 206. Hof-

tilités entre eux & les François dans cette partie de l'A-mérique, *ibid.* Commerce de pelleteries qu'y font les Anglois, 207. Y a-t-il dans la baye d'Hudson un passage qui conduise aux Indes orientales, 208. Utilité de la découverte de ce passage, 212 & *suiv.*

Hudson (Henri) découvre la Nouvelle-Yorck, 264
Hudson, (riviere d') dans la Nouvelle-Yorck, 268
Hurons, (les) sauvages du Canada, 44

I.

JERSEY, (Nouveau-) les Suédois s'y établissent, & sont obligés de se donner aux Hollandois, 271. Le Duc d'Yorck le détache de la Nouvelle-Belge, & en fait une Province particuliere, 272. Etendue & limites de ce pays, *ibid.* Mauvais état de sa population & de son commerce, *ibid.* Comment il peut se tirer de cette langueur, 273
Illinois, leur association avec les François. Etat actuel de cette nation, 189 & *suiv.*

Jacques premier; ce qu'il voulut faire pour la réforme de la religion, 180

Jean, (Saint-) forme & climat de cette isle, 92. Sa fertilité détermine une compagnie Françoisse à s'y établir. L'intérêt la divise, 93. Les Acadiens s'y établissent : entraves que le Gouvernement met à leur commerce, *ibid.* Cette isle est le point général de réunion des pêcheurs de Terre-Neuve, 215

Joie, (la) port de l'isle Saint-Jean, 94

Joliet, chargé de la découverte du Mississipi, *ibid.*

Iroquois, leur guerre avec les Algonquins, 43. Description du pays qu'ils habitoient, 45. Leurs guerres contre les François, 50. Ils se rendent arbitres entre les François & les Anglois. Ils empoisonnent la riviere dont ceux-ci buvoient, 79

L.

LAFITAU (le Jésuite) trouve le gin-seng dans les forêts du Canada, 144

Lambreville, (le Jésuite) générosité avec laquelle le traitent les Iroquois, 52

Laurent, (fleuve Saint-) difficultés de sa navigation, 150

- Léon* (Ponce de) découvre la Floride en cherchant une fontaine chimérique, 3
- Longue*, (Isle-) usage qu'en font les Anglois de la Nouvelle-Yorck, 268
- Louis XIV*, obligé de céder aux Anglois la baye d'Hudson, Terre-Neuve & l'Acadie, 82
- Louisbourg*, substitué au fort Dauphin, 86. Avantages & désavantages de son port, *ibid.* Description de la ville & de ses fortifications, 87. Sa population, 88. Elle est prise en 1725 par Pyperet, 151. Révolte de sa garnison, 153. Les Anglois s'en rendent maîtres, *ibid.* & *suiv.*
- Louisiane*, en quel temps découverte par les François, 94. La malheureuse expédition de la Salle fait perdre de vue cet établissement, 97. D'Yberville fait de vains efforts pour y établir les François, *ibid.* Crozat en obtient le commerce exclusif, 99. Célébrité que Law donne à la Louisiane; mort cruelle des malheureux qui se laissent abuser par son artifice, 100. Discrédit où la Louisiane tomba alors; comment on la peupla, 102. Etendue, climat, fertilité, habitants originaires de ce pays, 104. Ce que les François y ont fait, 113. Grande faute commise dans la fondation de cette colonie, 120. Avantage que la France pouvoit en tirer, 121. Avoit-elle le droit de la céder aux Espagnols, 123 & *suiv.*
- Loup-cervier*, description de ce quadrupede, 59
- Loup-marin*, description, espèces, mœurs, pêche de cet amphibie. Usage de sa peau, huile qu'on tire de sa graisse, 137 & *suiv.*
- Loutre*, description & usage de cet animal, 58
- Lunebourg*, fondée par 800 Allemands, 239
- Lynx*, nom que les anciens donnoient au loup-cervier, 59

M.

- M**ANUFACTURES établies sans succès au Canada, 137
- Marine*, projet d'un établissement de marine au Canada. Administration vicieuse qui le fait manquer, 145 & *suiv.*
- Marquette*, (le Jésuite) chargé de la découverte du Mississipi, 94
- Martre*, (la) description de cet animal, 59
- Massachusset*, (baye de) la plus peuplée des quatre Provinces de la Nouvelle-Angleterre, 256

DES MATIERES. 283

<i>Menendez</i> , massacre les François dans la Floride,	6
<i>Mer</i> , (la) est le contre-poids des continents,	183
<i>Michican</i> , lac d'où partent Joliet & le Jésuite Marquette,	94
<i>Michillimakinac</i> , son commerce de pelleteries décheoit,	133
<i>Mikmaks</i> , peuplade sauvage établie avec les François dans l'Isle-Royale,	89
<i>Mines</i> de fer du Canada,	145
<i>Miquelon</i> , usage que les François font de ces deux isles pour la pêche de la morue,	227
<i>Mississipi</i> , découverte de ce fleuve par Joliet & le Jésuite Marquette, 94. Et de son embouchure par la Salle, 96. Sa source est inconnue, 106. Singularité de ce fleuve, <i>ibid.</i> & <i>suiv.</i> Difficulté de naviger,	107
<i>Missouri</i> , (le) riviere qui se jette dans le Mississipi,	106
<i>Missouris</i> , (les) ils massacrent les Espagnols,	108
<i>Mobile</i> , riviere de la Louisiane, qui n'est navigable que pour des pirogues,	98
<i>Mobile</i> , (fort de la) à l'Est du Mississipi,	113
<i>Monnoie</i> particuliere frappée pour les colonies Françaises,	140
<i>Montagnez</i> , (les) Sauvages du Canada,	44
<i>Montcalm</i> , Général François, avis qu'il donne en mourant,	164
<i>Mont-Réal</i> attire seul tout le commerce des pelleteries, 72. Description de cette Ville,	130
<i>Morue</i> , pêche qu'on auroit pu faire au Canada, 148. Description de ce poisson, sa voracité, 216. Quelles nations en font la pêche à Terre-Neuve, 217. Maniere dont se fait cette pêche, 218. Division des morues en trois classes, 219. Les impôts dont la France a chargé le commerce de la morue verte, le rend ruineux, 220. Ce même commerce, qui seroit avantageux aux Anglois, languit chez eux, faute de débouchés, 221. Morue seche; maniere dont on la prépare, 222. Ce commerce est encore à perte pour les François,	225

N.

NATCHEZ, (les) leur gouvernement, 109. Conduite injuste des François à leur égard, 110. Ligue des Nat-

chez pour massacrer tous les François ; le complot échoue
par l'adresse de la Reine, 111. Perrier fait passer tous
ces sauvages au fil de l'épée, 112
Niagara (saut de), 133
Nord, (petit) lieu où les Malouins s'établissent à Terre-
Neuve, 215

O.

O *NNONTAGUÉ*, son courage au milieu des tortures,
56 & suiv.
Orléans, (la Nouvelle-) description de cette Ville, 114
Oswego, les François se rendent maîtres de cette place, 158
Ouabache, (l') rivière qui se jette dans le Mississipi, 106
Ouiscoufing, (l') rivière qui conduisit Joliet & le Jésuite
Marquette au Mississipi, 95
Ours, chasse & usage de cet animal, 61

P.

P *APES*, leurs entreprises sur l'Angleterre, qu'ils ren-
dent feudataire du Saint-Siege, 177
Papier, substitué à la monnoie en Canada. Infidélité du
Gouvernement, 141
Pelleteries, (le commerce des) accordé exclusivement aux
Gouverneurs des forts de l'Amérique septentrionale, 75.
Les abus de ce privilege déterminent le Roi à se char-
ger lui-même de ce commerce. Pertes qu'il y fait, 76
Pantagoet, rivière à l'embouchure de laquelle se fait la pê-
che du maquereau, 260
Pepperel, négociant Anglois, prend Louisbourg, 151
Perrier, sa présence d'esprit dans la conjuration des Natchez
contre les François, 112
Pierre, (Saint-) usage que les François font de cette île
pour la pêche de la morue, 227
Plymouth, (Nouvelle-) sa fondation, 242
Pointe-Coupée, (la) ouvrage des François dans la Louisia-
ne, 116 & suiv.
Prêtres, richesses immenses qu'ils se procurent en Angle-
terre aux dépens de la nation, 176
Puritains, (les) persécutés en Angleterre, se réfugient dans
le nouveau-monde, 181

Q.

QUAKERS, persécutés dans la Nouvelle-Angleterre, 246. Charles II arrête le cours de cette persécution, 247
Québec, description de cette ville, 129. Elle est prise par les Anglois, 162. Entreprise inutile des François pour la recouvrer, 164

R.

RADISSON & Groseillers établissent une colonie Angloise à la baye d'Hudson, 205
Rat, (le) perfidie de ce sauvage, 52
Rat, la peau de cet animal employée comme fourrure dans l'Amérique septentrionale, 58
Renard, son poil moins beau dans le Canada qu'en Moscovie, 60
Renards, (riviere des) qui se jette dans le lac Michigan, 94
Renne, à quelle latitude on le trouve dans le nouveau-monde, 60
Rhode-Island, Province de la Nouvelle-Angleterre, 257
Ribaud, (Jean) envoyé dans la Floride par Coligny, 3
Rivieres, (ville des trois) état misérable de cette ville, 105
Roénogue, premier & malheureux établissement des Anglois sur cette baye, 172
Royal, (Port-) nommé par les Anglois Annapolis, 232
Royale, (Isle-) les François obtiennent des Anglois la permission de la fortifier, 85. Description, étendue, importance de cette isle pour les François, *ibid.* & *suiv.* Tout son commerce se réduit à la pêche de la morue, 90. Misere des colons, 91. L'Isle-Royale est prise par les Anglois, 153 & *suiv.*
Rouge, (la riviere) sur laquelle les François ont bâti un fort, 117

S.

SALEM, persécutions contre les forciers dans cette ville, 248
Salle (la) obtient par adresse, de la Cour de Versailles, la commission de reconnoître l'embouchure du Mississipi, qui le conduit au golfe du Mexique, 95. Seconde expédition pour gagner, par mer, cette embouchure. Elle lui coûte la vie, 96

<i>Sauvages</i> du Canada , leur Gouvernement , leurs habitudes , leurs vertus , leurs vices , leurs guerres , 10 & <i>suiv.</i>	
<i>Sauvages</i> de la Louisiane , leurs mœurs ,	109
<i>Sauvages</i> du Canada , services qu'ils rendent aux François contre les Anglois. Cause de la préférence qu'ils donnent aux premiers ,	161
<i>Sauvages</i> , parallèle des sauvages & des peuples civilisés ,	192
<i>Soleil</i> , (Grand-) titre que portoit le chef des Natchez ,	110
<i>Suede</i> , (Nouvelle-) premier nom du Nouveau-Jersey ,	271
<i>Suédois</i> , ils s'établissent au Nouveau-Jersey ,	<i>ibid.</i>

T.

T <i>ABAC</i> , la France devoit en introduire la culture à la Louisiane ,	121
<i>Tadoussac</i> , premier port où la France fait le commerce de pelleteries ,	72
<i>Terre-Neuve</i> , (isle de) reconnue par Verazzani , Florentin , cédée aux Anglois par Louis XIV , 82. Description de cette isle , 213. Pêche de la morue que les Anglois y établissent , 214. Les François occupent la partie méridionale de l'isle , & y construisent un fort , 215. A la paix d'Utrecht , ils abandonnent à l'Angleterre la possession de l'isle entiere ,	216
<i>Terre-Neuve</i> , (grand banc de) sa description ,	<i>ibid.</i>
<i>Triomphe</i> des sauvages du Canada ,	35
<i>Trois-Rivieres</i> , (la ville des) second entrepôt du commerce des pelleteries ,	72

V.

V <i>ANE</i> , (Henri) ressuscite dans la Nouvelle-Angleterre les disputes de la grace & du libre arbitre ,	247
<i>Verazzani</i> , envoyé par François premier , reconnoît l'isle de Terre-Neuve , mais sans s'y arrêter ,	8
<i>Virginie</i> septentrionale , premier nom de la Nouvelle-Angleterre ,	241
<i>Vison</i> , (le) espece de fouine ,	58

W.

WALTER-RALEIGH forme une compagnie pour la côte orientale du Nord de l'Amérique, 241
Wolf, mort de ce Général Anglois au fort de Québec, 164

Y.

YBERVILLE, (d') élève un siege sur les bords du Mississipi, 97. Sa mort, 163
Yorck, (la Nouvelle-) nom donné à la Nouvelle-Belge, après l'expulsion des Hollandois par les Anglois, 51. Découverte par Henri Hudson, 264. Les Hollandois la cultivent, 265. L'Angleterre les en dépouille sans déclaration de guerre; la perd & la recouvre depuis irrévocablement, *ibid. & suiv.* Despotisme que le Duc d'Yorck y établit, 266. Son gouvernement actuel, 267. Etat florissant de cette colonie, causes de ses succès, *ibid. & suiv.*
Yorck, (Nouvelle-) capitale de la Province de ce nom. Description de cette ville, son port, son commerce, 269 & *suiv.*
Yorck, (le fort d') principale des quatre places Angloises sur la baye d'Hudson, 207

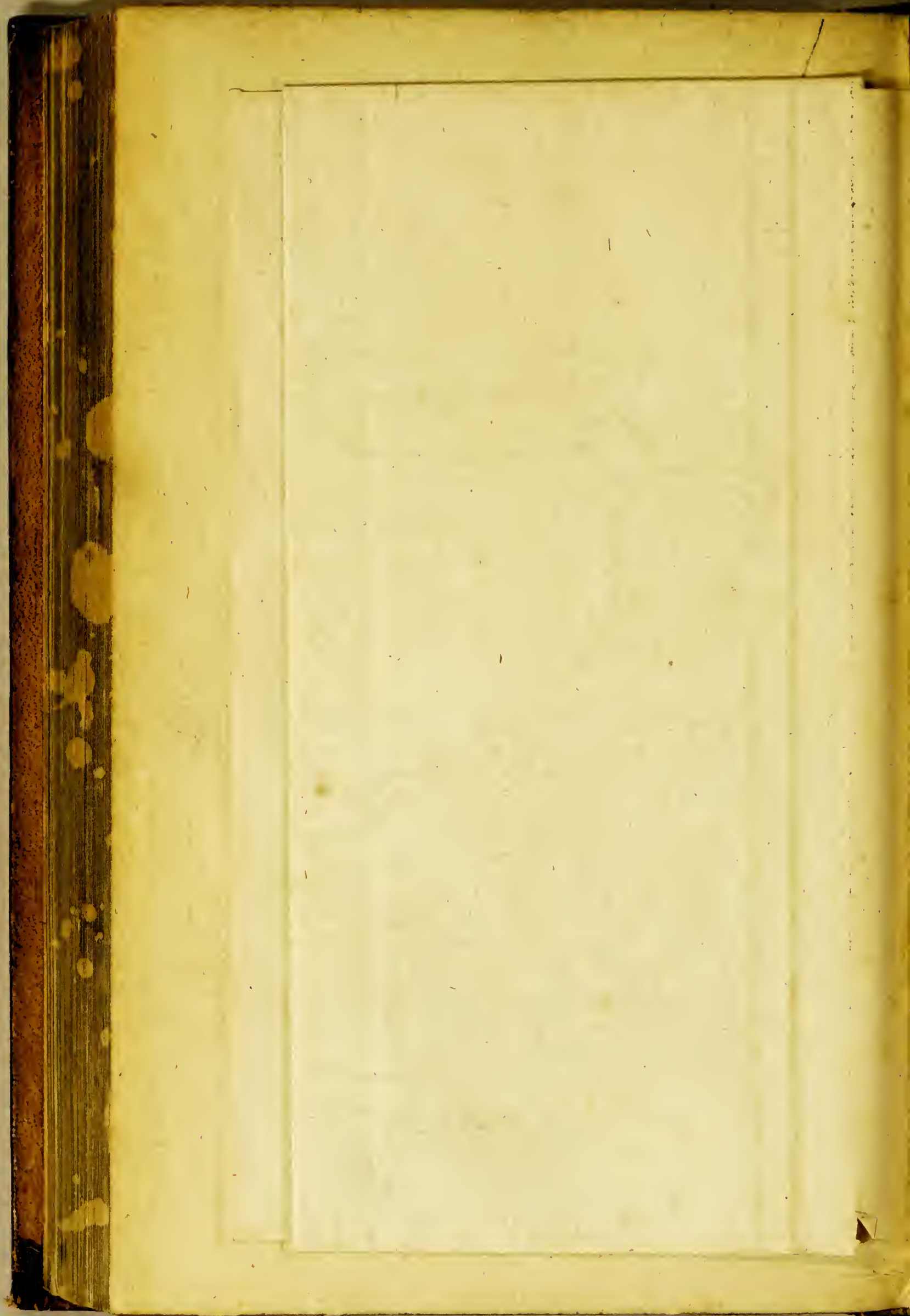
1790

At a meeting of the Board of Directors of the Bank of the Commonwealth, held at the City of Philadelphia, on the 1st day of January, 1790.

Resolved, That the said Board do hereby certify, That the sum of one hundred and fifty thousand Dollars, being the sum of money deposited in the said Bank, by the several States of the Union, for the use of the said Bank, is now on hand, and ready for the use of the said Bank, and that the said sum of money is now on hand, and ready for the use of the said Bank, and that the said sum of money is now on hand, and ready for the use of the said Bank.

Attest, in presence of the said Board, this 1st day of January, 1790.





32804

Rosenkilde

Dec 1960

E 774

R. 274h3

v. 6

